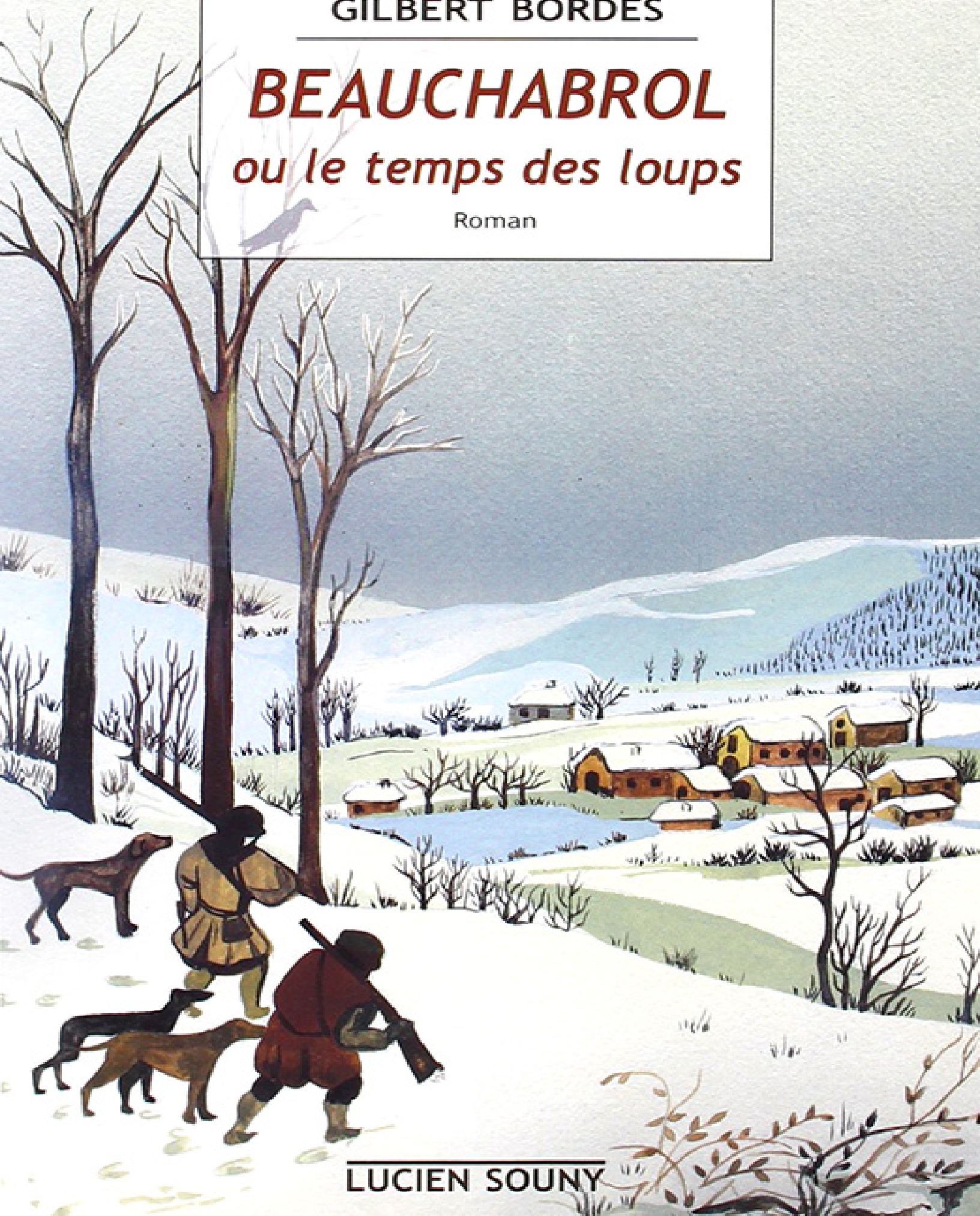


GILBERT BORDES

BEAUCHABROL
ou le temps des loups

Roman



LUCIEN SOUNY

Gilbert Bordes

BEAUCHABROL

ou le temps des loups



Roman



© JC Lattès, novembre 1981.

© Lucien Souny, avril 1997,

pour la présente édition.

ISBN : 978-2-905-26245-5

OceanofPDF.com

Pendant la guerre de 1914 vint sur le Plateau de Millevaches une jeune institutrice à qui on confia les registres de la mairie. Elle ne savait pas que Boschabrol, nom d'un hameau voisin, signifiait le bos dé lo cabro, le bois de la chèvre, et elle trouva plus joli d'écrire Beauchabrol. L'habitude était prise...

OceanofPDF.com

Henri est le premier à les voir...

Cette année, l'hiver n'en finit pas. Il a neigé en novembre, gelé par-dessus et reneigé en janvier. Le soleil est venu avec le vent du sud et a duré jusqu'à la Sainte-Luce. On a cru que c'était fini mais depuis dix jours, il neige de nouveau. C'est arrivé sans avertir, vers les quatre heures de l'après-midi, comme un nuage de passage, par le nord, et ça n'a pas arrêté. Les flocons tombent réguliers, serrés... Ils occupent tout l'espace, naissent de l'air qu'ils rendent opaque. Il n'y a plus de ciel, plus de terre, plus de maison. On se trouve en face de cet écran blanchâtre, presque gris, cendreuse, imperméable, face à soi, dans une solitude qui n'en finit pas de peser, indéfinissable, toujours présente. Tout s'arrête d'exister, la route départementale de Saint-Merd-les-Oussines à Millevaches, les collines, le monde entier.

Des hivers comme celui-là, les gens de Beauchabrol en ont perdu l'habitude. Au bout de huit jours d'isolement, Henri doit descendre faire les courses à Saint-Merd-les-Oussines. Forcément : rien n'est comme avant. On faisait tout chez soi, le pain, le miel des ruches, les légumes, le fromage. Depuis l'exode, les gens qui restent se laissent aller à la facilité : le pain vient du boulanger de Saint-Merd qui fait la tournée le samedi matin. Le lundi, c'est le jour de Banitte, l'épicier de Millevaches mais, avec l'augmentation de l'essence, Banitte a dit qu'il ne pourrait pas continuer bien longtemps. Ce n'est plus rentable : il n'y a pas assez de monde et ça fait trop de kilomètres...

La neige ajoute son poids d'angoisse aux landes désertes. La voix ne porte pas à dix pas dans cette pluie de flocons serrés, droits, persistants. On se demande comment le ciel peut être assez grand pour contenir tout ça. Il n'y a plus de détails connus, plus de haies, plus de fossés, plus de chemin,

plus de route, plus de limite. On a l'impression d'être très haut, au sommet d'une montagne isolée, perdue dans un désert de sel, mort et infini...

— Et dire que les gens de la ville trouvent ça beau !

Henri est fort, jeune, la trentaine, rouquin comme l'eau rouillée de la Font Neuve. Quelquefois, les autres l'appellent Le Rouge mais ça le vexe. Il pousse ses grandes jambes dans cette neige molle où elles s'enfoncent sans trouver un fond dur et solide à leur mesure. Sobre, silencieux, sa force en impose aux autres. L'année dernière, d'un seul coup de poing entre les cornes, il a assommé le taureau de Louis. Depuis, Victor fait attention lorsqu'il lui parle. Les taciturnes sont toujours les plus redoutables !

Se fiant à son instinct, aux vagues formes écrasées des arbres, il tente de suivre les chemins pour éviter les ornières où il roule tout entier, dans plusieurs mètres de cette saleté blanche qui étouffe comme un duvet gelé.

Les cantonniers n'ont pas passé le chasse-neige sur la départementale entre Saint-Merd-les-Oussines et Millevaches. Cela n'aurait servi à rien : le vent a tôt fait de tout remblayer. Il ne lui faut pas une heure pour effacer cette marque d'obstination des hommes.

C'est l'isolement total pour les hameaux retirés du grand Plateau de Millevaches. Mais tout le monde s'en fout : il y a des trains qui ne circulent plus, des poids lourds bloqués à l'entrée du tunnel du Mont-Blanc. À Orléans, il a fallu transformer en dortoir une cantine pour des automobilistes bloqués sur la Nationale 20. Personne n'est épargné par la rigueur de l'hiver mais de penser que les autres souffrent, cela n'arrange rien à ses propres affaires. Le facteur ne passe plus, il n'y a plus de voitures sur la départementale, plus de nouvelles, plus rien que ce silence immense et gelé des collines qui vomissent un à un leurs hommes et leurs villages.

Autrefois, c'était peuplé par ici. Les hameaux regorgeaient de monde et on s'entassait à plusieurs familles dans la même maison. C'était vivant,

plein de jeunesse. Les champs avaient la propreté d'un tablier neuf et les haies bien taillées donnaient à la campagne l'aspect d'un grand jardin. Les hommes chantaient en poussant la charrue. Des enfants se poursuivaient en criant. Il y avait des bergères et des jeunes pour les faire rouler dans l'herbe tendre. Souvent, en été, les gens se criaient d'une colline à l'autre et se faisaient des signes, pour le plaisir. C'était bon, chaud au cœur comme le chant des grillons à la tombée de la nuit après une journée passée à faucher ou à charger le foin. Il y avait parfois plus de dix hommes assis sous le chêne de Victor, silencieux, contents d'être ensemble et fumant la pipe en reposant leurs membres lourds de fatigue.

Maintenant c'est fini. Il n'y a plus personne, même plus de gibier, plus de perdrix, plus de lièvre, plus de passée de pigeons. Que des hameaux déserts, ruines envahies par les ronces où le vent du nord se brise et crie une espèce de douleur désespérée qui surprend le voyageur nocturne.

En passant à travers champs, il y a à peu près quinze kilomètres pour aller de Beauchabrol à Saint-Merd-les-Oussines. Vingt minutes en voiture à cause des tournants. À pied, dans cette neige, c'est le bout du monde.

Henri est parti ce matin avant le jour, après avoir fait manger les vaches, porté du grain aux poules et quelques raves aux lapins. Il doit rapporter des miches et des tourtes de seigle pour tout le monde. À force de tourner en rond, il éprouve le besoin de se dégourdir les jambes et cette longue marche est la bienvenue.

Il arrive à Saint-Merd vers une heure de l'après-midi, pose son sac chez le boulanger, passe la commande et s'en va se chauffer chez sa tante Clémence, une femme grosse, ronde, avec une fine ceinture qui la cisaille. Elle vit seule dans un petit appartement surchauffé maintenant que son fils Bertrand est dans les postes à Paris. Elle ne monte plus à Beauchabrol

depuis que son frère – le père d’Henri – est mort, il y a quatre ans, écrasé par une grume de hêtre.

Henri lui donne les nouvelles « d’en haut ». La mère va bien. Toujours solide. Et Victor ? Il ne change pas, aussi radin. Son or ? Caché quelque part. Une vipère ! De la mauvaise race de bourgeois, même s’il n’en a plus les apparences. Clémence parle à son tour de son Bertrand qui espère bien avoir sa mutation pour Millevaches où le receveur va prendre sa retraite l’année prochaine. Elle a fait le nécessaire auprès de « qui tu sais ». Faut pas en avoir honte ! De nos jours il n’y a que ça qui marche !

— Mon Dieu ! Mais je parle et tu n’as pas mangé !

La tante lève les bras au ciel. Elle fait partie de ces femmes qui se noient dans une tasse de café. Henri n’a pas mangé et on perd du temps en bavardages ! Allez, assieds-toi. Je vais te trousseur quelque chose vite fait. Elle sort le pain, le vin, une assiette, un verre et installe Henri près de la cuisinière surchauffée.

La cuisine de la tante Clémence a un goût, une saveur particulière, même dans les plats les plus simples, quelque chose qui plaît à Henri et qu’il ne trouve nulle part ailleurs. Cela lui rappelle son enfance, les dimanches où il descendait avec son père et sa mère, dans la carriole, tirée par le vieil âne qu’il fallait battre jusqu’au sang pour le faire avancer...

Après le café chaud, Henri s’essuie la bouche d’un revers de manche, dit : « c’était bien bon ! » et se lève.

— Va falloir que j’y aille ! C’est que je suis pas encore grimpé là-haut !

Il prend son pardessus qui a séché et se dirige vers la porte. Il embrasse sa tante d’un geste machinal et rapide.

— Faudra monter nous voir un de ces jours, quand le Bertrand sera là ! La mère sera contente !

Il sait que ce n'est pas vrai, mais l'invitation fait partie du rite de l'au-revoir. Alors qu'il sort, la tante le retient par la manche :

— Écoute-moi, Henri, t'es un brave petit, toi, courageux, fort et tout. Mon Bertrand t'a toujours préféré à ses autres cousins. Alors, ne reste pas là-haut ! L'air est empoisonné. Tu vois bien que c'est tous des fous ! Fais vite ! Le vent de la montagne leur a porté à la tête ! T'es jeune ! Tu peux encore te marier ! Alors fous le camp, file tant que tu le peux ! Y sont tous fous !

Henri ne répond pas et sort. Il passe prendre son sac de pain, salue maladroitement et part. Le chasse-neige s'est arrêté aux dernières maisons avant les collines. À mesure qu'il s'éloigne, la solitude de la neige l'enveloppe comme s'il grimpait sur les nuages. Il n'y a plus d'horizon, plus de chemin. Les arbres sont écrasés. À côté, la Vézère roule son torrent d'eau froide et verte, coupant la campagne de son trait sombre. Au-dessus du flot, des morceaux de glace s'accrochent aux branches, lourds et tranchants.

Aujourd'hui, Henri n'est pas tranquille. Il a comme un mauvais pressentiment auquel il essaye de ne pas penser tellement ces choses-là sont absurdes. Plusieurs fois, il a roulé dans le fossé, s'est noyé dans les profondeurs de la neige avec le sac plus gros que lui et il s'est débattu à coups de bras, essoufflé, perdu. Sa force ne lui sert pas à grand-chose. Le vent efface ses traces sur ses talons.

La nuit arrive vite. Elle se pose sur la neige, lâche son grand filet sans avertir, puissante, entre les flocons, et ça pèse sur les épaules à ne plus pouvoir avancer. Henri ne sent plus le poids du sac mais il force l'allure en faisant gicler la neige comme un navire perdu dans l'immensité de l'océan. Sa connaissance des lieux ne lui sert à rien. Il ne voit pas à dix pas, comme s'il arrivait au bout du monde et qu'il allait basculer de l'autre côté.

Avec l'ombre, les nuages se renversent, comme des tombereaux, et les flocons se mettent à tomber plus fort, plus vite, drus, serrés, méchants, piquants comme des bogues.

Henri arrive enfin à l'orée du bois de sapins de Victor qui dresse son mur blanc, comme une falaise. Il s'arrête, complètement perdu sur ce versant de colline où il passe tous les jours.

— Voyons, je suis parti à main droite du ruisseau de Menaud. Ça fait bien ses deux kilomètres et je dois tourner à main gauche au coin des sapins pour arriver au pré de Granget...

Il ne fait pas très froid, mais cette nuit blanche déforme et englue la campagne. Il devrait y avoir le vieux four commun de Beauchabrol, juste dans le coin, et plus bas, les châtaigniers du meunier...

— Alors... C'est-y que tu te décides ? Où que tu passes ? Tu vas pas rester là, planté comme une souche ?

Curieuse, cette façon de se parler, comme s'il avait quelqu'un à côté de lui, qu'il tutoie, quelqu'un qui lui ressemble et à qui finalement, il cache pas mal de choses... Ça le prend toujours quand il est en peine.

Les bêtes sont à deux pas de là, au bord du pré de Granget. Du coup d'œil du berger qui dénombre son troupeau sans avoir à compter, Henri en voit huit, assises sur le cul, et qui le regardent avec leurs yeux de feu.

— Nom de Dieu...

Il aurait pu se tromper, les prendre pour des chiens, lui qui n'a jamais vu de loup et pourtant il est sûr de lui. Il reste un moment immobile, face à ces lunes doubles qui brillent comme des bougies. Son sac de pain est blanc de neige, comme la hotte du père Noël.

— Alors ils avaient raison à la télé et sur le journal... Paraît que l'hiver dernier, il a passé des loups en Creuse...

Henri n'a pas peur. Une bête, même tout un troupeau ne l'ont jamais fait trembler. Chien hargneux, vache furieuse, il ne recule pas, faisant confiance à sa force, à son agilité, à sa jeunesse. Pourtant, un frisson de répulsion le suit partout.

— Saleté, va ! Si j'avais mon fusil, je te ferais voir...

Il ne s'avance pas et n'adopte pas cette attitude de défi qu'il aurait en face d'un taureau en furie. Il fait même un détour pour éviter la proximité des bêtes. On a beau savoir que les loups ne s'attaquent jamais à l'homme debout, pourquoi tenter le diable ?...

— Mais tu peux toucher mon cœur ! dit-il à haute voix en prenant la nuit à témoin, en face du chêne de Victor. Ça ne tape pas là-dedans ! J'ai pas peur ! Pas un brin ! Le détour, c'est pour éviter des histoires au pain. Rien de plus. Attends demain, et tu vas voir...

Victor a laissé la lampe allumée dans la cour de son château. Une bonne intention due au pain. En voyant le moulin mort de Lebrac, Henri pense à Blandine... Elle a dix-huit ans, belle, jeune, avec des yeux clairs qui remplissent son visage, profonds comme un gouffre, transparents comme l'air, purs comme le vent large et puissant du Plateau...

— Tu peux dire ce que tu veux, c'est pas pour le mal que j'y pense ! J'y aiderai, moi ! Y a des jours où elle me fait de la peine, la fille ! Non, c'est pas pour le mal !

Il ne sent plus la fatigue et marche plus vite. Il s'est retourné plusieurs fois, comme si les loups étaient à ses trousses. Chez lui, il pousse la petite porte sombre, cligne des yeux en face de la lampe électrique et pose son sac sur la table de hêtre, où la neige poudreuse coule et se met à fondre.

C'est une petite maison construite à l'ancienne, comme toutes celles d'ici. Contre le pignon, le feu consume les derniers tisons de hêtre que sa mère vient d'y mettre. Il ne fait pas très chaud à cause des courants d'air mais c'est l'habitude. Sur la cuisinière, deux casseroles et une marmite ronronnent doucement. Ça sent la fumée de bois, la suie, le linge sec dans la cheminée. Noellie, la mère d'Henri, règne sur cet intérieur. C'est une femme charpentée, grande, rousse comme lui. Son visage est ridé, tache claire posée sur la masse sombre de son corps vêtu de noir jusqu'aux pieds et d'un silence de pierre collé à son tablier, à ses bas de laine, épais comme la nuit.

— Enfin ! dit-elle. Te voilà ! Je commençais à trouver le temps long !

Henri pose son pardessus mouillé et s'assoit devant le feu sans rien dire. Il présente ses mains aux flammes et goûte la chaleur qui ravive ses membres engourdis.

— J'ai vu des bêtes qui ressemblaient à des loups ou à des espèces de chiens sauvages !

— T'es sûr ?

— Je crois bien que c'étaient des loups !

Noellie reste un moment immobile, oubliant d'essorer l'éponge dont elle s'est servie pour essuyer la table. Ici, même si on ne l'a pas vécu, on se souvient du temps des loups. L'Antoine qui est né en 1893 en a assez parlé. Quand le louvetier de Chamberet est venu avec sa meute pour tuer les derniers, un grand loup gris et sa femelle se sont échappés. Depuis, tout le monde pense qu'il en reste, même si on ne les voit pas, même si les gens d'ailleurs ne veulent pas le croire...

Le feu pète et fait voler une braise sur le banc massif.

— Faut en parler à Victor ! dit-elle. Avec cette neige, on a besoin de se défendre.

OceanofPDF.com

Granget est le deuxième...

Tout à fait par hasard. Il n'y a pas de logique dans cette histoire. Avec des loups, comment trouver une explication à des faits qui se suivent ?

Granget habite à côté du chemin qui descend en lacets mous au flanc de la colline entre les bruyères, les ajoncs toujours fleuris, les genêts, les bouleaux, jusqu'à la route départementale de Millevaches. Gros, rond comme un tonneau, fort comme un bœuf, sanguin, sa chevelure prolonge une épaisse toison de poils qui lui couvrent le corps, le dessus des bras et des mains. Ses pommettes saillantes, son nez plat lui donnent l'aspect d'une statue à peine dégauchie dans le roc mais ses yeux ont quelque chose d'inexprimable, de lointain, de nuancé.

Ce matin, il est allé chercher le pain chez Henri. Il a payé et a remarqué que quelque chose n'allait pas. Henri avait l'air fatigué et ses taches de rousseur étaient aussi grosses que des boutons. Sa mère était plus ridée que d'habitude. Ses cheveux volaient en mèches autour de sa tête. Mais Granget n'a rien dit : il est trop discret pour se mêler des affaires des autres. Il a imaginé une quelconque dispute, peut-être au sujet d'une femme, puis il est parti donner du foin à ses bêtes.

La neige tombe toujours. La nuit est claire comme une aube prématurée qui ne finit pas d'arriver. Granget allume dans la grange, reste un moment immobile entre les meules de foin, comme si son arrivée allait faire déguerpier quelque bête de nuit, animal sombre et méchant. Sous les ardoises, des toiles d'araignées poussiéreuses ondulent lentement comme des algues géantes. En dessous, les vaches s'impatientent et font tinter les chaînes. Le bois craque, probablement fatigué d'être toujours dans la même position. Souvent Granget regarde les poutres pendant de longues minutes

et se demande comment elles peuvent rester ainsi, toujours solides et capables de retenir cette masse de foin de plusieurs tonnes. Le bois, c'est vivant comme un membre, plein de fibres, comme un muscle. Franchement, s'il arrivait un matin que les vaches soient écrasées par un éboulement de ces poutres fatiguées, Granget n'en serait pas étonné.

Il plie le foin dans ses bras, renifle cette forte odeur d'été que l'air froid ravive et glisse la boule tassée dans les trous du plancher qui correspondent aux crèches en dessous. Le bruit des mâchoires monte alors de l'étable avec une puissante chaleur, aussi forte que l'odeur du purin chaud. Le paysan pense avec une certaine émotion à son père qui faisait les mêmes gestes, à la même place.

La famille Granget est ici depuis que son grand-père, Joseph Granget, après le départ au front de ses deux fils, a vendu sa propriété dans la région de Tulle et acheté ici ce petit bien qui venait d'un oncle de sa femme...

Ce matin, après avoir donné à ses vaches, il reste quelques instants à regarder la nuit et la neige. Le ciel crémeux cisèle les maisons avec une netteté parfaite, la sienne en contrebas, celle de Louis Lestang tout au fond, celle d'Henri Combressol un peu à côté, le château de Victor sur son promontoire naturel et, à peine visible, derrière le grand buis, le moulin de Jean-Baptiste Lebrac.

De penser à la meunière, à la belle Héloïse comme ça, directement, on pourrait y trouver quelque chose à redire. Le naturel s'enfuit dès qu'on veut l'installer, comme les images du cinéma. Il ne supporte pas le réel. Le meunier Lebrac, un grand gaillard sec comme une poussée de bouleau, rouge comme du fer oublié sous le charbon, avec ses habits de velours et son odeur de mouton qui le suit partout, est jaloux comme un coq. Dès qu'un homme porte les yeux sur sa femme il voit rouge, sort le fusil et menace. À part ça, c'est un brave voisin, serviable et de bon conseil.

Granget se sent un peu coupable à son égard. Personne ne s'en rend compte, c'est dans le détail. Ce n'est pas un homme à femmes. Sauf au régiment où il était entraîné par les copains, il ne s'en est jamais préoccupé. Et la meunière était bien à Beauchabrol depuis dix ans qu'il n'y avait pas pris garde. Le hasard voulut qu'un jour Lebrac s'en aille à Saint-Merd et que Granget vienne aider Héloïse à rentrer les moutons. C'était le printemps. Il y avait des odeurs partout, dans les chemins, dans les champs, sur la bruyère. Arrivés dans l'étable, entre les brebis, sur la paille qui sentait fort l'urine, Granget s'était senti pris d'une vague de chaleur qui lui montait à travers le corps. La meunière s'était laissée renverser sans protester. Il l'avait prise sans parler, comme une bête. Très vite, parce qu'il avait peur que Blandine arrive d'un moment à l'autre. Et il était parti, comme un voleur, sans se tourner vers la femme qui arrangeait ses robes, comme s'il avait eu honte de son acte, en se jurant qu'il ne recommencerait pas. Mais comment échapper au mauvais penchant ?

Depuis, Granget et la meunière se voient à l'occasion. Personne ne s'en est rendu compte. À moins que Victor ne les ait surpris. Avec lui on ne sait jamais...

La neige contrarie ces habitudes inavouables. Tout le monde tourne en rond autour des maisons, les bras ballants, les yeux partout...

Alors qu'est-ce qu'il attend, ce matin, à la porte de sa grange qui donne sa lumière chaude sur la neige blanche et froide, en face du moulin ? La meunière n'est pas assez folle pour venir ici ! Espère-t-il un signe ? Un message ou quelque chose d'autre ? On a beau avoir la cinquantaine, le comportement amoureux ne change pas beaucoup de celui de l'adolescent. Dans le fond, c'est une bonne chose : l'attente fait partie de la joie.

Chez lui, Marinette s'est levée. Elle doit faire le café après avoir allumé le feu de la cheminée et mis à chauffer le chaudron du cochon. L'odeur du café donne quelque chose de rassurant à la nuit qui s'achève. La neige a été délogée à la pelle entre les chemins et les bâtiments et il y en a des tas de

deux mètres qui montent jusqu'aux toits. Granget marche dans ces tranchées sans rien voir autour, comme si le sol s'était surélevé. Il prend une pelle dans l'ancien four qui sert maintenant de remise et s'en va dégager l'étable du bas, juste en face du moulin qui n'est plus qu'une ferme comme les autres. Depuis dix ans, la grande roue de bois sombre ne gémit plus sous le poids du torrent enchaîné. Il n'y a plus dans l'air cette odeur de grains écrasés qui ressemble un peu à celle de la bruyère en fleur sous le soleil de midi. Les gens ne font plus de seigle, plus de sarrasin, plus de porcs et les boulangers se servent dans les grandes minoteries qui ont des prix avantageux. Alors, l'année de son mariage tardif avec la belle Héloïse, Jean-Baptiste Lebrac a arrêté les machines et s'est occupé de ses vaches et de son troupeau de moutons. Il lui aurait fallu s'outiller, acheter un camion, faire des aliments pour les bêtes, toute une transformation qu'il n'a pas eu le courage d'entreprendre.

En passant devant chez lui, Granget pose sa pelle contre un tas de neige et entre boire le café. Marinette est là, maigre, les cheveux raides et secs comme une herbe brûlée. Elle sert son homme sans rien dire puis s'en va terminer la vaisselle qui reste de la veille dans l'évier de pierre, la « bassière », comme on appelle ici le coin de l'eau. Le feu chauffe lentement l'atmosphère et la lampe électrique éclaire cet intérieur propre, bien rangé. Le chien jaune s'étire, baille et vient poser son museau sur les genoux de Granget.

— Je ne sais pas ce qui lui a pris cette nuit ! dit la femme sans lever la tête, mais je l'ai entendu grogner plusieurs fois !

— Il a même aboyé ! dit Granget. Comme si quelqu'un faisait le tour de la maison. Je l'ai entendu mais j'ai eu la flemme de me lever !

Granget ne se sent pas coupable devant Marinette. Il ne la trompe pas vraiment avec la meunière. Ces deux femmes sont tellement différentes ! Mais pourquoi pense-t-il à cela, à l'heure de rouler la première cigarette de la journée, au risque de gâter son plaisir ?

Il a pris l'habitude de fumer au régiment. Ce n'est pas un grand fumeur, mais la cigarette du matin le remplit d'aise, le saoule de plaisir, installe en lui une douce tranquillité. C'est le meilleur moment de la journée.

Tandis qu'il l'allume à un tison palpitant, le chien vient se coucher à ses pieds. Le temps s'arrête. La fumée remplit ses poumons et il ne pense à rien, même pas à la meunière. Tout à coup, le chien hérisse le poil, dresse les oreilles. Un aboiement roule dans sa poitrine et le convulse tout entier.

— Voilà que ça le reprend ! fait Marinette sans lever les yeux.

— Quelque chien perdu qui s'est rapproché des maisons... Avec la neige...

Granget enfile sa canadienne et sort. Le jour serpente au ras de la neige qui semble déteindre sur l'air. Le chien l'accompagne, le poil hérissé et retenant des aboiements qui ressemblent à des éternuements. Dans l'étable, le cochon grogne, mais pas de la manière qu'il le fait habituellement pour réclamer sa pâtée, plutôt avec une espèce d'inquiétude qui le fait tourner autour de son étable.

— Faut quand même voir ce qui se passe !

Granget actionne le verrou qui se met à grincer et ouvre la porte de vieilles planches disjointes. Apparemment le cochon a passé une nuit agitée. Au lieu d'avoir dormi douillettement sur la paille on voit nettement qu'il a tourné en rond en proie à une peur indéfinissable. La paille est éparpillée, il n'a même pas fini sa pâtée de la veille.

— Sûrement des chiens ! Va falloir faire courir le fusil !

Au moment où il referme la porte, son chien se hérisse et sa voix claire troue le silence du matin. Granget fait volte-face et, à deux pas du moulin de Lebrac, dans le pré de Victor, tandis que le jour est maintenant bien clair, que la neige vient de s'arrêter de tomber, il voit les loups.

Le chien n'ose pas attaquer et se contente d'aboyer en restant dans les jambes de son maître.

— Nom de Dieu...

Sa pelle tombe avec un bruit étouffé. Granget ne bouge pas. Une force le fige comme s'il était de bois. Après l'avoir regardé un bon moment, les loups s'en vont, les uns derrière les autres, la langue pendante, les crocs étincelants comme des étoiles de givre et se noient rapidement dans la grisaille du matin.

Un ressort se détend au fond de Granget. Il respire fortement et se met à courir à travers le pays, nage dans l'épaisseur de la neige, se casse la figure, roule dans cette poussière froide et molle, se lève et, sans se tourner, continue jusqu'à l'escalier du château de Victor rendu glissant par la neige tassée. Il entre sans frapper.

— Victor, des loups !

Victor est au coin du feu, tout petit dans cette immense cheminée de pierre où sont sculptées d'antiques armoiries. Il tète sa pipe. Sa fille, la grosse Bernadette, fait la vaisselle dans la baignoire. Elle est blonde avec de grosses lèvres, vivantes comme des limaces, des bras charnus et odorants. Elle est un peu simplette.

Victor de Beauchabrol est petit. Les jambes voûtées, l'œil à peine ouvert sous ses paupières trop grandes, rouge, ridé, les prunelles sombres. Il a le nez sec et long, pointu comme un dard et la bouche mince sous une barbe parsemée de poils blancs. Son chapeau noir aux larges bords fait partie de lui et cache son front étroit et plissé. Il pose sa pipe.

— Tu disais ?

— Je viens de voir des loups dans ton pré !

— C'est pas la peine de crier comme ça ! C'est la saison des chiennes et puis t'as jamais vu de loups de ta vie !

— Je te dis que c'est des loups. C'est pas fait comme un chien ! Et puis le mien a grogné toute la nuit !

Victor ne répond pas. Son chien aussi, un grand bâtard noir, maigre, aux oreilles cassées, menaçant, malfaisant, a fait de même.

Quelqu'un frappe ses bottes contre les marches de pierre pour en faire tomber la neige.

— Tiens, c'est sûrement l'Henri qui rapporte le pain ! dit Victor en faisant signe à sa fille d'aller ouvrir.

Et maintenant Charles, quelques minutes après Granget...

Charles vit en dehors des coutumes paysannes de Beauchabrol. Non pas qu'il en soit étranger, son père est né ici, mais il en a perdu les habitudes. C'est plus tout à fait un paysan. En dehors du vin et du bricolage, il reste absent de la réalité. Il n'a presque plus de cheveux et sur le galet de sa tête, sa rougeur d'ivrogne lui donne l'aspect assez repoussant d'un reptile en rut. Il vit seul, avec ses pendules anciennes qu'il retape inlassablement dans son atelier. Maintenant que le père est mort, il boit à sa place. Un peu de fromage, un œuf cru encore chaud du cul de la poule, voilà son repas habituel.

Charles passe sa vie dans son atelier. Il bricole des pendules qui peuvent marcher plusieurs mois sans être remontées. Un jour, des gens de Paris sont venus pour les lui acheter. Et il les a renvoyés comme des malpropres, en disant que tout ça ne se vendait pas : c'était son plaisir, son royaume, et les Parisiens n'y entendraient jamais rien.

Il boit.

Le vin l'a vieilli avant l'âge, ce vin râpeux qu'il commande par barriques. Il fait chaque année un tonneau de gnole de prunes sauvages, affreuse piquette qui grille l'estomac et donne une ivresse lourde et maladive.

À Beauchabrol, on le jalouse un peu. Pendant la dernière guerre, déjà ivrogne, il a réussi à attraper la tuberculose et à s'en tirer avec une bonne pension. La chance est toujours du côté des crapules !

Depuis, il a tout le temps pour s'occuper de ses pendules quand les autres suent à rentrer le foin et ne réussissent pas à vendre les veaux qu'ils

produisent à grand-peine. La vie est injuste.

— Moi, cré vingt dieux, je vas bientôt terminer une pendule qui s'arrêtera jamais ! C'est la fille de l'Éléonore... Ouais, je leur donne des noms pour qu'elles me tiennent compagnie. Je crois que je vais l'appeler Valentine, du nom de ma mère. Ouais, elle s'arrêtera jamais. Un vrai mouvement perpétuel...

Mais personne n'écoute ce que son vin raconte. C'est qu'il est bavard, qu'il vous accroche dans le chemin et vous tient par la manche pour vous garder. Il n'en finit jamais avec ses idées de pendules...

Ainsi, personne ne connaît vraiment Charles. Le vin a tout voilé chez lui, tout transformé, comme un masque. Il est bien différent au fond de lui et dans sa maisonnette, un taudis humide et troué qui sent la moisissure, la suie, les vêtements sales, le vin sec et le tabac froid. Il dort dans un lit de coin qui n'est jamais refait. Les draps sont couleur de café au lait et sur le traversin on voit l'auréole grasse et sombre de sa tête.

Pourtant Charles a les yeux bleus et profonds. Quand ils ne sont pas brouillés par le vin ou la gnole on y voit jusqu'au fond, les pensées et les cailloux. Tout. On voit sa générosité bafouée et son cœur, grand et hospitalier comme ce lit d'hôtel où il a dormi, l'automne dernier, quand la fantaisie lui a pris d'aller faire un tour au Palais de la Découverte, à Paris.

Victor n'aime pas Charles. Il est quelquefois trop intelligent et le fait d'avoir une pension le met à l'abri du besoin. Avec lui, pas moyen de jouer les grands cœurs et de lui faire des petites gentillesse qu'il rembourserait au centuple d'une autre manière. Charles achète des livres, des beaux livres avec des couvertures glacées et des photos qui montrent des pays lointains, des hommes à la peau de cuivre et des femmes aux seins aussi libres que leur sourire.

Ce matin, en voyant qu'il a encore neigé, il déjeune rapidement d'un bol de gnole. Il est allé faire un tour dans son atelier mais la neige l'attire pour l'instant plus que ses pendules. La neige infinie qui donne à son paysage familier l'allure d'une banquise... Cette blancheur molle l'aveugle et ajoute une dimension cosmique à sa petitesse, sa noirceur d'insecte... Il marche un moment avec de la neige jusqu'au ventre, mouche sur un tas de sucre. Il fait une vaste spirale sur la virginité du pré à Victor.

L'air pique mais Charles ne le craint pas. La gnole lui tient le cœur au ventre. Il a envie de rire, perdu dans cette grisaille familière comme un bateau fou cherchant sa route dans une immensité sans repère. Le bruit du torrent de Beauchabrol pleut sur lui, anime continuellement l'air et roule, invisible sous la neige comme un tonnerre souterrain, comme une menace infernale qui retiendrait dans ce murmure à peine soutenu une prodigieuse force de destruction.

Plus loin, le ruisseau est rejoint par d'autres et sa puissance augmente. Ses cascades aussi et il saute d'un rocher à l'autre avec une espèce de fureur qui fait des moustaches vertes et glauques aux rochers. Le mystère de cette eau toujours renouvelée étonne l'ivrogne. L'émerveille aussi.

Il marche un moment, contourne un troupeau de rochers encapeautés d'un dôme de neige, comme des vieillards agenouillés pour une prière muette et pourtant sensibles, s'approche du bois de sapins et rêve un moment devant ce mur, ce gribouillis lunaire, l'œil rond et inexpressif.

Il vient d'apercevoir le grand sapin foudroyé. À côté il y a toute une population de jeunes bouleaux, d'aubépines, d'ajoncs qui forment en été un taillis inextricable où serpente le torrent. Aujourd'hui, tout cela est écrasé, humilié par la neige. Des rochers font des bosses à peine visibles de chaque côté de la longue crevasse où coule le ruisseau. Ici, en été, l'eau séjourne entre deux cascades dans des cuvettes rocheuses bien abritées. Charles vient s'y cacher pour guetter la fille qui s'y baigne parfois toute nue. Quand ses yeux se sont bien brûlés au jeune corps sauvage de Blandine, il rentre chez

lui, se saoule avec des rêves incendiaires au fond de lui et se masturbe. Cela fait partie de sa mythologie qui lui donne la force de continuer ses pendules, de mesurer le temps comme s'il en avait peur, de le fractionner, de l'emprisonner sur un cadran, entre les marques.

Il rencontre les loups après le bois de bouleaux, assis en rond, à se regarder, à se parler peut-être...

— Putain de putain !

Le vent de face ne trahit pas sa présence. Il fait rapidement le signe de croix, reste d'une antique superstition. D'invoquer la ribaude quand on est près d'une bande de loups, ça risque d'attirer la malédiction. Une réminiscence de lectures mal choisies et confiées au hasard.

Les loups se tiennent sur une sorte de socle rocheux où ils ont piétiné la neige. Charles a lu quelque part que ces bêtes ont parfois des accès de folie et qu'elles dansent comme des humains, debout, enlacées, loup contre louve, la langue pendante, les crocs apparents.

Bien que la neige ait cessé de tomber, le ciel est bas. Il repose sur les arbres qui le griffent de leurs branches sèches et sans vie. Le bruit du torrent file au ras de la neige et fait penser à quelque chose qui se briserait sans cesse, un mur écroulé par un vent démentiel et aussitôt reconstruit. Des corbeaux glissent sur ce bruit, la tête tendue vers le bas-pays où il reste des pommes sauvages dans les fourrés.

Les loups ont vu Charles et se dressent lentement, avec une espèce de dignité sauvage, une noblesse rude et inaccessible. Ils partent tranquillement vers les sapins de Victor, avec leur démarche souple, sveltes, sans se détourner de l'homme qui ne bouge pas, les yeux fixés sur eux, le visage rempli de larmes d'ivrognes.

— Eh ben...

Enfin, il part vers le hameau, lourd, écrasé par cette nouvelle, aplati sur la neige. Il fait de grands gestes des bras pour aller plus vite, mais décidément les loups pèsent trop dans ce tumulte qui l'envahit. Il tombe, roule, se lève, le visage poudré et reprend sa lutte infernale contre le tas de sucre, soufflant une buée blanche qui le noie.

À côté, le silence hivernal glisse sur la peau des collines. Le plateau tout entier baigne dans ce silence trop lourd, grumeleux, un silence d'air, d'eau gelée et d'immobilisme. Au bout de quelques mètres, Charles titube, hors d'haleine.

— Des loups ? Impossible !

Il reprend sa progression. On dirait une souche, une tache d'encre sur cette feuille vierge où même les arbres n'arrivent pas à écrire leurs caractères chinois.

— Vite ! Faut aller voir Victor !

OceanofPDF.com

Le jour se lève sur le plateau de Millevaches. Il sort de la neige, blanc, minéral, sans relief, son mur opaque de porcelaine dressé devant le regard. C'est facile de s'y perdre. Plus facile que dans la nuit. Tout est trop propre de neige, trop plat, trop lisse. Le vent hurle sur des étendues désertes, se brise sur les rochers qui par endroit sortent de leur gencive de neige comme des dents cariées. Droits, nets, sombres. Puissants avec des formes bizarres qui font peur. Parfois, des grands tourbillons de neige qui ressemblent vaguement à des chevaux au galop avancent dans cette plaine aussi grande que le ciel et se heurtent au mur des arbres, des forêts, droits et durs comme des montagnes.

Beauchabrol. Cinq maisons habitées sur les cinquante d'autrefois. Il n'y avait pas assez de place pour tout le monde et on vivait par familles entières dans des pièces trop petites. C'était pourtant le bon temps. Maintenant il ne reste rien. Que des ruines, quelques vieux plus ridés que leurs murailles et des célibataires rouquins qui n'ont pas pu se détacher des vieux, toujours plus tranquilles que la jeunesse.

C'est le plateau des ruines, des hameaux engloutis dans la sauvagine, des landes désertes où le vent peut faire des siennes et trouer les toitures. C'est le pays de la mort et de la peur pour ceux qui restent.

À Beauchabrol, la chapelle construite au temps des Anglais n'a même plus de cloche. Les survivants ont retrouvé l'ignorance de ceux qui n'ont ni le courage de s'avouer païens, ni celui de ressembler à des chrétiens. Ils ont d'ailleurs oublié ces choses de la civilisation. On y reçoit mal la radio et la télé. Le hameau est placé entre deux montagnes qui font écran, mais pour si peu d'intéressés, personne n'a jugé bon d'installer un relais supplémentaire. Sur le rocher épais, lourd, puissant et froid, la terre de bruyère donne un blé dont personne ne veut et des pommes de terre qui ont peut-être bon goût

mais sont tellement petites qu'elles feraient rire les maraîchers du bas-pays, de Tulle ou de Brive où le printemps arrive toujours deux mois plus tôt.

Le hameau est stérile, comme la femme de Granget, comme la terre de bruyère qui ne convient qu'aux plantations de résineux. Le vent ronge les landes, emporte l'humus vers les basses plaines, pille ces collines où autrefois, à force de patience, les hommes avaient taillé des terrasses qui prenaient en août la couleur des moissons. Le sarrasin poussait sur les pentes, la tête lourde de son grain couleur de plomb.

C'est le pays du vent, des orages qui naissent sur la Vézère, tournent dans la vallée et viennent éclater sur la montagne, méchants, destructeurs. Le vent coule en fleuve incessant. Au ras du sol, il s'engouffre dans les ruines, mord les murailles, arrache les charpentes vermoulues. Il sent la pierre à feu, la terre humide, l'ortie, la ronce, le chemin creux où des flots de boue mettent le roc à nu, luisant comme de l'os froid.

Alors, les loups, il n'y a pas de quoi en faire un plat ! C'est normal. Repoussés de partout, ils reviennent là où les anciens hommes, à force de ténacité, les avaient chassés. La vie est un perpétuel recommencement. Tout ce qui disparaît revient un jour, sauf les sensations de l'adolescence et la force des premiers sentiments.

Depuis plus de huit jours, Jeannot, le fils de Louis Lestang n'est pas allé à la route où l'autocar l'emmène à l'école à Millevaches. Une heure et demie de voyage le matin et autant le soir. L'enfant profite de la neige pour se reposer mais cela ne sert pas les ambitions de son père, bien qu'il ait appris à dédaigner l'école de Millevaches au profit des lycées des grandes villes. N'est pas moderne qui veut ! Chacun sait que les enfants ne font plus rien à l'école si ce n'est se tripoter le nombril. La psychologie, Freud, Marx et le socialisme auraient dû rester au vestiaire. Hélas, ils occupent le bureau et comment s'y reconnaître quand on est fils du plateau dont la rudesse parle un tout autre langage ? Les hommes se réunissent chez Victor. Ils laissent aux femmes le soin des bêtes, la traite, la pâture et la litière. C'est

un matin pâteux, gluant. Il ne neige plus, mais le poids des nuages fait redouter quelque catastrophe, une avalanche. Le silence a une drôle de force : les chiens n'aboient pas et les coqs n'ont pas chanté.

— Tiens, c'est vrai ! fait l'Henri qui vient de remarquer cela. Les bêtes ont dû sentir quelque chose !

Chez Victor, c'est le château de Beauchabrol. Immense, épais, massif, ses murs aussi lourds que des carrières, ses caves en voûtes qui semblent occuper tout le cœur de la colline, ses trois étages de chambres, de salons où le soleil n'a pas promené un rayon depuis des dizaines d'années, des habits des siècles passés, des marques sur les murs, des tableaux d'ancêtres morts depuis deux siècles et tellement présents qu'on s'attend toujours à voir surgir leurs fantômes. Il y a une douzaine de chambres froides et humides, vides depuis si longtemps que personne n'oserait y coucher, des planchers pourris qui craquent en suintant leur poussière antique, un labyrinthe de couloirs peuplés de penderies et de vieux vêtements, de souvenirs. À elle seule, la cuisine est aussi grande que la maison de Granget. Toute en pierre, glaciale, humide, sombre. Il fait toujours froid dans ce caveau, un froid qui rentre jusqu'au cœur et le serre dans ses pinces douloureuses. C'est peuplé de courants d'air car Bernadette oublie souvent de fermer les portes.

Victor règne sur cet héritage. Dernier descendant des Beauchabrol il possède une grande partie du hameau. Il ne le montre pas, trop tortueux pour parler franchement. Il fait semblant de condescendre aux difficultés des autres puisqu'au fond, il mène la même vie, n'ayant pas de domestique, pas de femme, servi seulement par sa fille, un peu demeurée, la grosse Bernadette qui rit pour un rien et montre son cul aux étrangers.

Les hommes s'assoient autour de la grande table. Victor se met en bout, à la place du chef. Le visage complètement caché dans l'ombre de son grand chapeau qu'il ne quitte jamais. Il y a Charles, Henri, Granget, le

meunier Lebrac. Louis arrive à son tour. Comme tous les gros, il est essoufflé d'avoir grimpé les dix marches de l'escalier.

— Et ton père ? demande Victor.

— Mon père... C'est que... Avec cette neige, comme il faut le porter... Je pensais que...

— Va chercher ton père ! commande Victor.

Le père de Louis, c'est l'Antoine. Il a quatre-vingt-six ans. Tout maigre, sec, ratatiné, replié sur son cœur qu'il a dur comme une pierre. Le nez en bec d'aigle d'où suinte un liquide incolore, les yeux profonds, comme si la mort se donnait un peu d'avance en montrant ce crâne décharné et ces orbites sombres. Autrefois c'était un homme aux larges épaules. Qui buvait son litre de vin sans broncher, d'une seule rasade, soulevait un essieu sans faire la grimace et pinçait le cul des femmes parties ramasser le bois sec. Pas plus haut qu'une pousse de seigle, il portait ses cent kilos sous le bras ou sur le dos, sans broncher. Il fauchait son hectare de pré en une matinée et ses secrets de sorcellerie lui avaient valu une certaine notoriété. On venait le voir de tout le plateau. Il soignait les crises nerveuses des cochons, rentrait les matrices des vaches, guérissait les fièvres des enfants avec un billet qu'on accrochait au cou. Il enlevait le feu avec de l'huile et du jaune d'œuf et guérissait la stérilité des femmes. Faut dire que pour ça il était plutôt un spécialiste.

Aujourd'hui, il a perdu la tête et raconte n'importe quoi. On le redoute un peu à cause de ses secrets qui donnent pas mal de pouvoir à ses caprices d'enfant.

Paralysé depuis qu'il est tombé de la charrette de foin, il a perdu l'usage de ses jambes mais gardé toute sa méchanceté. Bavard comme tous les vieux, il n'en finit pas de raconter des histoires qui agacent.

Louis arrive avec son père. Il le porte avec les coussins, dans la même brassée. Il pose le tout sur le banc de bois de la cheminée, cale l'Antoine et s'essuie le front. Les autres se taisent et attendent que Victor prenne la parole. Ici, si loin de Paris et de la prise de la Bastille, les « bourgeois » terriens parlent encore les premiers.

Le vieux regarde le feu de ses yeux de reptile. Sa tête sans cheveux tremble sur son cou aux nerfs tendus et son front brille dans la pénombre comme une pomme sur sa tige sèche.

— On le lui dit ? demande Louis.

— Bien sûr. Il a connu le temps des loups, lui ! Il sait peut-être quelque chose...

Louis crie la nouvelle dans les oreilles sèches de l'Antoine qui ouvre de grands yeux et fait tourner ses prunelles dans leurs orbites creuses. Puis il ouvre sa bouche noire sans dents. Il remue ses lèvres comme s'il avait perdu la voix.

À côté, Bernadette fait la vaisselle. Elle fait partie de ces femmes qui ont toujours une vaisselle de retard qui traîne dans l'évier de pierre. Chez elle tout est décalé : Victor a beau se fâcher, il ne mange pas souvent avant une heure et demie de l'après-midi.

Le carillon se met à sonner et ses trois notes sautillent dans l'air froid et humide. Le vieux ouvre ses mains crochues. Il inspire et ça fait un bruit de poche en papier qu'on gonfle pour s'amuser.

— Ça, vous l'avez bien voulu ! dit-il. La sauvagine vient de la sauvagine ! Un arbre qui pourrit sous la mousse vous donne un loup ! Un taillis qui n'est pas coupé et qui pousse là où les vieux avaient un champ de blé donne des loups... Toute une horde de loups ! C'est comme le ver qui se met sur une charogne. Votre terre, c'est une charogne ! Nous, on l'avait

nettoyée, mise propre comme un parterre de fleurs... On avait réussi à faire partir les loups à coups de serpe et qu'est-ce que vous avez fait ? J'en ai honte pour vous. Alors, les loups, c'est tant mieux !

Les hommes se taisent. Victor disparaît tout entier dans l'ombre de son chapeau, Henri tripote machinalement son gros mouchoir rouge à carreaux blancs, Louis regarde au plafond comme s'il pensait à autre chose. Le meunier suit des yeux les mouvements de Bernadette. Granget écoute le tic-tac du carillon. Le silence du château est brusquement menaçant. En grinçant, la chaise de Victor fait un bruit de fer rouillé. Le chien, sous la table, à la hauteur des bottes, gronde sourdement, le poil hérissé.

— Y fait comme ça depuis hier au soir ! confesse Victor.

— Les moutons ont pas voulu sortir ce matin pour aller boire à la Font Neuve ! ajoute le meunier. On a eu beau les tabasser, et mettre le chien derrière...

— La sauvagine va venir vous bouffer dans votre lit ! continue l'Antoine qui paraît heureux. Tu verras, Victor, tu te lèveras avec un loup à côté de toi et si tu marches les pieds nus sur ton plancher, fais attention aux vipères ! Tout ça c'est de ta faute, Victor. Et tout le monde va payer ! Oui, de ta faute. Quand ta femme est morte, tu as refusé de louer un morceau de tes fermes au jeune gars de Saint-Merd. Aujourd'hui, c'est trop tard. T'es le seul patron, moi je m'en fous !

— Il a plus toute sa tête ! dit Louis, la bouche mielleuse. Et puis, il a beaucoup baissé depuis quelques jours.

— Ouais, continue le vieillard. Ma pauvre mère le disait toujours, quand le loup se met dans le troupeau, c'est que le berger fait pas son travail. Tiens, heureusement qu'il est mort ton père à toi, le Jean-Victor de Beauchabrol, sinon, il deviendrait fou de rage.

Il rit. Un bout de bois sec qu'on casse, qu'on brise entre ses doigts.

— Et puis, les loups, c'est pas seulement des bêtes ! C'est des diables. Ils te regardent avec leurs yeux jaunes, te percent jusqu'au fond d'un seul coup et te poussent à faire des choses que tu voudrais pas ! Ils te rongent le ventre, ces diables, et tu te trouves tout différent de ce que tu croyais ! Moi, je vas bien rigoler !

— Le louvetier de Meymac est mort ! dit Henri. Faut avertir les gendarmes et faire une battue...

— Faire une battue ? s'écrie Victor. T'y penses pas ! Les gens de Saint-Merd ou de Millevaches vont bien se moquer de nous... Et puis d'ailleurs, on discute là mais il faut être sûr que c'est bien des loups !

Louis reprend son vieux qui profère des menaces à l'invisible et repart chez lui avec ses coussins, sa sueur, ses peurs. Victor accompagne les autres jusqu'au perron, son grand chien à côté de lui. La neige pèse plus qu'au lever du jour ; chargée de lumière, elle écrase les collines. Cette blancheur envahit le regard et pénètre au fond de chacun. On voudrait se débarrasser de cette torpeur qui submerge, regarder quelque chose de noir, de sombre comme la boue, comme l'eau du torrent après l'orage. L'air n'est plus tout à fait le même qu'hier. Il y a, par-delà cette blancheur qui ferme les yeux, la présence de l'intrus, de la menace, des loups. Victor s'étonne un moment de ses pommiers qui supportent autant de neige sans plier. Tandis qu'il revient chez lui, Henri sursaute au bruit d'une branche cassée qui tombe sous son fardeau poudreux. Ce n'est pas de peur, bien sûr, mais d'une sorte d'appréhension pas plus épaisse qu'un foulard de soie qui emprisonne et serre à étouffer.

Charles va dans son atelier et décroche son fusil, il prend un chiffon et se met à le graisser méthodiquement. Ses pendules, ses rouages patiemment taillés dans le métal attendent d'être assemblés. Il n'a même plus soif et se

surprend à épier le moindre mouvement de toile d'araignée qu'un peu d'air courant au ras des ardoises fait frissonner.

OceanofPDF.com

Après manger, les hommes se sont rassemblés sous le grand chêne de Victor. Ils ont chargé leurs fusils et, pour se donner une contenance, se sont mis à évoquer leurs souvenirs. Ils ont même essayé de raconter des blagues mais personne n’a envie de rire. La neige ne tombe plus et se contente de peser. Il fait un peu plus froid que ce matin. On dirait que le vent veut tourner au nord.

— Ça, dit Granget, ça peut pas tromper ! Il va se mettre à faire sec et peut-être qu’on verra le soleil avant la fin de la semaine !

— Ça changerait un peu ! continue Lebrac qui grelotte, maigre dans ses habits trop grands.

— Moi, fait Charles, ça me rappelle le Sahara où j’étais pendant la dernière guerre !

— Ah bon ? Et il y avait de la neige au Sahara ?

— Non, mais il faisait froid, très froid la nuit et très chaud le jour... T’aurais vu ces hommes habillés comme en plein hiver ! Et ces femmes... On leur cousait le truc quand elles avaient dix ans et on y mettait une crotte de chameau séchée pour le trou du pipi !

Victor se tait. Les sottises de Charles ne l’intéressent pas. Il écoute le vent se lever et pousser des lambeaux de ciel fragiles comme de la glace. Le bruit du torrent arrive jusque-là comme une grêle sur les feuilles nouvelles. Louis grimace comme un singe. La peur lui torture l’estomac. Le vieux a continué de radoter. Il a parlé des derniers loups :

— Le père a dit qu’une fois, mon pauvre grand-père revenait de la foire de Bugeat et en arrivant au tournant des Topinambours, qu’est-ce qu’il

voit ? un troupeau de loups qui lui barrait la route. Il n'a pas peur et il passe : les loups étaient en train de manger une vieille qui vivait seule dans une cabane à côté de la Vézère...

Henri ne dit rien. Comme d'habitude. Il ne parle que lorsqu'il est seul. Le silence fait partie de sa personne. Il écoute Blandine qui appelle son chien à côté de l'étable des moutons.

— Elle veut essayer de les faire sortir pour les conduire à la Font Neuve ! explique le meunier. Ce sera mieux que de leur apporter de l'eau.

Au bout des collines, l'air et la neige se mélangent en grasses volutes à peine perceptibles. Victor a de grandes bottes qui lui montent jusqu'aux genoux. Le meunier a le visage aussi rouge qu'un fruit mûr. Ce n'est pas qu'il boive, c'est sa nature. Il ne blêmit que lorsqu'il est en colère. Ses grandes jambes semblent amputées dans cette neige ou elles disparaissent. Ses yeux pleurent des larmes salées qui coulent jusqu'à ses lèvres.

Victor tire nerveusement sur son mégot. Il est tellement petit sous son large chapeau noir que son fusil semble démesuré.

— Et ces femmes, continue Charles, leur homme les dépucelait avec son couteau, la nuit de noces...

— Ah bon ?

— Oui, c'était la preuve qu'elles étaient bien vierges !

— Et tu voudrais qu'on te croie ?

— C'est pourtant aussi vrai que je te vois !

— Bon, arrête tes conneries ! On y va, fait Victor qui s'impatiente.

— C'est aussi vrai que tes histoires de loups ! répond l'ivrogne vexé. D'ailleurs t'as beau dire ; l'Antoine a raison, le loup c'est beaucoup plus qu'une bête ! Tu sais ce qu'on disait de la fille de Bastien qui vivait à Millevaches ? Les vieux racontaient qu'elle avait eu un fils d'un loup. Ouais, un fils qu'elle a caché chez elle toute sa vie ! Il ne sortait que la nuit ! Un jour, on l'a retrouvé mort, ses pattes de loup croisées sur sa poitrine d'homme. Il avait des crocs brillants qui sortaient de sa bouche.

— Tout ça, c'est des conneries ! dit Granget. Des histoires de l'ancien temps. Les gens étaient si bêtes qu'ils auraient cru que l'eau pouvait monter dans les Monédières.

— Fallait bien les tenir par la peur ! fait le meunier. Sans la peur, les curés auraient pu faire un autre métier !

Louis trouve qu'il fait plus froid que d'habitude et marche péniblement derrière Henri. Granget grogne avec une telle insistance que cela en devient agaçant. Les nuages sont arrêtés. Ils semblent suspendus en équilibre sur une lame d'acier. Le vent ne souffle plus, sauf au ras de la neige où il soulève des tourbillons qui s'enroulent autour des arbres. Le meunier marche en se dandinant. Il fend la neige, le corps en avant, tête, bourré d'une volonté incendiaire et tenace.

— Tiens, les chiens...

C'est vrai. Ils le remarquent tous en même temps. Les chiens sont restés au village. Sans eux l'air semble plus lourd. Les hommes se taisent et le silence qui les entoure entre jusqu'au fond d'eux comme un termite qui ronge patiemment les plus robustes charpentes. À mesure qu'ils s'éloignent des maisons, qu'apparaît la frondaison blanche des sapins de Victor, le pas est moins assuré. Charles se tait. Henri semble bossu.

Il n'y a qu'une traînée de corbeaux à moitié noyés dans les nuages qui flottent là-haut, passant sans voir le plateau écrasé de neige. Les sapins opposent leur mur compact comme un front, planté là pour cacher aux hommes ce qu'ils ne doivent pas voir.

Henri marche derrière le meunier. Les arbres, les collines, le ciel tournent autour de lui comme un grand plat taché de grisaille. La bretelle de son fusil lui scie l'épaule. Cette nuit, il n'a pas beaucoup dormi. Le chien sous la table de la cuisine a aboyé plusieurs fois. Pas comme il le ferait à un bruit de nuit mais avec une sorte de peur contenue. Parfois, il gémissait et tout ce remue-ménage rappelait au rouquin les silhouettes des loups, leurs yeux fendus en amande, comme des yeux de Chinois. Et il s'est souvenu de ce que lui a dit sa tante de Saint-Merd. Ça l'a laissé les yeux ouverts sur le noir et la bouche sèche.

— Ma mère se souvenait du dernier loup qu'on a tué ici, dit Charles que le silence oppresse. Il était tout blanc, albinos comme disait le louvetier de Chamberet... Paraît que ça arrivait de temps en temps. Il avait plusieurs louves qu'on n'a jamais pu retrouver et qu'on voyait de temps en temps en hiver...

— Tout ça c'est de la sorcellerie ! dit Granget qui refuse tout en bloc, les proverbes de l'ancien temps, les connaissances météorologiques, la religion des curés et les croyances païennes. Ouais, de la sorcellerie et ça n'existe plus !

— Ça n'existe plus ? fait Louis qui souffle déjà entre chaque syllabe. Et mon père alors ? Qu'est-ce que t'en fais ? Il t'a pas soigné de la coqueluche quand tu étais petit ? Et tu n'es jamais venu le chercher pour ta truie étranglée, pour ta vache qui avait la fièvre, l'an passé ?

— Ouais, mais c'est différent !

— Bien sûr ! Ça évitait de payer le vétérinaire de Saint-Merd qui se déplaçait pas pour rien !

Il se gratte la gorge. La querelle butte contre l'air froid et la blancheur sidérale de la campagne. Louis et Granget qui n'ont jamais été particulièrement amis se sentent aujourd'hui unis par une espèce de solidarité spécifique qui rend dérisoires les querelles d'hier.

Un merle sort d'un houx que le vent a curieusement débarrassé de la neige en ne laissant qu'un dôme blanc qui l'écrase. Victor sursaute. Il suit des yeux le vol rapide de l'oiseau, reçoit comme un coup de hachoir son cri rigolard. La troupe traverse maintenant le pré de Granget qui touche celui de Victor et le perce en son milieu d'une espèce d'arête rocheuse hérissée de bruyères, d'ajoncs qui poussent entre les caillasses. Victor marche le dernier, à cause de ses jambes qui sont les plus courtes et de son peu d'empressement à aller courir le loup. Cet après-midi, près de la bergerie du meunier, il a vu la fille. Il a souri sous son chapeau noir et l'a estimée, comme une belle vache.

Ils n'ont pas fait dix pas vers les rochers que le meunier s'arrête. Des traces sont devant lui, entremêlées comme un gribouillage.

— On les suit ?

Le silence de la forêt donne à la nuit tombante une lourdeur sournoise prête à écraser au premier moment d'inattention. Les traces des loups sortent du bois de sapins et se dirigent en biais vers le village. La nuit descend jusqu'à la hauteur des épaules comme un couvercle avec son poids de mystère, ses nuages qui tassent la lumière laiteuse de la neige sans qu'on puisse se voir à travers.

— Je comprends maintenant ce qui faisait peur aux moutons ! dit Henri en armant son fusil. J'ai vu la fille qui pouvait rien en faire ce matin...

Pour se donner une contenance, Louis souffle dans ses mains. Le meunier cherche dans les larges poches de sa veste. Victor ne bouge pas.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— La belle affaire, tiens ! Faut suivre !

Henri passe le premier. L'inaction des jours passés lui pèse. Il garde en lui une colère sourde, puissante comme son corps, une colère contre ces nuages qui apportent la neige, contre cet hiver qui n'en finit pas, contre lui, contre tout. Une colère de la taille de celles qui font faire les bêtises.

La marche reprend, parallèle aux traces des bêtes. Les hommes ne parlent pas et retiennent leur souffle, serrant leur fusil comme à l'approche de l'ennemi. Au bout de quelques minutes ils ont fait le tour du mamelon rocheux. Les loups sont là, assis en rond sur la neige.

Leurs yeux qu'allume la pénombre sont fixés sur les hommes. Louis tremble comme une aubépine sous le vent. Victor serre la crosse de son fusil. Les loups semblent les attendre, comme s'ils avaient décidé que la première rencontre se passerait ici, loin du hameau, en terrain découvert.

Henri craque le premier. Parfois, le colosse est vulnérable comme un enfant. Devant ces bêtes, la colère lui brûle les poumons. Il faut qu'il fasse quelque chose contre ce silence qui dure, tombe des arbres, cette nuit qui enveloppe les formes et empêche de voir nettement, ce vent, juste réveillé qui passe au-dessus des collines en longues enjambées... Il pousse un cri sauvage qui le libère d'un seul coup, lève son fusil, tire vers les loups, sans viser. Les deux chevrotines font une raie lumineuse dans la nuit. Le bruit s'en va d'une colline à l'autre, formidable de puissance.

— T'es fou ou quoi ?

Le meunier s'est planté devant le rouquin.

— C'est la guerre que tu veux avec ces bestiaux ?

Les loups se lèvent les uns après les autres, comme s'ils respectaient une règle de préséance, puis disparaissent dans le bois de sapins.

— Vous avez vu ? hurle Henri, c'est pas possible que je les aie tous manqués !

— Bien drôles ces loups ! constate Charles. Des loups normaux, ça aurait eu peur, ça aurait fui plus vite ! Ceux-là ont une de ces façons de te regarder ! Avec le lièvre ou le sanglier, pas d'histoire : ça détaille devant toi et tu lèves le canon parce que tu es vraiment le chasseur et la bête le gibier, mais là, hein ?

— Tu l'auras manqué, voilà tout ! dit Victor en rebroussant chemin.

Les autres suivent. Un hibou passe près d'eux. Le bruit soyeux de ses ailes a une intensité peu ordinaire. Il se perche sur un arbre mort à la lisière de la forêt de sapins et pousse son cri lugubre qui pénètre jusqu'au fond des chasseurs. La neige freine leurs pas, entre dans leurs bottes et durcit leurs pieds qu'ils ne sentent plus.

Au hameau, la meunière les attend. Elle a passé un fichu sur ses grands cheveux bouclés de gitane. Ses yeux clairs semblent percer la nuit. Elle regarde son homme, le grand Lebrac et puis les autres en passant très vite sur l'ombre ratatinée de Victor.

— Venez vite ! Les moutons...

Ils se précipitent, Henri le premier, content de pouvoir satisfaire le besoin de mouvement de son corps taillé pour ça.

Blandine est là, à côté de sa mère. La fille, comme on l'appelle ici. La lampe de l'étable éclaire sa silhouette un peu plus grêle que celle de la meunière. Victor recule son chapeau, Henri, le rouquin, baisse les yeux.

Blandine a dix-huit ans. C'est la fille de la meunière née d'une aventure avec un rémouleur du bas pays qui passe les hivers pour aiguiser les couteaux et les ciseaux. Quand Blandine est née, Héloïse s'en est prise au rémouleur qui n'a rien voulu savoir. La fille aurait pu avoir cinquante pères, alors comment trouver le véritable ? Comme la mère du meunier venait de mourir et qu'on manquait de femme au moulin, Lebrac a pris la fille-mère, cette femme de tout le monde et il s'est mis à la regarder avec les yeux du propriétaire en exigeant l'exclusivité de ses charmes.

La fille a grandi dans cette maison, avec un vieillard méchant qui lui reprochait de vivre, un meunier bossu et son pseudo-père qui ne lui adresse presque jamais la parole. Elle a grandi toute seule, au hasard, allant parfois confier ses peines de petite fille à Charles, l'ivrogne qui lui rapportait des bonbons de Millevaches.

Elle a poussé comme une touffe d'herbes dans le fossé, comme un coquelicot au milieu du blé, sans que personne ne s'en aperçoive, en menant son troupeau de moutons au pré. Charles n'ose plus la regarder. L'air des collines lui a donné quelque chose de différent des autres jeunes. Sa peau a la fraîcheur de l'adolescence et réveille le désir. Ses cheveux font plaisir à regarder. Les mêmes que sa mère, cela, Granget l'a remarqué de nombreuses fois bien qu'il n'ait jamais osé s'en approcher.

La fille parle peu. Personne ici ne se souvient du son de sa voix, toujours très basse, comme retenue par une pudeur excessive. Elle marche derrière ses moutons et personne ne sait exactement ce qu'elle pense. Sa beauté attire. Des jeunes, surtout l'été, viennent rôder autour, et elle les repousse avec un sourire amusé...

Apeurés, les moutons se tassent devant l'étable. La tête sur le sol, ils ne bougent pas, masse informe, dure, compacte, tas de laine sale qui sent le purin.

— J’ai voulu les emmener boire à la fontaine, explique Blandine. Et puis, plus moyen de les faire avancer...

Le meunier qu’un rien emporte se met à taper dans la laine à grands coups de pied. Il commande les chiens qui font le tour en grognant mais refusent d’obéir. Les moutons c’est bien pratique : on peut taper dessus, ça ne se plaint jamais. Louis y va à cœur joie : comme pour se décharger d’une colère trop lourde, il profite de cette occasion inespérée.

— Laissez ! dit Henri. Vous n’arriverez à rien. On va les porter un à un dans l’étable...

Sans attendre, il prend le premier animal qui se présente à lui, le soulève à bout de bras comme un tas de chiffons et le porte à l’étable. Granget lui donne un coup de main. Au bout de cinq minutes, le troupeau est à l’abri. Blandine s’approche d’Henri :

— Tu es fort ! dit-elle, admirative.

Le rouquin sent le feu de ses taches de rousseur lui monter au visage. Il baisse les yeux, vaincu par ce regard de jeune fille, lui qui a assommé un bœuf.

La nuit pèse sur les épaules comme si on portait un sac de plomb. Au moindre bruit, on s’étonne de ne pas voir surgir les abominables bêtes. La présence des voisins hérisse. Blandine prend le bras de sa mère et rentre chez elle. Les hommes en font autant. L’ombre est maintenant menaçante. La neige tombe de nouveau, fine et serrée. Elle papillonne dans le carré de lumière de l’étable et fait comme un bruit d’insecte, un cliquetis à peine audible. Granget a suivi la meunière des yeux. Il soupire, serre les dents en donnant un coup de pied à un monticule de neige et rentre chez lui à son tour.

En s'installant près de la cuisinière, à sa place habituelle, Henri pense encore à ce que la fille lui a dit. Il a sorti la grosse boîte de poudre, les plombs et fabrique des cartouches :

— Je vais mettre double dose ! dit-il à sa mère. On verra bien qui aura le dernier mot.

Noellie s'assoit en face de lui et le regarde longuement. Sa peau est aussi blanche que ses cheveux. Les rides y creusent tout un réseau de vallées.

— T'en fais pas ! dit-elle à son fils dont elle a remarqué la nervosité excessive. La neige fondra bien un jour et les loups ne peuvent pas nous faire grand mal dans la maison !

Henri poursuit fébrilement son travail, comme si l'espérance des jours futurs passait par ces cartouches qu'il aligne sur la table, par la violence de mort qu'elles contiennent.

— Tu sais ce que la tante Clémence m'a dit, hier, quand je suis allé chercher le pain ?

— Non. Mais sûrement du mal des gens. La tante Clémence ne sait que faire ça ! Elle ne pouvait même pas s'entendre avec ton pauvre père !

— Elle m'a dit de me marier et de foutre le camp !

— Qu'est-ce que ça peut lui faire à elle ? Tu peux bien faire comme tu l'entends et si le mariage c'est pas à ton goût ? On croirait que ça la regarde ! Comme si on n'était pas bien tous les deux, hein, mon Henri, qu'est-ce que t'en penses ? Elle se plaît de semer la brouille... Qu'est-ce qu'ils avaient les moutons de la fille ?

— Peur. Il a fallu les porter un à un dans l'étable !

— Bien gentille, la Blandine ! Mais tu peux dire qu'elle prend tout droit le chemin de sa mère... De la race de ribaude, et la mauvaise graine ne se perd pas !

Henri donne un violent coup de manivelle à sa machine à sertir les cartouches et ne répond pas.

OceanofPDF.com

Le lendemain matin, la neige tombe encore, large, serrée. Une nouvelle couche blanche et propre recouvre l'ancienne et efface les graffitis de la veille.

Louis se lève le premier. Il allume le feu avec les brindilles sèches qu'il a ramenées de l'étable et fait chauffer l'eau du café sur la gazinière. La neige fait une blancheur qui semble pousser les vitres. Louis jette un coup d'œil rapide aux deux traverses qu'il a calées derrière la porte. Son fusil est à côté, armé, prêt à servir.

Toute la nuit, l'Antoine a radoté. À cause de la gnole qu'il a réclamée et de sa mauvaise caboche. Bien entendu, la Berthe, sa bru, n'a pas voulu lui donner d'alcool. Le vieillard a menacé de chier au lit et la femme a cédé en pensant aux draps à laver, au grabataire à langer comme un bébé. Une sorte de répulsion lui est venue, pareille à l'envie de vomir après avoir mangé quelque chose de sale, un soulèvement de l'estomac qui lui a mis les larmes aux yeux.

L'Antoine a eu son bol d'eau-de-vie. Souvent ça le fait dormir, mais pas cette nuit. Au contraire, il s'est mis à raconter des choses de l'ancien temps qu'on croyait oubliées.

— ... Sur la butte, dans la roncière, il y avait une ville. Ouais, avant, au temps des Romains, une ville toute blanche avec ses murs, ses ardoises, ses cheminées qui fument et ses belles femmes... Un jour, un oiseau a passé. C'est un laboureur qui l'a vu. Un drôle d'oiseau qui avait une tête de loup et des oreilles de loup. Il a crié que la ville disparaîtrait. Et la ville a disparu. Maintenant, tu n'en trouves que les pierres. Rien de plus...

Ça n'a pas arrêté de la nuit. Parfois il semblait s'assoupir. Louis entendait, soulagé, son souffle un peu plus fort, ses bâillements, mais sa voix cassée reprenait vite sa place dans cette petite nuit entourée de neige.

— Il y a un loup sous l'écorce de chaque arbre, comme sous la peau de chaque homme et il y a un homme dans chaque loup ! Quand j'étais petit, il y avait un homme qui vivait dans une grotte près de la Vézère... On disait que c'était le diable. Il avait des yeux qui tuaient ceux qu'il regardait. Un jour, il est mort et on a dit qu'il reviendrait sous la forme d'une fille !...

Ce matin, Louis est soulagé du délire du vieux qui dort enfin. Bien sûr, il ne faut pas en croire le moindre mot. Pourtant, on ne sait jamais : il y a les loups, cette fois, c'est sûr. Louis les a vus hier ! Les coqs ne chantent pas au lever du jour ; les poules ne disent rien après l'œuf et les chiens restent sous la table, dans les jambes, à gémir, à trembler de peur.

Et cet hiver rude comme on n'en avait pas vu depuis une génération ! On va arriver à Carnaval et la neige tombe toujours ! La couche dépasse un mètre en rase campagne ; certaines congères sont si profondes qu'on s'y noierait comme dans le puits de Victor !

Louis agite sa casquette devant la flamme qui trébuche sur les brindilles, prend du papier froissé et le glisse sous le bois sec. Le feu grimpe sur les bûches, embrasant d'un seul coup les lichens blancs.

Berthe sort de la chambre qui donne de plain-pied dans la cuisine. Elle est assez forte, l'ossature du visage prononcée, les yeux profonds et sombres. Ses épaules trapues lui permettent de tenir sa place parmi les hommes. Elle va bien avec Louis. Assez autoritaire, elle aime que chacun fasse ce qu'elle dit.

Elle arrive, échevelée, rabattant à la main les boucles grises qui lui tombent sur le front. On voit qu'elle n'a pas suffisamment dormi. Ses lèvres

semblent tuméfiées, sa peau est boursouflée. Elle s'approche du feu et tend ses mains violacées. Au bout d'un moment, elle va chercher deux bols dans le placard à côté de la porte et se prend un pied dans le madrier.

— Quand je pense qu'on est obligé de se barricader ! bougonne-t-elle ! Ça peut plus durer comme ça ! Trop, c'est trop !

Henri a compris. Il regarde le feu grignoter les bûches de hêtre. Sa femme n'a jamais accepté de vivre ici. Depuis le début de leur mariage, elle tente de l'entraîner dans une ville, au loin, là où il y a des gens, des trottoirs, des voitures, et pas de ronces, pas de champs stériles, pas de vaches à traire, pas de misère. Le couplet connu recommence :

— Tu crois vraiment que je vais m'enterrer ici ? Tu te trompes, mon Louis ! Tirer sur la ficelle toute l'année, toute la vie, n'avoir pas de quoi acheter un pantalon neuf pour mon fils et lui payer des études ! Non, avec cette neige et ces loups, c'est trop ! Va falloir te décider ou je pars seule avec mon fils ! Tu te débrouilleras avec le vieux...

La colère allume son visage. La pendule sonne sept heures, il fait encore nuit.

— Faut partir ! Tu sais bien que ma sœur me trouvera du travail dans la confection et toi, bon Dieu, tu peux bien gagner ta vie ! Les usines ne manquent pas !

— Henri ne dit toujours rien. La femme s'approche de lui, regarde autour d'elle, puis demande tout bas :

— Tu sais toujours où Victor cache son or ?

Les paupières de Louis papillonnent un moment. Voilà que Berthe exhume cette ancienne envie de tremper les mains dans l'or du bourgeois, d'en prendre assez pour s'installer loin d'ici. C'est parti d'une confidence

du vieil Antoine qui a vu cet or un jour qu'il enlevait le mauvais œil dans le château. Et du secret du souterrain...

— Comment tu oses ? dit Louis sans lever les yeux. Voilà que tu t'y remets ! Je te dis qu'il ne faut pas parler de ces choses-là ! D'y penser, ça porte malheur !

Berthe a la tête haute. Ce qu'elle vient de dire ne lui fait pas honte.

— Le vieux est sourd et le petit dort. Et puis, cet or, tu sais comme moi les bruits qui courent dessus ! Ça ne vient pas d'un travail honnête ! Tu sais bien ce qu'en disait ta mère...

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Ça n'a rien à voir avec les loups !

— Il faut partir d'ici ! reprend la femme. Si tu m'avais écoutée, il y a dix ans qu'on serait tranquille, installés dans un bon appartement, en ville, avec des habits propres ! Moi j'en ai marre de la bouse, du travail répugnant ! Tu vois bien que les bêtes se vendent de plus en plus mal et qu'on a de moins en moins d'argent ! Ici, c'est fini ! Il n'y a plus rien à faire ! Les loups prennent la place et ils ont raison ! Pense à notre fils, notre petit Jean ! Quel avenir il a ici ? Moi, ça me fait pitié de le voir prendre l'autobus tous les matins avec sa blouse usée et des chaussures qu'il traîne depuis un an ! Seulement, toi, tu t'en fous ! Pourvu que tu aies ton paquet de tabac par semaine...

Louis hausse les épaules. Il ne sait pas quoi répondre. Berthe a sûrement raison, mais comment partir d'une maison où il est né, comment quitter des collines qui sont son seul horizon ? Il lui semble que l'air empoisonné de la ville l'étoufferait en quelques jours !

— Il faut voir si le souterrain est toujours ouvert ! insiste Berthe. Pendant la guerre ton père y a passé avec les maquis. Aucune raison pour qu'il ne soit pas toujours dégagé !

— On ne peut pas faire ça, je te dis ! D’y penser, ça porte malheur ! Surtout en ce moment, avec les loups, tu sais pas d’où ça peut venir ! Et s’ils s’en prenaient à notre Jeannot ?

— Qu’est-ce que tu vas inventer là ? Des loups, c’est des bêtes, rien de plus ! Comme le sanglier, comme le chevreuil ! Une bonne battue et ce sera fini ! Mais il en viendra d’autres, toujours plus !

La terre nous vomit ici. Dans quelques années, il n’y aura personne que des taillis, des fourrés... Nous, on est jeunes encore... Tu veux vivre ici ? Tu oublies que je soigne ton père et c’est pas toujours ragoûtant ! J’en ai marre de faire la bonne !

Louis ne répond pas. Il vide le café fumant dans les deux bols, prend le sien, s’y chauffe les mains et boit à petites goulées en regardant la fenêtre. Le jour se lève. Dans la chambre voisine, le vieux se met à tousser. Louis prend son fusil et sort. La chienne rousse refuse de l’accompagner, elle qui d’ordinaire n’attend que ce moment pour s’évanouir dans la nuit et aller aboyer aux branches mortes. La lune passe entre deux nuages. Son jour jaune heurte de front le jour de la neige.

Louis va à l’étable, regarde longuement ses bêtes, leur donne un peu de foin, comme d’habitude et sort de nouveau. Le rite du matin n’est pas changé à cause de la neige et des loups. Il est inscrit dans les habitudes depuis plusieurs générations de paysans, immuable comme la pierre.

Il sort de nouveau et avance péniblement dans la neige qui n’est pas dégagée, son fusil pointé devant lui, prêt à tirer sur tout ce qui bouge. Ce n’est pas le moment de faire du sentiment avec ces loups dont on ne connaît pas les intentions ! Il longe la haie puis le fossé où les noisetiers sont écrasés et s’en va jusqu’à un vallon rempli de bouleaux où autrefois il y avait une prairie. Ce terrain appartient à Victor. Au milieu, un ancien four qui servait à tout le village laisse entrer la neige par son toit crevé. Le paysan entre dans le bâtiment qui n’a plus de porte, une ruine où les jeunes

bouleaux poussent là où on mettait autrefois les tourtes chaudes qui craquaient en se refroidissant. La voûte de pierre est encore solide. Il y fait noir et l'homme allume son briquet. Il entre par la gueule sombre et béante, déplace deux pierres plates du fond. L'entrée du souterrain est là, comme son père la lui a montrée et où il a passé pour tirer d'affaire deux maquis pourchassés et aller voler des bouteilles de vin dans la cave du château de Victor qui faisait les yeux doux aux Allemands.

L'histoire de ce tunnel s'est perdue depuis longtemps. Il est probable d'ailleurs que sa construction est liée à un événement que l'on voulait oublier puisque les ancêtres de Victor, qui ne devaient pas l'ignorer, firent construire le four du village juste à l'entrée, comme pour la masquer définitivement. Ils y seraient parvenus si la chute d'un chêne sur le four n'avait pas endommagé la voûte... Ainsi le souterrain resurgit-il de l'histoire ancienne des Beauchabrol...

Louis est accroupi dans la gueule du four lorsque le bruit d'une brique qui tombe le fait sursauter. Si on le voyait ! Que fait-il là ? Voilà qu'il écoute les propos déraisonnables de Berthe ! Comment a-t-il pu penser un instant qu'il pourrait emprunter ce souterrain pour aller dérober le trésor de Victor ?

Il range son briquet, recule à tâtons, replace des planches qui se trouvaient là et sort. Le vent qui s'est levé effacera rapidement ses traces. Il prend sa pelle et revient vers l'étable en suivant le bord du talus, avec de la neige jusqu'au ventre.

Arrivé à l'étable, il pose sa pelle. Les vaches sont brusquement agitées et remuent leurs chaînes, comme si elles avaient peur.

Tout à coup, une série de hurlements montent dans l'air du matin, puissants, lugubres. Louis frémit tout entier et barricade la porte. On dirait qu'il y a des loups partout autour du hameau. Puis, le silence retombe sur la

neige, l'écrase, tandis qu'au fond de l'homme, les hurlements trouvent un écho qui n'en finit pas.

OceanofPDF.com

Le loup, c'est comme la peste, le choléra, comme une épidémie. Ça vient d'on ne sait où, grossit rapidement et s'en prend à tout, aux montagnes, à la paix de l'air, aux nuages qui ont maintenant des formes bizarres, au vent qui apporte une drôle d'odeur et des hurlements lugubres. C'est une maladie puissante qui finit toujours par ronger les hommes les mieux charpentés. Les vieux l'avaient parfaitement compris et ils n'ont arrêté leur guerre que lorsque le dernier mâle a été tué. Alors ils ont pu vivre en paix, aller aux champs sans surveiller les moutons, laisser les enfants cueillir les noix sans avoir l'œil sur eux. Car le loup, ça sort du bois au moment où personne ne s'y attend. Ça se met au milieu du troupeau, noir comme la sauvagine, ça profite de la panique des moutons pour en prendre un, l'étrangler, le jeter sur le dos comme un homme qui porterait un sac et disparaître. La bergère peut bien crier et les hommes arriver avec les fourches. Rien n'y fait. Le loup sait se cacher dans les pattes des moutons, le temps de choisir le plus gras, le plus dodu et de l'emporter très loin, pour n'en laisser que la laine ou un bout de charogne.

Ce matin, le jour est blanc, épais, couvert de brume froide et molle. La neige ne glisse pas des toits, au contraire, elle y pèse de tout son gel. Les hommes se sont rassemblés sous le grand chêne de Victor. La tête de l'arbre disparaît dans la brume. C'est un peu l'ange gardien du hameau. Depuis plusieurs siècles il est là, toujours aussi fier, remettant des feuilles à chaque printemps. Plusieurs fois, le charron de Saint-Merd est venu le voir. Il en a proposé beaucoup d'argent à Victor qui a refusé. Malgré son goût pour l'argent, Victor veut qu'on respecte l'arbre.

Il écarte la foudre, coupe le vent pour protéger les champs, donne en été une ombre qui fait du bien aux rhumatismes. Autrefois, les filles qui voulaient se marier venaient y planter un clou, les soldats qui portaient à la

guerre se frottaient la poitrine contre son écorce rugueuse les nuits de pleine lune. Ils étaient ainsi protégés des balles ennemies.

Les hommes savent parfaitement qu'ils ne risquent rien sous les grosses branches, pas plus des loups que du reste, mais ils ont le fusil, et guettent avec anxiété cette blancheur où ils ne trouvent plus l'horizon.

Victor est frileux. Il s'est plié dans plusieurs tricots avec sa veste sombre par-dessus. Il a enveloppé sa tête dans un cache-nez verdâtre et mal tricoté. Son chapeau fait une tache noire sur la neige.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Il y en a partout, cette fois ! dit Granget qui frotte son briquet à essence.

— Faut aller demander du secours à Saint-Merd ! dit Henri. Les gendarmes vont venir avec leurs mitraillettes et l'hélicoptère. On va pas se laisser manger par de la sauvagine, non ?

— Et toi, tu vois ce beau monde ici ! Les journaux, les gens de la ville qui vont piétiner chez nous et nous regarder comme des hommes préhistoriques !

— Moi, je vois les loups ! Et ça, c'est pas une sornette ! Il faut s'en débarrasser comme d'un mauvais mal par tous les moyens !

— Il a raison ! fait Louis qui pense encore au souterrain. Faut faire venir les gendarmes ou les pompiers. Tout leur dire et qu'ils nettoient la campagne de cette peste !

— Ouais ! dit Granget. Avec cette neige qui n'en finit pas, on sera crevé les premiers ! On va aller téléphoner à la route. Tu viens, Henri ?

Victor réfléchit un moment. On voit qu'il n'est pas d'accord à sa manière de piétiner sur place.

— C'est vous qui voyez ! dit-il. Pourvu que le téléphone soit pas coupé. Vous savez bien qu'ils doivent l'installer chez moi, mais ils n'ont pas pu avant l'hiver...

— On sera moins isolé ! dit Henri.

Granget et le meunier sont déjà prêts pour traverser le champ de Victor et rejoindre la grande route où se trouve le téléphone du secours routier.

— Vous savez, insiste Victor, il y a des chances pour qu'il soit coupé ! Avec la neige...

— On verra bien ! fait Henri qui rejoint le groupe.

— Bon, dit Granget qui a d'autres idées en tête, puisque vous y allez tous les deux, moi, je reste ici, j'ai autre chose à faire.

Il retourne chez lui en passant à côté de l'étable à moutons du meunier, il voit la porte ouverte et entre. Il est surpris d'y trouver Blandine.

— Ah ! C'est toi ! Je croyais que... Je voulais...

Il pénètre dans l'espace qui se trouve derrière le râtelier à foin. Il y a des seaux, des bottes de paille entassées, des baquets remplis de topinambours. Blandine est en train de vider de la farine. Les moutons se bousculent contre la balustrade. La fille regarde Granget, un peu étonnée de le voir s'avancer vers elle. Il a l'assurance tranquille des hommes sans âge, un corps tout en rondeur, des bras gros comme des poteaux. La barbe vieille de deux jours lui mange la figure.

— Tu préparais les légumes des moutons ! Je comprends qu'avec cette neige tu peux pas les sortir ! Tu penses qu'il va falloir leur apporter à boire ?

— C'est mon père qui décidera ! dit Blandine.

— Il est allé téléphoner avec Henri. Les gendarmes vont venir tuer les loups. Tu en as peur, toi ?

La fille baisse les yeux et regarde les bottes de paille. Elle hausse les épaules.

— Oui, j'ai peur... Mais pas seulement des loups, j'ai peur de toute cette neige, de ces ruines... Il me semble que les pierres ont peur elles aussi !

Granget s'est approché, tellement près que la fille fait un pas en arrière. L'homme pense à la meunière qu'il a couchée pour la première fois dans cette étable.

— Tu sais que tu es rudement belle ?

Blandine sourit, un peu étonnée comme si c'était la première fois qu'on le lui disait.

Elle recule. Granget a tellement envie de la coucher sur cette paille qu'il a du mal à respirer. Il a comme le sentiment qu'elle se laisserait faire. Mais à côté de cela, cette jeunesse, ces mains fines pleines de farine, ces yeux clairs, purs, cette peau dont la couleur rappelle le blé mûr, ces dix-huit ans l'intimident.

— Ouais, t'es belle ! D'ailleurs, tout le monde s'en est rendu compte ici. Même l'Henri. Hier, il n'a pas osé te regarder en face ! L'Henri est fort, mais il a peur des femmes !

La fille ne répond pas. Pour se donner une contenance, elle mélange la farine et les topinambours dans le baquet. À côté, les moutons se bousculent, se montent dessus pour être les premiers à manger.

— Tu crois qu'on pourrait pas...

C'est vraiment trop difficile à dire. Granget comprend qu'il a eu tort de parler. C'est trop tard.

— Bon, dit-il, je m'en vais...

Le fait de coucher la meunière dans le foin lui donne envie de la fille. Mais c'est plus difficile qu'il n'y paraît. Une fois, Granget était dans son champ de la Bastide, à côté du pâturage du meunier, dans la vallée. La fille était là, au milieu de ses moutons. Elle roulait dans l'herbe et il voyait ses jambes, longues, fines, immaculées d'une espèce de virginité qu'il leur prêtait et qui lui faisait envie. Mais là encore, il n'a pas osé. Cette jeunesse, cette naïveté, la peur de se faire renvoyer, la crainte du scandale, tout cela l'a retenu et depuis, souvent, lorsqu'il caresse la meunière, il pense à la fille.

Charles n'a pas bu. Il est maintenant à son établi, au milieu de ses pendules. Il parle. La porte est ouverte et son grognement plane dans l'air trop blanc comme un radis de vieille marmite.

— Eh bien le Granget, tu te promènes ? Qu'est-ce que t'en dis, toi, de ces loups ?

Granget est en peine de son corps. Il se jure qu'il n'a pas été lâche envers la fille et que la prochaine fois, il la couchera sur la paille. Comme il se trouve en face de la maison de la meunière qu'il n'a pas vue depuis quelques jours, il s'arrête un moment.

— Pas grand-chose, mon pauvre Charles. Pourtant il va bien falloir se défendre. Et tes pendules, ça tourne ?

L'ivrogne se met à rire, ouvrant sa bouche sans dents.

— Celle-là, c'est la Valentine que je vais l'appeler... Une pendule qui ne s'arrêtera jamais. Le vrai mouvement perpétuel. Tu vois, elle aura pour elle l'éternité qu'elle comptera sur son cadran... Peut-être que je l'enfermerai

dans un socle en ciment pour la protéger des tremblements de terre et des mouvements du sol... L'éternité... Tu te rends compte, Granget ! Tout ce temps à mettre en minutes... Mais qu'est-ce que tu crois qu'ils vont faire, les gendarmes ?

Granget hausse les épaules. Il ne sait pas trop. Henri et le meunier reviennent de la route. Les gendarmes n'ont pas voulu les croire. Mais ils vont faire passer le chasse-neige et ils vont monter faire un tour dans la soirée. En attendant, ils demandent que les hommes ne sortent pas avec leurs fusils.

— Ils disent que c'est probablement des chiens errants que la faim a rapprochés du village. Alors, bien sûr, il y a un risque pour les poulaillers et les clapiers. Ils vont venir les capturer avec des flèches qui endorment. On va enfin être tranquilles !

— Dans le fond, dit Granget, c'est vrai que c'est peut-être des chiens errants. Nous, on a dit d'emblée que c'était des loups, comme ça, sans en avoir jamais vu ! Moi, ce que je peux dire, c'est que ces bêtes sont bien grosses pour des chiens. Il y a maintenant des races comme ça ! On aura peut-être eu peur pour rien !

Granget allume une cigarette. Henri farfouille dans ses poches pour se donner une contenance. Victor arrive à son tour, tout encapuchonné.

— Moi, je vous dis que c'est pas des chiens, fait Charles. J'ai vu des loups quand j'étais dans la Forêt Noire, pendant la dernière guerre. Et je sais ce que c'est !

— On peut se tromper ! Ça ressemble tellement à des Bergers allemands !

— Non ! reprend l'ivrogne. Moi je me trompe pas. Je dis que c'est des loups parce que c'est vrai. Tout le monde sait qu'il reste des loups en

France. Le reste du temps on les voit pas parce qu'ils sont ailleurs mais là, ils étaient de passage et ils se sont rassemblés autour du village parce qu'ils ont faim.

Charles est bossu, tordu, vieilli avant l'âge. Sa barbe de plusieurs jours ressemble à une éteule irrégulière. Il n'a pas froid. Par le col de sa chemise largement ouvert, on voit sa peau de poule déplumée. À jeun, ses yeux ont quelque chose de profond qui déroute.

Chacun rentre chez soi en attendant le chasse-neige et les gendarmes. Ils ont dit qu'ils seraient là avant la tombée de la nuit. Sur ses coussins, l'Antoine continue de radoter, de se raconter des histoires insensées, de parler des loups. Berthe se force à ne pas entendre le vieux. Elle va et vient, sort, va à l'étable mais la voix la poursuit, obsédante.

— Des loups... Laissez-moi rire ! Vous êtes tous des cons ! Moi, je vous le dis, des cons ! Vous restez le nez dans le vent, à écouter ce qui se passe. Mais vous ne comprenez pas que vous êtes influençables comme des enfants ! Vous me faites rigoler !

Le petit Jean a fui le bruit de cette voix d'outre-tombe qui n'en finit pas de lui faire peur. Il a suivi son père dans la grange où il répare des râdeaux, puis il est allé voir Blandine dans l'étable. Enfin, sa promenade l'a conduit dans l'atelier de Charles. L'ivrogne attire les enfants. Maintenant, c'est à Jean qu'il rapporte des bonbons quand le taxi de Saint-Merd vient le prendre pour l'emmener à la ville.

— T'en as peur, toi, des loups ?

— Seulement quand la lumière est éteinte ! dit l'enfant.

Quelques temps plus tard, le chasse-neige arrive en poussant comme une bête obstinée son monticule de neige. Derrière lui, entre deux murs de glace, la route retrouve son tracé. Le car des gendarmes arrive à son tour. Ils

sont deux, le brigadier et un subordonné. Victor va à leur rencontre. La vue des uniformes rassure tout le monde. Les gendarmes ont des fusils bizarrement emmanchés de fléchettes.

— Alors, ces chiens ? demande le brigadier à qui les tempes grises apportent un air de bonté qui rassure.

Personne n’ose parler des loups. Le meunier qui a téléphoné tend le bras vers la colline et la forêt de sapins.

— On les a vu là-bas, hier au soir et ce matin, ça hurlait au pied du puy. Les moutons de Lebrac ne veulent plus sortir et les poules ne chantent plus... C’est tout juste si les chiens nous font pas tomber en restant dans nos jambes !

— Bon, on va voir ça ! fait le brigadier.

Henri passe devant pour leur montrer le chemin. Dans son atelier, Charles chante une vieille romance en patois. Blandine regarde partir la troupe hérissée de fusils.

Le soir arrive avec un vent aigret qui court au ras de la neige. Il fait plus froid et le ciel est un peu plus haut. Des tourbillons galopent sur le flanc de la colline. Il n’y a que cette immensité froide où les arbres sombres marquent leurs reliefs. Les taillis sont écrasés, les haies n’existent plus. On ne sait jamais où on se trouve exactement. Les gendarmes ne parlent pas. Il ont l’habitude de ce genre d’expédition. Avec les parcs à moutons, il arrive souvent que des chiens fassent des dégâts. Il faut les neutraliser, soit les abattre (alors il faut être très discret pour ne pas s’attirer les foudres des protecteurs en tous genres), soit les endormir et les conduire dans un refuge, ce qui est une solution fort coûteuse mais fait de temps en temps du bien à l’image de marque du gentil gendarme.

— C'est là qu'on les a vus hier au soir ! dit le meunier en cherchant sur le sol des traces de pas.

— Ils ont peut-être changé de place, fait le brigadier. On va se séparer en plusieurs groupes.

Ils se séparent. Henri et le meunier continuent avec le brigadier, Victor et Granget avec le gendarme. Au bout d'une heure, tandis que la nuit tombe rapidement avec un crachin gelé, les groupes se retrouvent au hameau. Ils reviennent bredouilles.

— Bon, dit le brigadier. On avait prévu ça. Mais c'est tout de même bizarre qu'on n'ait rien trouvé. Les bêtes sont peut-être parties plus loin. Faut leur tendre un piège.

Il ouvre la camionnette et sort une caisse dans laquelle se trouve de la viande.

— Elle contient un somnifère. On va la porter là où vous les avez vus. Et on verra ça demain matin.

Il fait froid. Tout le monde est gelé. La nuit mord dans le gras du ventre. On porte la viande à l'éperon rocheux et les gendarmes remontent dans leur fourgonnette. Ils reviendront demain dans la matinée. Faudra pas toucher aux chiens endormis.

La voiture démarre, reprend le chemin taillé par le chasse-neige que le vent comble rapidement avec une obstination qui rend dérisoire la lutte humaine.

Le bruit du moteur disparaît, englouti par la neige et par le silence de l'ombre. Les hommes restent un moment silencieux. Victor qui n'aime pas ces bricolages des gens de la ville montre le premier son scepticisme.

Alors ? demande-t-il simplement.

— Faut espérer que ça va marcher !

Et tandis que la nuit s'épaissit, les hurlements reprennent, puissants, tranchants, agressifs contre la frondaison de l'ombre, impossibles à localiser. C'est comme s'il y avait cent loups autour de Beauchabrol.

— Il y aura pas assez de viande !

— Laisse ! Les gendarmes vont en avoir des surprises !

Le petit Jean se met à pleurer en se serrant contre son père qui fait son possible pour ne pas montrer son angoisse.

— T'as beau dire, fait le meunier, les loups, c'est des drôles de bestiaux. Tout à l'heure, quand les gendarmes étaient là, tu aurais dit qu'ils étaient partis et maintenant...

— C'est qu'ils nous en veulent à nous ! fait Louis en écrasant son fils contre son estomac qu'il a aussi bombé qu'un tonneau.

— Bon, dit Victor, tous ces chichis avec les gendarmes commencent à m'ennuyer. Maintenant il va falloir qu'on s'organise nous-mêmes !

Tout le monde rentre chez soi, barricade portes et fenêtres et pose le fusil armé à côté du lit. Jeannot n'a pas voulu dormir dans son lit et s'est mis entre son père et sa mère. Là, dans la chaleur du grand lit, il supporte mieux les divagations de son grand-père. Le vieil homme en est aux serpents :

— Tu verras, ils viendront après les loups. Une armée de serpents, partout dans les collines. Ça coulera comme un torrent de boue et ça mangera tout sur son passage...

Le lendemain matin, il faut de nouveau passer le chasse-neige pour que le fourgon des gendarmes puisse arriver jusqu'au hameau. Il stationne

derrière le château de Victor. Le froid est un peu plus vif que la veille et la neige ne tombe plus. On dirait que le vent va tourner au nord.

— Ça, c'est bon signe, constate Granget. Ça s'arrange !

Par moment, le soleil sort entre des lambeaux de brume et la neige se met à étinceler. Il faut se mettre la main devant les yeux pour se protéger de cette lueur aveuglante qui fait mal. Les loups n'ont pas hurlé de la matinée.

La viande n'a pas été touchée non plus... Il n'y a pas un souffle d'air au ras de la neige et les traces de la nuit restent parfaitement visibles. Les gendarmes s'étonnent de ces soi-disant loups qui se mettent à hurler dès qu'ils ont tourné les talons et qui ne laissent aucune trace de leur passage sur une neige molle et parfaitement blanche.

— Il n'a pas neigé et il n'y a pas eu de vent. On devrait trouver des traces ! dit le brigadier qui a l'impression d'être joué par ces paysans d'un autre âge.

Les recherches durent une partie de la matinée avec les hommes de Beauchabrol qui ont insisté pour garder leur fusil.

— Mais attention ! a dit le brigadier. Pas de bêtises...

Et se tournant vers le gendarme :

— Ils sont tellement énervés qu'ils vont tirer sur tout ce qui bouge. Faudrait pas qu'ils fassent une connerie...

À midi, personne n'a trouvé la moindre trace des bêtes. Les gendarmes remballent leur viande. Le brigadier est visiblement agacé par cette histoire. Il rentre boire le café chez Victor et ne cache pas sa mauvaise humeur. Il s'est gelé ici avec son collègue et a dû faire passer le chasse-neige pour rien du tout. Après s'être restauré un peu, il tente une nouvelle expérience.

— Bon, vous allez faire sortir les moutons. Ces bêtes-là ont un instinct infailible. On va bien voir s'ils vont aller boire à la fontaine.

Tout le monde s'en va à l'étable du meunier qui n'est pas tellement d'accord pour cette expérience mais ne le montre pas. Blandine pousse la porte. Les moutons sortent en se bousculant, un moment perdus dans la clarté aveuglante de la neige, puis s'en vont dans le chemin taillé à la pelle jusqu'à la Font Neuve, sans marquer la moindre appréhension.

— Bon ! dit le brigadier. Voilà la meilleure preuve que vos bêtes sont parties. Vous voilà rassurés ? Allez, on a assez perdu de temps comme ça !

Dès que le fourgon a disparu, Victor triomphe :

— Qu'est-ce que je disais, hein ? Ils se sont bien moqués de nous ! Et c'est pas fini ! Je vous dis qu'ils nous prennent pour des paumés, nous, les pauvres rescapés de Beauchabrol ! On va passer pour des minables. Je vous parie que demain, ça sera dans le journal ! J'en ai honte ! Vous vous rappelez, au moment des soucoupes volantes ? Tout le monde en voyait partout. Le journal en était plein jusqu'au bord. Eh bien, nous, est-ce qu'on les avait pas vus, ces petits hommes gris, près de la Vézère ? Hein, Lebrac, Louis, dites, on les avait pas vus ? Ils étaient descendus d'une soucoupe faite comme une assiette et toute brillante. Ah ! Ils ont bien rigolé ! Si vous voulez mon idée, ils vont encore rigoler de cette histoire de loups. D'ailleurs, d'emblée, ils ne l'ont pas crue puisqu'ils ont parlé de chiens.

Ce que vient de dire Victor est juste. Tout le monde se souvient des Martiens, même Charles qui prétend leur avoir donné à boire. On voyait des soucoupes volantes un peu partout sur le plateau, et même sur les villes. Mais, quant à Beauchabrol on a voulu voir des Martiens, les autres se sont mis à rigoler, comme si c'était un coup monté.

Maintenant, le vent du nord rabat la brume qui devient de plus en plus épaisse, grise, et refait la chape du ciel. Sur le sol, pas un souffle d'air, pas

la moindre érosion qui pourrait faire disparaître des traces de loups. Ils sont peut-être partis vers d'autres contrées, d'autres hameaux isolés, d'autres solitudes...

OceanofPDF.com

Après manger, on a presque oublié la menace des loups. L'air s'est purifié de sa brume humide et froide. Le soleil a coulé sur les pentes avec sa lumière insoutenable. Louis est toujours dans la grange à réparer des râdeaux. Le couteau taille dans le bois sec et fait des copeaux fins, chauds à regarder. Jeannot bricole à côté et taille lui aussi un morceau de hêtre. Le foin a une odeur d'été passé, de chaleur, de bon air. En dessous, les vaches mangent paisiblement les bottes que Louis leur a fait passer par les trous percés au-dessus des mangeoires. Malgré le soleil, les chandelles brillantes de glace ne gouttent pas. Le dégel n'est pas pour bientôt. D'ailleurs le vent du nord, porteur de froid, passe progressivement à l'ouest d'où vient la neige.

Dans la maison, le feu ronronne, mange lentement des restes de bûches. Il fait bon, la cuisinière a chauffé pour préparer le repas. Berthe est en train de terminer la vaisselle. Ses mains trempent dans la bassine d'eau chaude où surnagent des ronds de graisse, et friment, rouges, luisantes. Le vieux s'est assoupi sur ses coussins entre la cuisinière et la cheminée. C'est un des rares moments de paix. Berthe range les assiettes, sort du placard une tasse aux motifs délavés et se verse du café. Le vieux ouvre les yeux. C'est à croire qu'il le fait exprès ! Chaque fois que la femme veut s'asseoir un moment, il a besoin de quelque chose.

— J'ai envie de pisser ! dit-il. Apporte le pot.

Il faut s'occuper de l'Antoine comme d'un enfant. Il faut lui mettre le pot, le torcher, l'habiller, le changer. Et ça, c'est pour la Berthe. Heureusement qu'elle est forte, que ses bras sont aussi puissants que ceux d'un homme et que le vieux n'a pas plus de poids que le petit Jeannot. Mais ce qui plaît, chez un enfant, rebute chez un vieux. C'est sale, repoussant, ridé, puant.

La femme marque sa lassitude mais se lève et va chercher le pot qu'elle glisse sous le vieillard.

— Maintenant vous allez me dire où se trouve l'entrée du souterrain qui va jusqu'à la cave de Victor.

Le vieux ouvre de grands yeux, fait l'étonné, cette entrée, il n'a pas envie d'en parler. Tout le monde l'ignore, alors, autant la laisser dormir. Berthe, qui en connaît l'existence à cause d'une parole en l'air, l'a vainement cherchée pendant longtemps. Elle a remué des rochers, des souches, pioché dans des monticules, sous n'importe quel prétexte, mais toujours rien.

— Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Rien. La connaître.

— Moi, j'peux pas dire une chose pareille. C'est le malheur qui se cache dans ce trou. C'est plein de squelettes, de couteaux rouillés. De salamandres et de serpents. Et puis, tu me fais chier... D'ailleurs, je m'en souviens pas.

Berthe ouvre le placard et sort la bouteille de rhum qu'elle débouche et fait renifler au vieux.

— Je vous en donne un grand plein verre. Mais il faut essayer de vous souvenir.

— Tu m'emmerdes ! L'entrée n'existe plus. Je te dis que je l'ai oubliée. Moi je rigole. C'est tout ce qui me reste à faire. Je suis sourd. J'ai rien entendu... Tiens, tu peux enlever le pot qui me coupe les fesses...

— Sale vieux ! fait Berthe en tirant le pot.

Pour montrer qu'il ne veut plus parler de ça, Antoine se met à radoter, un peu comme si sa démence était volontaire.

— Si tu veux aller voir Victor, dit-il au bout d'un moment, pourquoi que tu passerais pas par la porte, comme tout le monde ?

Berthe vide son café et sort. Elle fait quelques pas dans le chemin taillé dans la neige puis se tourne vers le château où fume la grande cheminée carrée. Un château en ruine qui abrite un trésor, avec un vieil avare qui ne sait même pas que les voleurs peuvent aller se servir...

L'ignorance évite de se faire du souci. Victor fume sa pipe devant son feu, dans cette grande cheminée de granit où se sont succédé ses ancêtres. Il se brûle les yeux aux flammes. Il pense. La conspiration est autour de lui. Les arbres, les taillis, la neige, tout conspire contre les hommes de Beauchabrol. Les flammes mordent le bois, le grignotent de leurs dents dorées et s'allongent sous leur chapeau de fumée. Elles conspirent aussi. Quand les collines ont tremblé, il y a deux ans, pareilles à de grosses bêtes agacées dans leur sommeil, Victor avait eu le même sentiment. Et puis les Martiens... C'était pas des blagues pourtant, pas plus que les loups...

Il sent au fond de lui comme une révolte, puissante, lourde, obstinée. Il est fait de ce pays, de ce grand plateau froid et acide où la terre ne donne du blé qu'après un bon chaulage. Il vient d'elle, comme le ver de la pomme. Comme l'arbre qui plante ses racines dans le dur du rocher. Comme son grand chêne.

Ce matin, il est allé se promener, juste après le départ des gendarmes, pendant que les autres mangeaient. Il était seul à côté de son château, avec la neige, le vent qui virait, les murs éventrés, la terre qui en coulait comme du sang. Et la révolte s'est mise à gronder en lui ; l'orage tenace lui a malaxé les tripes.

Il se lève, prend sa veste et son chapeau. Bernadette débarrasse la table. Dehors, Victor reste un long moment sur le perron, sur ces larges pierres

usées par les pas de ses ancêtres, les passages quotidiens depuis trois siècles. En regardant son hameau immobile, il a l'impression d'être le dernier reste de quelque chose de très important. Comme un monument qui n'est pas seulement là pour le souvenir. Charles est en train de bricoler ses pendules dans son atelier. Ses coups de marteau font un bruit sourd qui se détend dans l'air.

Le temps un peu éclairci s'assombrit de nouveau. Il va reneiger avant le soir. Le vent s'est arrêté mais il continue de souffler en altitude, juste assez fort pour apporter d'autres nuages, d'autre neige. Victor connaît bien ce vent. On ne vit pas soixante années sur le plateau sans connaître les caprices du temps. Ce soir, au coucher du soleil il se lèvera avec l'averse de neige, sifflant sur les pignons éventrés. Cela, Victor le sent à trois fois rien mais les vieux le lui ont enseigné sans mot, par des attitudes. La connaissance du temps, c'est un instinct qui ne se transmet qu'à des enfants du pays.

C'est là qu'on voit les étrangers ! Des jeunes sont venus s'installer dans un hameau voisin complètement abandonné. Ils sont arrivés avec leurs idées de la ville, en pensant qu'ils allaient réussir là où une multitude de paysans avait échoué. Ils se sont mis à faire de l'élevage parce que c'était la mode, ce retour à la nature, ce snobisme de comblés, mais le plateau ne les a pas acceptés. Ils ont dû repartir vers leur ville où la vie est plus facile en laissant là leurs illusions, leur esprit d'entreprise usé pour rien.

Victor marche un moment sur la route tracée par le chasse-neige. Demain, il n'en restera rien, le vent du soir trouvant un malin plaisir à combler ce qui s'oppose au nivellement.

Il fait demi-tour, passe devant la maison de Granget et arrive à l'étable du meunier. Il entre en poussant la porte. C'est l'heure où Blandine prépare les topinambours des moutons.

— Je te savais là ! dit-il. Je voulais te voir.

La fille ouvre de grands yeux, étonnée que cet homme déjà vieux, repoussant, lointain, ait envie de lui parler.

— Oui, insiste Victor, j’ai quelque chose à te montrer. Avec ces loups, on ne sait jamais ce qui peut arriver et, mine de rien, je t’ai vue à l’œuvre. Tu me donnes confiance...

Victor enfonce son large chapeau sur son visage. De cette ombre ne passe que le menton mal rase et la moustache qui couvre les lèvres.

La fille hésite. C’est la première fois que Victor lui adresse la parole. D’habitude, il ignore tout ce qui est jeune, les femmes et les enfants.

— Allons, viens, tu ne le regretteras pas !

Il sort. Blandine hésite un moment puis le suit, sans un mot. Attirée par quelque chose qu’elle pressent vaguement. La fille a sa cape de bergère qui est à la mode à Limoges et dans les grandes villes. Elle suit le petit homme sombre, tassé sous son chapeau et il y a dans la compagnie de ces deux êtres, elle jeune, belle, légère, effleurant la neige, lui vieux, lourd, retors, une telle opposition que ça devient étonnant. Victor qui le sait recherche peut-être cet étonnement. Il passe au milieu du hameau, devant la maison de Granget, traverse son jardin et monte le grand escalier du château sans se dissimuler, en prenant son temps, comme s’il cherchait à se faire voir.

— C’est vrai que votre cave est pleine d’or ?

— Viens, tu vas voir...

La neige aveugle malgré les nuages, la grisaille qui revient. La fille marche les yeux à moitié fermés, tournés au fond d’elle. Ici, personne ne sait vraiment ce qu’elle pense, pas même sa mère. Secrète, elle ne dit rien de ses projets. À seize ans, quand elle a quitté l’école, des assistantes sociales sont venues voir son père pour qu’il la laisse continuer. Le meunier a refusé, obstiné, comme s’il se vengeait par ce travers de cette naissance

qu'il n'a pas engendrée et des enfants qu'il n'a pas eus. Blandine n'a rien dit, pas plus sa désapprobation que le reste. Elle a seulement murmuré qu'elle ferait ce que son père voudrait... Alors, elle s'est retrouvée derrière les moutons, dernière bergère que la modeste condition et l'incertitude de l'avenir n'effarouchent pas. Pourtant, sous son regard clair, au-delà de cette soumission, ce silence qui n'est plus celui d'un enfant, on pressent qu'il y a toute une série de calculs prêts à servir.

Victor entre chez lui et fait signe à Blandine de le suivre. Il paraît tout guilleret. Lorsqu'ils arrivent à l'escalier de la cave, la fille a un geste d'hésitation.

— Viens, je suis pas méchant. Les autres sont jaloux, alors ils m'inventent des défauts. Ton père n'a pas été très gentil avec toi. Quand je pense qu'il a refusé de te laisser aller au lycée ! Fallait venir me voir, j'aurais payé tes études !

Il sourit. Il sait très bien qu'il ne les aurait pas payées mais ça ne coûte rien de le dire. Blandine hésite toujours. Elle ne comprend pas où le vieux veut en venir. Elle se sent mal à l'aise.

— Tu ne le regretteras pas ! dit Victor en fermant la porte de la cuisine où Bernadette s'est de nouveau mise à faire la vaisselle. Ce que je vais te montrer, personne ici ne l'a vu. Pour en entendre parler, tu as dû en entendre parler ! L'envie et la jalousie, ça fait dire n'importe quoi ! Je vois bien les autres, quand ils me parlent leurs yeux fouillent les murs du château comme s'ils s'attendaient à y trouver une cachette. Mais l'araignée veille au centre de sa toile ! Allons, viens. Ça va t'éblouir, te rentrer au fond des yeux et t'y laisser une lumière que tu ne pourras pas oublier. Une lumière qui te fera du bien. Il te suffira d'y penser...

Victor ouvre le lourd cadenas de la cave qui se trouve au fond du premier couloir, à côté d'une penderie.

— Au fait, as-tu peur des loups ?

— Oui. J'ai peur des gens aussi. Des fourbes, des maisons abandonnées, des fantômes qui vivent sur la bruyère... Du vent !

Pourquoi dit-elle tout cela ? Elle le regrette brusquement et fait un pas de recul.

— Allons, viens. Après tu n'auras plus peur de rien.

Elle suit Victor dans l'escalier de pierre. D'avoir parlé comme ça sans penser précisément à ce qu'elle disait, ça lui a fait du bien. Dans la cave, la douceur de l'air la surprend.

— C'est toujours comme ça ! explique Victor. En été, il fait frais, et en hiver, tu trouves l'air doux. Une bonne cave pour le vin et pour le reste...

À côté d'une pile de bouteilles vides, il y a des saloirs alignés. Le couloir et les deux pièces sont en voûte construites en pierres taillées qui ne laissent suinter aucune humidité. Victor soulève un couvercle.

— Regarde, fille.

Blandine baisse les yeux. Elle pousse un petit cri d'étonnement. Le souffle coupé, elle regarde ces pièces d'or, d'argent, ces bagues, ces colliers étincelants. Le saloir est aux trois quarts rempli.

— Le trésor de ma famille, dit Victor. L'effort d'une dizaine de générations et peut-être plus. Un travail lent et obstiné. Un désir de fourmi avec la maladie du collectionneur. Pendant la guerre, il a fallu l'enterrer. Maintenant ça dort là en attendant que ça fasse besoin.

— Et les voleurs ?

— Tout le monde parle de cet or mais personne ne sait exactement ce qu'il en est. De nos jours, on ne cache pas son or dans un saloir. Tu peux y mettre les mains. C'est plus doux et plus chaud que la peau d'un homme.

Elle le fait. Elle prend des poignées de pièces d'or, comme elle le ferait avec des fèves ou des haricots secs et les laisse tomber, charmée par le bruit du métal. Une pluie qui fait perdre la tête.

— Bon, maintenant, tu retournes à ton travail !

Victor a ses petits yeux qui brillent. Un léger sourire écarte un moment sa moustache. Devant lui, éblouie jusqu'au fond d'elle-même, Blandine ne peut se détacher de la vue du trésor. L'araignée se tasse sous son chapeau ; la proie a mordu au piège. Enfin, l'homme couvre le saloir et tourne le bouton de la lumière. Blandine se trouve un moment dans le noir, elle grimpe les escaliers à tâtons. Victor pousse la trappe et la fille sort à côté de la penderie. Par la porte ouverte, elle voit le hameau, la neige, les collines, les ruines et enfin la maison du meunier.

— Retourne à ton travail ! dit Victor.

— Pourquoi m'avez-vous montré ça ?

— Pour rien. Il faut que je voie ton père un de ces jours...

Victor regarde s'éloigner la fille. Il rit. Un rire sec, presque intérieur, une grêle de rire qu'il garde en lui depuis la mort de sa femme, depuis toujours. Ça le libère et il se sent léger, gai comme un papillon. Tant pis pour les loups, tant pis pour la neige. Sans eux, il n'aurait pas osé entreprendre ce à quoi il pense depuis longtemps. La vieillesse se régénère toujours au contact de la jeunesse.

À la Font Neuve, le bruit souterrain de la rigole est étouffé par la neige. Une rigole à peine visible entre les herbes. Ça n'a presque pas d'eau d'un bout à l'autre de l'année mais ça coule régulièrement, même au plus sec du

mois d'août. Froide en été, chaude en hiver. Il ne faut pas s'y pencher en pleine sueur, après le travail. La douceur de cette eau est un poison. Combien de jeunes y ont laissé leur santé ?

Deux merles continuent de se disputer et sautillent sur la neige, battent des ailes et ressemblent à un chiffon noir que le vent secoue. Ils ne savent pas que Victor est heureux. Alors, le petit homme tasse une boule de neige et la lance aux oiseaux qui s'envolent sur les noisetiers.

OceanofPDF.com

Chez Granget, la maison semble dormir. Tout y est bien propre, bien rangé. Marinette est maniaque et se fâche lorsque son homme laisse traîner ses bottes ou rentre dans la cuisine avec des chaussures sales. Cela fait dire aux autres qu'elle veut faire la bourgeoise sans en avoir les moyens. Mais ce n'est pas vrai. Marinette dit qu'à la campagne il faut mener une guerre continuelle à la boue, à la saleté qui entre par le moindre trou sous la porte. Elle doit son goût de la propreté à son enfance. Née à Ussel où son père était ouvrier dans une usine de chaussures, elle n'est arrivée à Beauchabrol que pour se marier. Pour une fille qui a grandi en appartement, elle s'est très vite habituée aux travaux de la ferme et y a pris goût. Mais malgré toute sa bonne volonté, comment vaincre la pauvreté de ce sol, la rudesse de ce climat ? Bien vite, elle a compris qu'il lui faudrait mener ici une existence misérable, simple. Elle ne s'en plaint pas. La fille d'ouvrier qui a connu le chômage et les bouillons maigres a tout ce qui lui faut ici : sa maison, du bois pour le feu, une terre où on finit toujours, à force d'obstination, par faire pousser des légumes, des poulets dans l'étable, des lapins dans le clapier. Sans enfant, les Granget se contentent de ces petites choses.

Marinette est une femme sèche, grande, le visage aussi pâle que la neige. Au cou, les nerfs sont tendus comme des cordes sous la peau. Elle parle peu. Son regard reflète une anxiété interne, un fardeau de fantasmes qui la minent lentement et la laissent la nuit, à côté de son homme qui ronfle, les yeux grands ouverts et le corps tremblant. Elle ne peut pas rester inactive ; la routine, les menues corvées journalières l'occupent et lui plaisent.

— Eh la Marinette, viens voir...

Elle est en train de couper des légumes pour ses lapins dans le bas de l'étable. La chaleur des vaches l'entoure de son bien-être. Là, elle ne pense

pas à la neige, aux loups, à l'isolement. Elle pense à ses lapins, à sa basse-cour qui, pour la fille d'ouvrier, est une fortune.

— Eh la Marinette, tu m'écoutes ?

C'est Victor. Les yeux plutôt sombres de la femme surprennent par la dureté de leur contour. Son visage est un peu ridé bien qu'elle soit encore jeune. Ses cheveux secs et raides tombent autour de sa figure comme une herbe brûlée par le soleil.

Elle se méfie. Victor attire instinctivement la méfiance. Ses gentillesse s'accompagnent toujours d'une méchanceté. Il ne donne rien sans le faire payer au centuple. Cela, Marinette le sait à cause de l'emprunt qu'il a fallu faire lorsque Granget s'est arrangé avec son frère parti à Paris et qu'il a fallu lui racheter sa part.

Victor a ouvert son porte-monnaie. Pour les intérêts on s'arrangerait toujours, mais en fait d'arrangements, il n'a pas fait de cadeau. Aujourd'hui, une sorte de curiosité la fait se dresser :

— Les loups ?

— Ouais, les loups...

— Qu'est-ce que ?...

— Rien, viens voir, Marinette. Tu ne le regretteras pas.

Les loups... C'est devenu le mot magique depuis deux jours. Avec ça, tu ferais mettre le monde à genoux. Le vieil Antoine dans son délire dirait que la Vézère va remonter dans les nuages et les autres, en haussant les épaules, le croiraient. Même la grosse Berthe de Louis qui n'a pas froid aux yeux. Son menton pointé vers l'inconnu, elle le suivrait jusqu'au bout du monde, pourvu qu'il sache lui dérouler le bon boniment. Il suffit de savoir parler des loups ! C'est la peste. La maladie qu'on couve depuis longtemps et qui

se libère brusquement. La rougeole. Avec l'apparition du mal, la fièvre fout le camp et chacun comprend combien il était malade. On se prend à dire des choses qu'on voudrait garder pour soi, à faire les gestes qu'on reproche à son voisin. Et malgré le malaise qui suinte de partout, personne n'essaye d'y échapper.

— Allons, viens par ici ! C'est pas loin.

La femme abandonne ses légumes et suit Victor. Les lapins remuent leur nez contre le grillage de la cage. Ils regardent de leurs yeux ronds ces navets à chair blanche taillée pour eux.

Dehors, le ciel est suspendu au sommet du chêne de Victor. À mesure que le soir arrive, la menace reprend de la consistance et la démonstration du brigadier ne rassure plus personne. Il y a du hurlement dans l'air, même si on ne les entend pas, il y a du loup derrière chaque rocher, même si on ne le voit pas. Ce genre de certitude ne peut être combattue par un uniforme et de la viande droguée.

Marinette marche derrière Victor. Ses jambes fines, sèches s'enfoncent dans la neige gelée jusqu'aux genoux. Elle est entièrement vêtue de noir, deuil qu'elle porte depuis la mort de son père et qui enveloppe son corps maigre, raide comme un fagot d'une sorte de mystère, de barrière où s'arrête le regard. Le vent se lève comme Victor l'avait prévu. Un vent méchant qui recroqueville l'oiseau au fond de sa haie pour en faire une boule dure et hérissée. Il coule, large, puissant, épais comme de la gélatine. Il fouille sous les vêtements de ses doigts gelés, décarcasse, tripote les viscères. Il durcit la neige, allonge les chandelles du toit, fend le tronc des arbres, sournoisement, sous l'écorce, en une rainure meurtrière. Il va reneiger.

— On n'en finit pas ! dit Victor avec une espèce de résignation dans la voix.

Il entraîne la femme derrière le hangar où sont rangées des machines, botteleuse, râteau-faneur. Le toit de tôles ondulées plie sous le poids de la neige. À côté, se trouve la grange du meunier. Victor fait signe à Marinette de se taire.

— Approche de la porte, lui chuchote-t-il. Tu regardes entre les planches et tu vas voir...

— Les loups ?

— Regarde donc !

Marinette s'approche, glisse son regard entre les planches mal jointes. Ses yeux semblent s'allonger, s'incruster entre ces lèvres rugueuses de bois noir. Il fait sombre à l'intérieur. Elle entend comme un bruit de paille froissée.

Tout d'un coup ses yeux voient. Avec horreur, ce qui les agrandit. S'emplissent avec dégoût de l'ignoble spectacle. Son homme et la meunière enlacés roulent dans la paille. La meunière a noué ses jambes nues autour de Granget et Granget fouille son ventre à grands coups de reins.

Marinette se dresse, sans un mot, sans un cri. Elle titube. Victor, en retrait, se délecte de cette douleur gratuite qu'il vient de provoquer. Ainsi donc, il savait que Granget et la meunière se voyaient de temps en temps ! Victor sait tout, même ce qu'on lui cache avec obstination ! Et il ne le montre pas, sauf pour se faire plaisir. Ses petits yeux brillent sous son chapeau trop large.

— La meunière va trop loin, dit-il. Il te faudra aller la trouver !

Marinette ne répond pas. Elle comprend que le petit homme se délecte de sa peine, plus grosse et plus lourde qu'elle et qui l'emporte dans la pente comme une bête à qui on a percé les yeux, incapable de maîtriser son élan. Elle tangué sur ses jambes trop fines pour porter cette douleur qui lui

arrache le foie. Elle se sent ronde, pareille à un rocher détaché du flanc de la colline. La pente l'attire.

La femme fait quelques pas puis se ressaisit. Elle a de l'aplomb quand elle le veut. Raide comme un automate de bois, elle passe devant Victor.

— Faudra quand même faire attention ! dit-il. Tu connais le meunier. Il tuerait l'Héloïse. Tu sais comme il est jaloux et comme il se met facilement en colère !

Marinette retourne à ses lapins. Rien ne trahit sa pensée. Victor est déçu. Il s'attendait à la voir hurler, se rouler dans la neige et ameuter tout le village. Il s'attendait à la voir se ruer sur la meunière, une fourche à la main. Mais rien. La femme a de la dignité. Beaucoup trop pour ce corps décharné et triste qu'il n'aurait pas cru aussi fort. C'est dommage. Le silence est tellement lourd à supporter ! C'est à en avoir la nausée. Il n'y a même pas un aboiement de chien, même pas un meuglement de vache. Alors, comme il est compliqué, le Victor, complètement retors, il s'approche à son tour de la fente et regarde, s'emplit du spectacle de ces deux corps qui se donnent le plaisir qu'ils ne trouvent pas chez eux.

Enfin, il retourne au chemin. C'est une souche dans la neige, une souche sombre, toute noire et tordue, comme modelée par les doigts méchants de la pourriture. Il rit. Bruit sec d'un pivert contre l'écorce rugueuse d'un châtaignier. Un désir indéfinissable pèse en lui comme du plomb fondu. Il a mauvaise bouche et ne se sent même pas réchauffé en regardant Blandine qui rentre chez elle.

Il retourne au château. Sa fille n'impose pas aux choses sa présence lourde et nauséabonde. Victor s'assoit près du feu, à la place du maître. Bernadette est la toujours affairée à la cuisine. Sa lenteur fait qu'aussitôt la table débarrassée après un repas, il faut déjà préparer le suivant. Pas mauvaise fille, comme on le voit, pas rusée non plus. Et craintive par-dessus le marché ! Elle fuit lorsque quelqu'un d'étranger vient à la maison.

Il faut lui crier plusieurs fois pour qu'elle vienne servir le traditionnel verre de vin.

— Tu me donnes ma canne ?

Elle a compris ce que cela signifie. Son visage se tord d'anxiété. Enfin, elle obéit, entièrement soumise à ce père qu'elle pourrait mettre sous le bras comme un enfant. D'ailleurs elle a l'habitude. Tout le monde sait ce qui se passe dans le vieux château et personne ne dit rien. Une règle d'or veut qu'on ne se mêle jamais des affaires du voisin.

La canne se dresse. La fille se met à genoux, pauvre bête bien dressée, énorme masse croupissante devant le petit maître sombre. Elle reçoit sa ration de coups, comme une aumône, en pleurant, en remerciant. Quand elle pleure, elle fait le même bruit que lorsqu'elle rit. Il n'y a aucune différence et il ne faut pas en chercher.

Les coups pleuvent, serrés, cuisants, inutiles. Bernadette se roule sur les pierres plates et froides. Elle pleure, bien sûr, mais ses yeux n'ont pas une larme. Comment savoir si c'est de douleur ou de plaisir. Enfin, lorsque Victor est fatigué, il pousse de la pointe du pied la dernière descendante de la race des Beauchabrol.

— Va-t-en emmagasiner ça dans ta chambre. Je veux la paix.

Bernadette obéit, repose la canne en place, religieusement, sans se douter un seul instant qu'elle pourrait faire brûler cet objet de torture. Victor regarde un moment la flamme claire, puis il décroche son fusil.

Dehors, la nuit tombe d'un seul coup. Pesante comme un filet. Ça sent le loup. C'est lourd, difficile à supporter comme une odeur de charogne qui vient du fourré voisin.

Il n'est pas arrivé au chêne où les autres l'attendent que les hurlements reprennent, intenses.

Henri serre la crosse de son fusil et enlève le cran de sûreté. Le vent répand une espèce de crachin gelé qui pique la peau. Le froid emprisonne tout dans son étreinte de mort.

Charles arrive à son tour, appelé sous ce chêne par les hurlements qui lui font peur. Il a le visage convulsé de tics. Il tangué sur la neige, glisse, tombe et roule. Son fusil chargé fait une culbute au bout de son bras, accroche un peu de ciel blanc à son canon noir et le coup part, monstrueux de bruit, coupant une branche morte qui se plante devant Victor.

— C'est qu'il te flinguerait !

Charles gesticule dans la neige qui se dérobe sous ses pieds incertains, mouche prise dans une toile d'araignée. Il s'englue, roule de nouveau dans la pente et se dresse enfin, à quelques mètres du groupe, la figure toute blanche et les yeux exorbités. Granget est là, à côté de Victor qui ne le regarde pas plus que d'habitude, à côté du meunier qui n'hésiterait pas à se servir de son fusil s'il savait la vérité. Victor a l'impression de tenir les ficelles d'un drame, de pouvoir en orienter le dénouement à son gré.

Les hurlements reprennent par moments, lugubres, avec quelque chose de strident, de triste, qui arrache le cœur et fait mal. Quelque chose de cruel aussi, injustement tourné vers cette poignée d'hommes sans défense.

— Tu vois que j'avais raison. Les gendarmes n'ont rien vu. Tu penses que les loups sont pas si bêtes qu'on le croit !

— Moi, j'ai vu des loups dans la Forêt-Noire ! dit Charles qui a tant de choses à dire lorsqu'il n'a pas bu. Tu pouvais pas les approcher. Ils ont les ruses des hommes...

— Mais enfin, fait le meunier qui le voit tituber devant lui, pourquoi que tu bois tant de gnole ?

— Mais justement, j’ai pas bu. Qu’est-ce que tu vas insinuer là ? On dirait que tu veux faire croire que je suis saoul !

— Y t’aurait fallu une femme ! tiens ! ironise Granget. Elle t’aurait tenu...

— Des femmes ? En Afrique, j’en avais dix-huit ! Toutes plus belles les unes que les autres !

— Avec le truc cousu ?

— Oui monsieur ! Et je les servais toutes une fois par soir !

Granget se met à siffler. Les hurlements se rapprochent. Les hommes se taisent, brusquement lucides. Charles recharge son fusil.

— Bon, fait Victor, cette fois, il s’agit de ne pas les manquer. Et toi, fais pas le con !

Ils partent. Des corbeaux rament au-dessus de la vallée, et on n’entend que leurs croassements lointains. Le vent coule en altitude, invisible, avec ses remous et ses cascades rageuses qui descendent vers le bas pays, Tulle, le lointain chef-lieu, pratiquement mort et qui ne vit qu’avec ses administrations stériles et sa manufacture d’armes. Limoges est de l’autre côté, au nord et ne fait plus partie du même pays. C’est une grande ville, pleine de cette force neuve qu’elle a sucée au plateau.

Henri reçoit la gifle de la nuit en pleine figure. Ça l’éclabousse, le meurtrit. Il pense à ce rêve stupide de la nuit dernière et qui lui fait encore mal. La fille était nue au milieu des loups. L’un d’eux, tout blanc, lui léchait les cuisses. Elle s’accroupissait et le loup montait sur elle, enfonçait son sexe rouge dans son ventre. La fille en hurlait de plaisir...

Les loups ne se font pas chercher. Ils sont à l’éperon rocheux, à la même place qu’hier matin, comme pour être sûrs de ne pas manquer ce rendez-

vous. Assis sur le cul comme toujours, la langue pendante, les yeux brûlants. Huit grands loups qui attendent, comme s'ils étaient sûrs de l'impuissance des hommes qui se dissimulent derrière un monticule de neige. Le vent souffle de travers et les bêtes ne doivent pas les sentir. Le poids de l'air se fait de nouveau écrasant sur les épaules. Au fond de lui, Henri ressent des douleurs lancinantes qui se brisent comme du sable.

— Pas d'affolement ! chuchote Victor qui paraît tout à fait calme.

Les canons des fusils jouent avec des restes de lumière. Le froid glisse sous les habits, entre par la bouche, submerge. Des sentiments contradictoires naissent au fond des chasseurs, comme des surgeons, poussent, s'enflamment et meurent brutalement, tués par d'autres qui subissent aussitôt le même sort. Seul Victor reste maître de ses moyens. Il a fait ce qu'il fallait pour ça, cette après-midi.

Charles ne tremble plus. Il a laissé en route la douce chaleur de la gnole et se demande comment, avec ce danger permanent, il va pouvoir retrouver l'euphorie de l'alcool. Il ne pense plus à ses exploits africains. La vision des bêtes le remplit d'effroi. Pour ne plus en entendre parler et reprendre la vie tranquille d'avant, il sacrifierait bien une de ses chères pendules.

— Chacun le sien ! dit Victor. Les cinq premiers. On vise et on tire en même temps !

Les canons s'ajustent. Les loups ne bougent pas. Ils semblent s'offrir au feu des armes, comme s'ils se savaient invulnérables. Louis pense à l'enfer, puis au souterrain qui va jusqu'à la cave de Victor. Il se demande s'il doit tirer sur la bête ou aux étoiles. L'enfer, c'est comme le ciel, ça se venge quand on lui crache à la figure.

— Un... Deux... Trois... Feu !

Les cinq coups partent en même temps. La nuit est rayée des flammes qui sortent des canons. Le bruit formidable se heurte à l'air immobile et s'en va tonner dans les pentes neigeuses, ameutant le lièvre en quête de pâture et le chevreuil qui mange les lichens sur le tronc des vieux hêtres.

Un effroyable hurlement répond à la fusillade. Dans la nuit aveugle qui a succédé au feu, ce hurlement prend quelque chose de lugubre, de sauvage, mais aussi de presque humain. Comme une voix de femme torturée. Une plainte terrible qu'une gorge de loup normal ne saurait pas gueuler, grosse d'angoisse et de peur. Une plainte qui fait regretter d'avoir appuyé sur la détente.

Un loup est touché. Sur l'écran de la neige, les hommes l'ont vu sauter, mordre l'air de ses dents étincelantes et précieuses puis se rouler dans la neige. Les autres sont partis, lentement, à leur manière habituelle, comme si la mort d'un des leurs les laissait indifférents.

Les hommes sortent de leur cachette, le fusil rechargé pour faire face à une éventuelle attaque. Granget allume son briquet. Le loup est là, étendu, mort. Ses yeux ouverts ne brûlent plus de leur feu infernal. Ternes, vitreux, ce sont des yeux de bête crevée.

— Je savais bien qu'on pouvait les tuer ! fait Victor avec un air de triomphe.

Louis ne participe pas à l'allégresse générale. Il regarde devant lui. La neige garde sa lumière et fait apparaître les contours flous des choses immergées. La nuit flotte par-dessus, ne laissant des arbres que les souches et de vagues formes qui ressemblent à de la brume. Il n'y a pas d'étoiles et le vent s'est calmé. Le crachin gelé se transforme en flocons.

— Moi, fait Louis sans regarder les autres, j'ai écouté ce que mon père a dit. Je sais qu'il a raison. Il connaît des choses, lui, des secrets qui font pousser le blé là où toi tu n'aurais que du chiendent. Il sait faire avorter une

vache à distance et jeter le mauvais œil. Il fait partie de cette campagne, beaucoup plus que nous qui sommes gâtés par les idées nouvelles venues de la ville. Les arbres, il leur parle et les arbres lui répondent. S'il a dit que les loups venaient de la sauvagine, il a raison. Il sait des mots qui donnent du pouvoir sur tout. Je dis qu'il faut se méfier plus que jamais ! Et si on avait demandé mon avis, j'aurais conseillé de ne pas venir ce soir. La mort de ce loup, il faudra la payer, d'une façon ou d'une autre...

Personne n'écoute. Henri a jeté le cadavre sur ses épaules. Il sent son poids inerte et cela suffit pour le mettre de bonne humeur. Il marche en tête. Les bribes d'une chanson que sa mère lui avait apprise lorsqu'il allait au catéchisme reviennent à ses lèvres.

Ils arrivent au hameau.

— On en tient un ! crie le meunier. Nom de Dieu ! On en tient un et les autres perdent rien pour attendre.

Tout le monde se précipite pour voir le prodige. Henri laisse tomber le cadavre sur la neige. Ça fait un bruit flasque. On éclaire le loup avec une lampe électrique pour le regarder de plus près.

— Nom de dieu ! T'as vu ces dents ? Pas gâtées les salopes !

— Et ces yeux ? Dire que ça brillait comme des braises ! Que ça te mettait le malaise, la maladie dans la peau ! Enfin un qu'on va pouvoir montrer aux gendarmes qui nous ont pris pour des conteurs d'histoires.

Berthe a abandonné l'Antoine sur ses coussins. Le feu, brusquement réveillé, brûle la peau du vieux qui se protège le visage en abaissant sa casquette.

— Pauvres fous ! dit-il à la nuit et au feu. Vous croyez que ça crève comme ça un loup né de la sauvagine ! Ce serait un loup né d'une louve, je

dis pas, mais né de la sauvagine... C'est pas la même musique : Moi, je vais rigoler... J'ai rien à perdre !

Victor a vu le coup d'œil bref que Blandine a posé sur lui en arrivant. Il en est content et se tourne vers le meunier :

— Faudra qu'on cause, un de ces jours, tous les deux !

OceanofPDF.com

Un cri traverse la nuit. Pire que les hurlements des loups. Un cri fait par une gorge d'homme et pourtant aigu, pointu comme une voix de bête blessée. Tout le monde sursaute. C'est Granget. Sa voix est reconnaissable à son velours râpeux. Il est parti chez lui, il y a une dizaine de minutes, tiré par on ne sait quel pressentiment.

— La Marinette ! Venez vite !

On se précipite, laissant le corps du loup en travers du chemin. Granget est à l'étable. Les portes bâillent sur la nuit, leur lumière jaune découpe un carré de neige où scintillent des pépites de gel. Un vent froid s'engouffre dans l'allée principale, et fait trembler le dos blond des vaches. Granget est au fond. La lumière illumine entre les poutres tout un monde vivant de toiles d'araignées.

Henri entre le premier. Ce qu'il voit le laisse immobile et gelé d'effroi. Il vient de buter contre une paroi invisible.

— Nom de Dieu...

Les autres arrivent et butent à leur tour comme des poissons contre le verre de l'aquarium. Le visage boursoufflé, la langue trop grosse pour tenir dans la bouche, violette, pareille à un fruit qu'elle croquerait, le cou distendu, meurtri par la corde, la femme de Granget est là, pendue. Il y a à côté de ses pieds le tabouret qui a roulé dans le purin. Victor a le visage complètement déformé par une série de tics qu'il n'arrive pas à maîtriser.

— Faut la descendre. Elle est peut-être pas morte !

Le meunier se précipite avec Henri. Ils coupent la corde, desserrent le nœud coulant et posent Marinette sur la paille, devant Granget.

— Un médecin ! Vite ! Faut un médecin ou les pompiers. Elle vit peut-être encore.

— J’y vais ! crie Henri qui ne peut plus supporter ce spectacle.

Il court au téléphone qui se trouve sur la route départementale. Ses grandes jambes fendent la neige à travers le pré de Victor. La nuit l’absorbe, le digère. Il avance dans son ventre, mû par une machine infernale, une idée fixe, celle d’aller crier au secours dans le téléphone, pour cette femme qui gît sur la paille, victime d’un désespoir qu’elle n’a pas su contenir. Ses pensées défilent tel un cinéma fou. Il n’a même pas pris son fusil. Ce n’est pas prudent par temps de loups, mais il est trop tard pour faire demi-tour. Nom de Dieu de Nom de Dieu, la Marinette qui était en pleine santé tout à l’heure, la voilà morte, sa vie arrachée par son propre poids, le cou ensanglanté par cette même corde qui sert en été à lier la charrette de foin !

Henri lutte à grands coups de bras contre l’épaisse couche de neige qui freine sa progression. Il jure plusieurs fois, la face tournée vers le ciel. Arrivé au fossé qui se trouve en haut de la route, il dérape et tombe dans une congère qui le recouvre en entier. Un moment il croit étouffer dans cette neige froide qui entre dans sa bouche, dans ses narines, lui pique les yeux. Mais sa force, la puissance de son corps le hisse hors de l’ornière et le voilà enfin sur la route. On voit encore les traces du chasse-neige. Pourvu que le poste de secours ne soit pas complètement enterré et qu’il faille le chercher toute la nuit ! Il imagine la pendue, entre la vie et la mort, s’accrochant à lui, le priant de se dépêcher. Il court, ne voit rien dans cette campagne plus blanche qu’une feuille de journal où le regard se heurte au mur de porcelaine de la neige. Vite, la Marinette doit être sauvée ! Qu’est-ce qui lui a pris de se pendre ?

À côté de lui, un petit ruisseau serpente quelque part sous la neige. Il raconte son histoire au néant. Henri progresse à quatre pattes, en s’aidant des bras. Ses mains gelées, raides, s’agrippent dans la couche molle comme des rames. Un oiseau aux ailes immenses le frôle tout à coup. Henri fait un

saut de côté et retient un cri en se mordant les lèvres. Son pied bute contre un rocher, il tombe, roule dans un taillis de ronces, se déchire la veste et s'égratigne le visage. Pourtant il ne sent rien, rejoint la route, jure, regarde la nuit d'un air menaçant. Le voilà enfin au poste de secours. Ses mains sont insensibles comme du bois. Il tâte le métal de la boîte où se trouve le téléphone mais n'arrive pas à l'ouvrir. Il s'énerve, secoue la boîte. Ses doigts sont trop durs pour sentir la petite poignée. Il tape sur la tôle de son poing gelé puis cherche son briquet dans sa poche. Ses doigts refusent de lui obéir. Il réussit pourtant à prendre l'objet au coin du pouce et de la paume, frotte la molette mais l'humidité de la neige a mouillé la pierre. Pas moyen de l'allumer ! Alors pour trouver cette damnée poignée, il promène ses joues contre le fer froid de la boîte. Enfin, il la trouve, la fait tourner avec ses dents. Ses mains dans ses poches gèlent ses cuisses. Il prend le téléphone de secours routier directement branché sur la gendarmerie de Saint-Merd et attend.

— Allo ! crie-t-il. C'est pour une pendue. Faut avertir les pompiers et le médecin pour qu'ils montent le plus vite possible. Ici il n'y a pas de téléphone et le vent a déjà repoussé la neige sur la route. C'est urgent. Oui, à Beauchabrol !

Il a crié et sa voix dans cette solitude lui paraît étrange. Il regarde autour de lui, les murs de sa prison de nuit.

— Oui, sur la route de Saint-Setier. À quelques kilomètres de Millevaches... Faut tourner à droite. Oui, cinq maisons... C'est pas sorcier à la fin !

Il pose le combiné, se tourne vers la nuit, bien droit, conscient d'avoir accompli son devoir. Maintenant le sort de Marinette ne dépend plus de lui. Le voilà vidé de cette agonie qu'il portait et lui reprochait de ne pas aller assez vite. Son esprit redevient libre de penser aux loups et il aimerait bien avoir son fusil. Il fait quelques pas, pas très rassuré, puis, brusquement momifié, il s'arrête net.

Les loups sont là, devant lui. Leurs prunelles brûlent et regardent Henri, comme s'ils savaient qu'il a porté le corps de l'autre et qu'ils venaient lui demander des comptes. Aucune importance que la Marinette se soit pendue ! Ce qui les intéresse, c'est leur loup, pas la femme de Granget. Henri se voit perdu. Il ne pense même pas qu'il peut tenter de s'échapper en grimpant à un hêtre. Alors tout y passe, comme s'il se confessait pour la dernière fois, avant d'être lui-même pendu par les bêtes infernales, puisque sans aucun doute possible ce sont elles qui ont poussé Marinette à faire cette bêtise.

Il raconte tout, comme ça, longuement, sans s'imaginer un seul instant qu'il est ridicule – il murmure même des choses qu'il ignorait. Les loups ne bougent pas, posés sur la neige, masses sombres qu'il devine avec leurs yeux flamboyants qui le fixent.

Tout à coup un bruit de voiture le fait sursauter. Il comprend alors que les loups ne sont pas là pour lui. La force et le courage reprennent le dessus. Il n'est pas homme à s'avouer vaincu sans se servir de ses formidables muscles pour se défendre. La pensée de Blandine terrorisée tout à l'heure par la pendue, ses grands yeux qui ont éclaté sur son visage lui redonnent du cœur au ventre. Comment à trente ans, lui, Henri, qui n'a pas peur d'un taureau furieux peut-il avoir peur de ces bêtes, même sans fusil ?

— C'est-y que tu déconnes ? On dirait que tu as dix ans et que tu viens d'écouter une histoire d'ogres !

Il fait quelques pas sur la route, scrute autour de lui pour se ménager une fuite puis continue d'avancer. Les loups ne bougent pas. Henri les sait sur la défensive. Il serre les poings. Qu'ils approchent ! Il leur brisera les reins comme à de vulgaires lapins.

Des phares balaient la lande enneigée et vont jusqu'au fond du ciel allumer les galaxies. C'est la voiture des pompiers. Ils s'arrêtent. Henri titube, aveuglé par les phares.

— C'est vous qui avez appelé pour la pendue ? Le docteur Duraut est absent et l'hélicoptère n'a pas pu décoller. Espérons qu'on n'arrivera pas trop tard ! Montez !

Un homme aide Henri à grimper dans le camion.

— Mais qu'avez-vous ?

— C'est rien ! Des loups...

— Des loups ? De quels loups vous voulez parler ?

Henri baisse la tête. On va sûrement se moquer de lui. Tant pis, le cauchemar ne peut pas durer. Il sait au fond de lui que Marinette est la première victime et qu'il y en aura d'autres, beaucoup d'autres.

— Oui, des loups. Il en reste sept, on en a tué un ce soir. Je vous ai appelé pour la femme de Granget qui s'est pendue dans son étable pendant qu'on était à la chasse...

Les trois pompiers se regardent. Deux jeunes et un homme de la cinquantaine qui a les cheveux grisonnants.

— Oui, continue Henri. Les gendarmes de Saint-Merd sont venus hier mais ils n'ont rien trouvé. Pourtant les loups sont là ! Je viens de les voir, c'est vous qui les avez fait fuir !

— Mais qu'est-ce que vous racontez, là ?

— La vérité, rien de plus ! Faut tourner à droite.

Les pompiers comprennent tout de suite qu'ils ne peuvent rien pour la pendue. Les gens se sont entassés autour d'eux, droits et silencieux dans l'allée de l'étable. La lumière jaune de l'ampoule n'illumine que les toiles d'araignées. Les visages sont noirs d'ombre. Le pompier aux cheveux gris

examine la pendue puis se dresse. Une vache donne un coup de corne dans le bois de sa mangeoire. Un peu de vent frais venu de la porte grande ouverte fait bouger des brindilles de paille. Granget est assis à côté du corps de Marinette, les mains sur la figure, seul avec elle.

— Mais qu'est-ce qu'elle avait ? demande-t-il. Pourquoi avoir fait ça ? Si quelque chose n'allait pas, elle aurait pu me le dire !

— Où étiez-vous quand c'est arrivé ?

— Chez nous ! dit Victor. D'un côté et de l'autre ! Chacun faisait ses affaires, comme tous les soirs à cette heure !

— C'est pas vrai ! crie Granget en se dressant, les yeux blancs, le visage comme amaigri. On était à la chasse au loup ! Victor veut pas en parler parce qu'il a ses raisons. Mais moi, je m'en fous. On chassait le loup !

Cela paraît monstrueux. Même les gens de Beau-chabrol se regardent étonnés. Devant les pompiers, comme devant les gendarmes la peur du ridicule les fait reculer.

— On peut plus rien pour cette pauvre femme ! On va s'en aller !

Les pompiers sortent. La nuit est immobile, sans flocons.

Les hommes marchent jusqu'au camion. Tout autour d'eux, ils devinent des maisons sans lumière, bâillant sur l'espace infini du ciel, ouvertes et offrant leurs tripes à des lueurs vieilles de plusieurs milliards d'années.

— Tu penses, fait le pompier aux cheveux gris à son voisin. Pas étonnant qu'ils voient des loups dans ce cimetière. Avec cette neige, comment veux-tu qu'ils soient pas un peu perdus ? De toute façon, on va pas leur tenir la main ! Une fois, ils nous ont fait la comédie des Martiens ! Ils voyaient des hommes gris ou verts un peu partout ! Il a fallu installer ici trois gars pendant une semaine, pour les rassurer.

Henri est devant le camion. Ferme, résolu. Tout à l'heure il s'est laissé parler comme à un simplet. Et il a de l'orgueil, le rouquin. Surtout en face d'un homme et dans son village natal.

— Vous m'avez pris pour un couillon, tout à l'heure ! dit-il. C'est facile pour vous. Granget a pourtant raison et moi aussi. Je le jure devant cette pendue. Il y a des loups ici !

— On s'en fout, mon vieux, de vos loups ! Nous, on est ici pour le feu et les accidents, c'est pas notre boulot, les loups !

— Pourtant, vous devez me suivre ! dit Henri sans se pousser de devant la portière. Ce soir, on en a tué un. Il faut que vous veniez le voir pour le raconter aux gendarmes qui nous ont pris pour des imbéciles.

Les pompiers réfléchissent un moment. Henri ne bouge pas. Il ne rougit pas non plus. Dans la nuit, face à sa maison natale, il se sent capable de dire ou de faire n'importe quoi, et surtout de se faire rendre justice.

— Alors dépêchez-vous ! dit le pompier. On n'a pas que ça à faire !

Henri entraîne les trois hommes au fond du hameau. La meunière marche derrière eux, sans bruit, comme une bête de nuit. Le vieux pompier a croisé son regard, il s'y est accroché l'espace d'un éclair et s'est senti dégringoler au fond d'un abîme. Là, dans la nuit, les yeux de la femme ont ce reste de jour qui ne finit pas de mourir et fait penser dans cette ombre neigeuse, à quelque chose qu'on a toujours souhaité. Le pompier aux tempes grises s'est perdu dans cette lueur comme à travers une lande inconnue où les herbes sont douces aux mollets. La meunière lui a souri.

On arrive là où Henri a posé le corps inerte de la bête. Après avoir cherché un moment, dans cette nuit faite de l'hiver éternel des collines, devant ce chemin qui semble monter jusqu'aux arbres, le rouquin reste un moment perplexe, les bras écartés comme des branches. Il murmure des

jurons qui meurent sur ses lèvres. À côté, dans la maison de Louis, dont la lumière découpe un morceau du mur du jardin, Berthe crie à son rejeton :

— Mais non, tu n'iras pas voir la Marinette pendue. C'est pas pour toi, ces singeries !

— Alors, ce loup crevé ? demande le premier pompier après un instant de silence qui a paru aussi profond que l'océan.

— Je sais pas ! bredouille Henri. Tout le monde l'a vu...

— Et où se trouve-t-il, alors ?

— Quelqu'un a dû le prendre...

— C'est vrai, ce qu'il dit ! intervient la meunière. Faut le croire. Il a porté une bête qui ressemblait à un loup ou à un gros chien. Et il l'a posée là quand Granget a hurlé la mort de sa Marinette. La bête devait pas être crevée ! Alors, elle s'est enfuie...

— Mais on verrait des traces ! Je sais pas moi, du sang peut-être, des pas, quelque chose !

— Je vous dis qu'il a apporté une bête qui était apparemment crevée. Comment voulez-vous retrouver des traces dans ces pas de chiens et d'hommes. Il vous faut le croire !

Le silence se fait, aussi lourd que l'univers.

— On s'en va ! fait le pompier que les grands yeux de l'Héloïse troublent profondément, remettant en question tant de choses au fond de lui. Il préfère fuir, s'enterrer dans ses habitudes.

Les pompiers grimpent dans leur voiture. Le bruit du moteur racle la nuit et disparaît. Les hurlements reprennent alors autour du hameau, comme des

trompettes lugubres, comme l'annonce d'une malédiction, de la fin du monde. Henri sent le gel de la nuit glisser sa lame tranchante jusqu'au fond de son cœur. Quelque chose lui dit que les malheurs ne sont pas finis pour Beauchabrol. Ce n'est que le premier puisque ces loups ont décidé de faire la guerre aux hommes.

OceanofPDF.com

Temps de loups. Le château de Victor disparaît dans la brume. Ses deux tours aux toits penchés comme des chapeaux d'ivrognes se déplument lentement de leurs ardoises. Les maisons sont fermées, barricadées avec la fourche derrière la porte. La fumée disparaît dans un ciel si bas qu'on a peur d'y basculer. Pas un bruit. Les chiens qui d'ordinaire n'en finissent pas d'aboyer au moindre cri de pinson restent près des feux, immobiles, grognant et n'osant pas sortir. Les hommes font de même et les coqs qui savent si bien vous réveiller avant l'aube se taisent, oubliant leur orgueil de mâles, face à cette menace que leur instinct sait pressentir.

Le loup, c'est comme le ver dans la pomme, le charançon, la mite. C'est partout, ça fait ses ravages tout en restant invisible, impalpable. Le poids de la morte écrase ces vieilles pierres, ces fermes ternes où s'abritent encore quelques humains qui se demandent si le droit de vivre là n'a pas été un privilège qu'on a décidé de leur retirer.

Il ne neige plus mais le vent du sud qui brasse la brume n'a pas fini de faire des siennes. La neige oppresse les collines, les humilie, les aplatit. Les arbres n'ont plus de tronc et la nudité de la campagne contient une menace diffuse, difficile à localiser, encore plus angoissante. On s'attend à voir surgir les bêtes d'un peu partout, à recevoir avec le vent leur haleine fétide. Personne n'ose sortir sans le fusil, même pour aller au petit coin, même pour pisser contre le mur lépreux de la grange. Louis donne à ses vaches avec le fusil posé à côté des trous ; il ferme les portes en les verrouillant avec une fourche avant de descendre le foin. Le soir, il cloue celles de l'étable. On ne sait jamais ! Si l'idée venait aux bêtes sauvages de s'offrir une cuisse de vache, elles ne choisiraient pas la plus maigre !

Hier, le meunier a bouché avec des planches le soupirail des moutons. C'est une petite ouverture où un chat passerait difficilement mais, avec les

loups, tout est possible. Il a barricadé son étable et descendu du grenier des vieux pièges qu'il a huilés, graissés pour redonner leur souplesse aux ressorts... Il a eu l'idée d'une machine infernale, un fil de nylon tendu en travers de la porte et relié à la détente du fusil. Et puis il ne l'a pas fait à cause du danger pour les voisins.

Tout le monde s'isole, vit sa peur à sa façon et lui donne les contours de ses fantasmes. Henri a beau dire qu'il se moque des loups, il sent encore le poids de la bête sur ses épaules et regrette de l'avoir portée. Comment a-t-elle pu ressusciter ?

Le loup, c'est une maladie. Une épidémie qui n'épargne personne. Elle donne des accès de fièvre où le délire joue de mauvais tours et quand le médecin est là, elle s'en va sur la pointe des pieds. Le malade a l'air de quelqu'un qui viendrait réclamer des jours de repos aux frais de la Sécurité sociale. Même les apparences les plus concrètes disparaissent : hier le corps du loup avait fui devant les pompiers !

Alors, cette maladie, il faut la vaincre soi-même. Entre pestiférés, sans attendre des remèdes miracles. Les gens de Beauchabrol l'ont parfaitement compris et ce matin, tandis que le chasse-neige ronfle derrière le château de Victor à cause de la morte et des gens qui vont venir, chacun sait parfaitement que les loups qui n'aiment pas la foule resteront invisibles.

La mère d'Henri et la meunière sont allées chez Granget. Elles ont recouvert le visage de Marinette d'un drap, comme le veut la coutume, les suicidés n'ayant pas droit à l'ultime hommage de leurs amis.

Ce matin, après avoir donné à manger aux bêtes, Henri va à son tour chez Granget. Sa mère a préparé du café et il en prend un grand bol. Granget est abattu, hébété. Il a refusé de manger son bouillon. Il ne comprend pas ce qui a pu se passer. Que va-t-il devenir maintenant ? Tout seul, il n'est pas capable de se faire cuire un œuf ! Peut-être va-t-il vendre

sa propriété, partir très loin d'ici, peut-être dans le pays africain de Charles où on coud le sexe des filles.

Les deux femmes ont préparé une liste des gens à prévenir. C'est Henri qui va faire la corvée, la tournée de la famille et des villages voisins. Ici, on invite pour un enterrement, comme pour un mariage...

Henri revient chez lui, se change et va au hangar où il range sa 2 CV. Le chasse-neige ayant passé, il espère ne pas avoir trop de mal à circuler.

Les nouvelles vont très vite. On ne sait pas comment, et qui a pu avertir les gens de Saint-Setier mais ils arrivent : des voitures se garent derrière le château de Victor pour ne pas risquer de s'enliser. Les gens vont en silence « signer » la morte. La discrétion est de rigueur : pour une suicidée, on ne doit poser aucune question en se contentant de hausser les épaules face à la fatalité. De parler de l'hiver, de la neige, des réserves de foin qui s'amenuisent. La grande pendule est arrêtée à six heures et demie. Personne ne parle des loups. Les affaires des uns ne regardent pas les autres. Si on est curieux, si on s'espionne pour percer des secrets, on ne se pose jamais de questions directes.

Le docteur Duraut est arrivé en fin de matinée pour établir le permis d'inhumer, juste après le charron de Saint-Merd pour les dimensions du cercueil. Il a laissé sa 4 L blanche derrière les autres véhicules à l'entrée du hameau. Jeune, brun, le visage maigre, il hume l'air en tenant la portière de sa voiture. Beauchabrol. Il y vient pour la première fois. Il promène son regard sur les murs qui saignent leur terre, regarde un moment les tours lézardées du château. Et tout autour, la neige épaisse, lourde, étouffante. Il lui semble arriver au seuil du ciel, d'une immensité minérale qui obsède, écrase, détruit.

Il fait quelques pas. Sur la neige gelée, ses chaussures de ville dérapent et le froid commence à saisir la pointe de ses pieds. Ici tout est rude, on n'y connaît pas les coutumes de salon. Aux gens rassemblés devant la porte, il

reconnaît la maison de la morte. Il entre, on pose le béret ou le chapeau à son passage. Ici, le médecin est encore un personnage important.

Duraut est au courant des loups. Les pompiers lui en ont parlé ce matin. Il n'a pas ri comme eux. Non pas qu'il y croie vraiment mais si sa formation scientifique lui a appris à douter de tout ce qui n'est pas démontré, elle lui a aussi montré qu'il ne faut pas rejeter systématiquement ce qui paraît impossible.

Malgré le feu, la maison de Granget est pleine de courants d'air gelés. Il y fait aussi froid que dehors. Les gens entrent et sortent discrètement. Seul Granget reste assis à table, énorme masse qui n'a plus de force, plus le courage de vivre. Duraut va à la chambre, examine la pendue et revient sans un mot. Il établit le permis d'inhumer à côté de Granget dont les grosses mains sont immobiles sur la table, comme des bêtes sans vie.

— C'est les loups qui ont fait ça ! dit-il au docteur. Les autres peuvent rigoler. Je vous dis que c'est les loups. Ils me l'ont tuée parce qu'ils aiment voir souffrir les hommes. Les loups sont à Beauchabrol et c'est pire que la lèpre...

— Je vais vous laisser des calmants ! dit doucement Duraut. Vous les prendrez ce soir pour dormir quelques heures. Après ça ira mieux.

Le docteur sort. Blandine est là, à côté du chemin. Elle le regarde, le dévisage. Duraut ne bronche pas, étonné de rencontrer dans ce hameau perdu une jeune fille qui lui fait baisser les yeux. À trente ans, célibataire, le médecin a connu pas mal d'aventures et pourtant la simple vue de la fille a suffi à détraquer quelque chose en lui. Une mécanique qui s'affole, comme les pendules de Charles. Duraut sait aussi qu'on peut tout avoir par les femmes, la fortune, la puissance, la réussite. Suffit de savoir se les attacher, les mettre à sa botte, en faire des servantes dévouées...

Les pompiers lui ont dit avoir trouvé un rouquin au poste de secours qui tremblait encore à cause de loups qui seraient dans les parages. « Ce soir, je serai au poste ! ». Il pense cela très vite, pour ne pas se laisser brûler par le regard de la fille qui le suit et qui lui transperce le corps. En rentrant dans sa voiture, il a la même impression que lorsqu'il est arrivé tout à l'heure : ce château, ces tours mal coiffées, ces collines aveuglantes, tout cela ne peut pas être pour lui une image fugitive, oubliée au bout de quelques tournants.

— Voilà que tu déconnes ! dit-il tout haut et il tourne le bouton de la radio. Une musique de l'Amérique noire se met alors à lui chauffer le cœur.

Dans l'après-midi, le charron apporte le cercueil. Avec un mort naturel, on attend trois jours de manière que la famille et les amis puissent venir lui faire un dernier adieu. Pas avec un suicidé. Normalement, il ne doit pas entrer dans l'église et on le passe par-dessus le mur du cimetière. Les portes ouvertes à un mort quelconque sont refusées à ceux qui se sont réfugiés dans la paix du néant. Le suicide reste honteux. Dans une famille, ses traces mettent plusieurs générations à s'effacer. Alors, plus vite on s'en débarrasse, mieux c'est. Le curé n'est pas venu à cause du froid et probablement parce que Marinette n'allait jamais à l'église. Il fera tout de même une bénédiction : un enterrement à la sauvette, déclassé pour une pauvre femme que la mort ne doit pas soulager.

Henri rentre à la nuit. Il fait la tournée des parents, a bu des tas de vins cuits, de liqueurs qui lui chargent l'estomac. Plusieurs fois, sa voiture est allée au fossé. Il a fallu la pelle pour la dégager, et marcher à travers champs pour rejoindre des hameaux isolés.

Avant de partir chez elle, Louise a fait boire à Granget les calmants du docteur Duraut. Il va dormir, c'est tout ce qui lui reste de bon à faire.

L'ombre enveloppe le hameau. Les dernières voitures garées derrière le château sont reparties. Il ne neige pas et l'ancienne couche commence à se salir sans fondre. Là-bas, au poste de secours, le docteur Duraut n'est pas

venu. Une urgence l'a emporté loin de Beauchabrol, mais il viendra demain, il viendra certainement...

Les loups sont là. Blandine n'a pas pu faire sortir les moutons malgré le va-et-vient continu des voitures et des gens. Elle a dû leur apporter de l'eau avec son père. Plusieurs seaux qu'ils sont allés chercher à la Font-Neuve. La présence des odieuses bêtes augmente en intensité avec le crépuscule. La neige, plus grise, plus sale ne repousse pas l'ombre comme elle le faisait ces jours derniers. Il semble qu'avec la nuit, le hameau s'enfonce dans un trou aussi profond que la terre.

Les hurlements sont partout à la fois. Les hommes ne pensent qu'à se barricader. Louis n'écoute plus ce que raconte son vieux père. Il cloue un madrier derrière la porte et coince les volets. Le petit Jean s'est endormi sur le banc de bois près du feu. Berthe n'en finit pas de se démener, de déranger des casseroles, de faire du bruit.

Henri a coincé une fourche derrière la porte. Non pas qu'il ait peur mais on ne sait jamais ! Dans son immense château, Victor s'est enfermé dans sa chambre. Il a poussé une armoire dans l'entrée et n'a pas prêté attention aux pleurs de sa fille qui va et vient dans les longs couloirs, perdue dans cette mesure trop grande pour son angoisse qu'elle ne sait pas contenir.

Ils s'isolent, chacun chez soi, comme pour ne pas montrer leur peur, leur maladie. De se rassembler, de s'unir, ils savent bien que c'est donner de l'importance à quelque chose qui n'en a pas puisque les autres, les gens de Saint-Merd et d'ailleurs n'y croient pas. Ils sont seuls au monde, complètement perdus dans cette lande neigeuse, comme les ruines de leur hameau, comme les ruines de leurs champs. Ils ne sont plus rien que les restes humains d'une ancienne colonie. Des résidus qui n'ont pas évolué, condamnés à disparaître.

Ce soir, Charles n'a pas collé ses lèvres au goulot de la bouteille de gnole. Cette histoire de loups le tracasse tellement qu'il a encore plus peur lorsqu'il est saoul. Ce qui le retient maintenant de noyer le feu de son corps au feu de l'eau-de-vie, c'est l'idée de sa faiblesse. Saoul, il peut être vaincu par le petit Jean. Lucide, à jeun, c'est une autre affaire. Alors, lorsque vient la nuit, que l'alcool ne lui brûle pas les yeux, il est grave, tout entier à cette angoisse qui naît de lui, héritée d'ancêtres pour qui l'ombre est signe de tortures et de dangers. Il caresse son chien. Sa maison barricadée, il reste sous la lumière jaune de la lampe.

Qu'est-ce qu'il fait là ? Des pendules, bien sûr, mais ce n'est pas tout !

Il aurait pu les faire ailleurs, devenir célèbre et laisser là l'image de son passé, écrite dans chacun de ses objets, dans ce hameau où il a vu le jour. Il aurait pu se marier, aussi, comme tout le monde avoir une femme gentille et douce, comme la meunière... Le temps a passé trop vite. Il n'a pu faire que le superficiel. L'essentiel, à cause de cette pudeur malade qui l'a toujours arrêté, il a voulu le garder pour le moment opportun, mais c'est raté. Il n'a pas su saisir sa chance !

Il regarde sa bouteille de vin sur la table, dans ce silence de nuit peuplé de loups, son fusil, ses braies, sa maigreur dans la glace, sa barbe blanche de plusieurs jours, son délabrement. Au fond, Marinette a eu bien du courage ! Lucide, l'ivrogne se fait horreur. Qu'est-il, lui, Charles Duchamp, sinon une loque alors qu'il avait tant de choses à faire.

Il a vu en Algérie des hommes arroser d'autres hommes avec de l'essence, y mettre le feu et rire des douleurs de ce semblable en train de se consumer vivant. Il a vu des femmes aux seins coupés pour s'être données à des Français. Il a vu châtrer dans la joie, comme si le mal était une fête. Charles en a eu la nausée jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il n'était pas meilleur que les tortionnaires puisque, chaque fois, il avait eu la lâcheté de ne pas protester.

Il a bien fait de devenir un ivrogne, de passer ici ses jours tranquillement avec sa pension. Le reste n'a pas de raison d'être. Et de se saouler pour découvrir en lui la force de raconter ses absurdités. Car, c'est la seule chose qui mérite d'être racontée. Dire que certains recherchent la fortune ! À quoi bon ? Rien n'existe en dehors de courts moments de plénitude, tellement courts qu'il faut les garder comme un bouquet de fleurs rares. Cela justifie le grandiose, le sens de la démesure.

Les loups ont ça de bon. Ils font comprendre l'essentiel de soi-même. Avant, Charles avait certes des rêves de grandeur : il se voyait courtoisé par le beau monde, inventeur de génie, de la Valentine, une pendule qui ne s'arrête jamais et puise son énergie dans l'inertie d'une masse par rapport à la rotation de la terre. C'était pas mal, cette idée ! Pourtant, il comprend qu'après les loups, ce ne sera plus pareil. Les loups, c'est le mal, le diable qui frappe à la porte. Avec eux, l'égoïsme devient un devoir envers soi, la seule vérité...

De même, le meunier n'est plus comme avant. Lui, il est généreux. Aussi bon que grand et fier, violent sous la colère. Un caractère entier et aussi soupe au lait. Un rien le hérisse, mais en le prenant bien, on en fait ce qu'on veut. Victor le sait et l'a roulé de nombreuses fois en lui achetant du bétail ou des coupes de bois.

Jean-Baptiste Lebrac a encore des illusions. Trop d'ailleurs ! Il croit en beaucoup de choses, la clémence de Dieu, la bonté des autres. Il n'aime pas la souffrance sauf celle qui conditionne la sienne. S'il n'a jamais parlé franchement avec la fille, c'est pas par dédain. Bien sûr qu'il est jaloux de cette enfant qu'il n'a pas engendrée mais il n'en veut pas à Blandine. En tout cas, pas en dehors de la colère. Il est maladroit par nature. Que lui raconter ? La fille est tellement secrète, tellement silencieuse ! Lorsqu'elle parle c'est toujours à voix basse, il faut tendre l'oreille. Et lui a surtout

besoin de bruit, d'inventer n'importe quoi pour chasser ce silence plus fort que lui et qui lui fait mal.

Les loups, s'il pouvait, il les abattrait les uns après les autres, sans haine, parce qu'ils rendent la vie impossible. Il a graissé les pièges et les ressorts libérés de la rouille redeviennent meurtriers dans leur bain d'huile. Lebrac veut retrouver sa vie d'antan, une vie faite du grand air de Beauchabrol, de son vent, de ses saisons, les seules qu'il connaisse. Il croit au pouvoir du travail, du talent, de la volonté. Si son moulin a périclité, c'est qu'il n'avait pas su prévoir à temps les transformations d'après-guerre. Il a compris qu'avec la patience on peut devenir un bon paysan, produire des vaches, de la viande qui se vendra toujours, malgré les coups de poignard dans le dos du Marché Commun.

Fort de ces préceptes, le meunier devenu éleveur s'obstine dans ces landes improductives. Il a loué des prairies dans les hameaux voisins, les a transformées en parcs où il met des génisses au printemps. Son troupeau d'une centaine de bêtes absorbe ses capitaux et ne lui laisse qu'un maigre bénéfice, mais il croit à la réussite finale, au coup de baguette magique. Il a besoin d'y croire et s'obstine.

La neige l'ennuie. Depuis plusieurs jours, il n'est pas allé voir ses bêtes de la Gentioux où un vieux paysan en retraite, seul survivant du hameau, leur donne du foin. Et si les loups avaient dévoré le vieillard ?

— Bon, dit-il à la meunière, tu vas me mettre un peu de bouillon. Je vais l'apporter à Granget ! On va pas le laisser sans rien !

— Avec les calmants, il doit dormir !

— On verra bien !

Le meunier prend le bouillon fumant et sort. Il n'a que quelques mètres à faire dans la nuit pour arriver à la porte de Granget. Il les fait en marchant

très vite, sans regarder autour de lui, sans respirer. Il frappe. Personne ne répond. Il entre. Granget n'est pas couché. Attablé devant une bouteille de vin fortement entamée, il le regarde d'un air hébété.

— J'ai pensé qu'un peu de bouillon bien chaud te ferait du bien ! dit le meunier comme pour s'excuser de sa gentillesse, car au fond, c'est une des attitudes les moins naturelles.

Granget est ivre. Il se verse pourtant un autre verre de vin, le porte à ses lèvres. Le liquide coule sur ses joues et va tacher la table et sa veste. Le feu est mort. Il fait un froid sibérien.

— Je vais t'allumer du feu ! dit Lebrac en poussant la porte. Maintenant tu vas boire ce bouillon qui te fera plus de bien que le vin. Après tu essayeras de dormir.

Granget repose son verre sans avoir bu. Il a besoin d'un confident et tant pis si celui-ci est mal choisi. Il n'a rien à perdre.

— Tu as porté du foin à tes bêtes ?

— Non. Elles peuvent crever, mes bêtes. Moi, je vais partir d'ici. Je vais tout vendre. Sans Marinette, je peux plus rien faire.

— Je leur ferai passer un peu de foin demain matin ! dit le meunier.

Après avoir empilé du bois dans la cheminée, Lebrac froisse du journal qu'il met sur les braises et prend le soufflet.

— Tu sais, j'ai des torts envers Marinette !

C'est sorti dans le silence du feu. Comme le vomi après boire, comme un soulagement.

— Mais non ! dit le meunier en soufflant sur les braises qui s'avivent.

— Si ! Et il faut que je te le dise à toi. Des torts très gros, aussi gros que les nuages. Des torts de bête ! Je la trompais !

Le meunier dresse l'oreille.

— Ah bon ?

— Oui, je la trompais.

Lebrac jette le soufflet sur le banc et s'avance vers Granget. Avec qui d'autre aurait-il pu tromper Marinette que Berthe, Blandine ou sa femme ? Son visage est blême. Il regarde autour de lui, étranger dans cette maison qu'il connaît bien. Granget vide son verre, puis continue :

— C'est pas pour ça qu'elle s'est tuée ! Comment veux-tu qu'elle l'ait appris ? Je suis sûr qu'elle me cachait quelque chose. Tiens, hier matin, quand elle s'est levée, elle s'est mise à tousser très fort, sans pouvoir s'arrêter. Et puis, elle est sortie. Quand elle est revenue, elle avait les yeux rouges, pleins de sang. Tu sais bien que dans sa famille on meurt de la poitrine. D'ici qu'elle se soit imaginée...

Le meunier ne répond pas. Il regarde Granget comme il ne l'a jamais fait. Il a brusquement mal au fond de lui, très mal. Et cette souffrance l'empêche de poser d'autres questions, comme s'il avait peur de l'aviver ou même de la transformer en joie.

— Tu sais, reprend Granget, je la trompais pas vraiment. J'en couchais une autre dans la paille, pour le plaisir, comme une bête ! C'est pas tromper !

Le meunier sort sans fermer la porte. Il n'a plus peur de la nuit et les hurlements qui viennent de l'ombre ne lui paraissent plus menaçants. Il rentre chez lui, blême et décroche son fusil.

Chez Henri, les loups n'ont rien changé à l'ordonnance des soirées, immuables depuis la mort du père et que seules les saisons font lentement évoluer. Les loups n'ont fait qu'avancer l'heure de l'étable : Henri doit donner une dernière ration de foin aux vaches et faire téter les veaux. Depuis l'installation des abreuvoirs automatiques à la crèche, il n'a plus besoin de sortir le troupeau en hiver.

Henri Combressol est fier de son étable. Il a hérité de son père le don de soigner les bêtes, de les engraisser et passe beaucoup de temps en hiver à leur préparer des baquets de légumes coupés en tranches et couverts d'aliment. Son pari est à l'opposé de celui du meunier, ce qui surprend aussi bien chez lui que chez Lebrac qui a passé la cinquantaine. Le jeune applique les méthodes traditionnelles condamnées par les nouvelles techniques d'élevage et le meunier semble aller de l'avant avec un troupeau très important en stabulation libre.

Le soir, après avoir fermé les étables, Henri mange la soupe fumante de navets puis se met sur le banc de bois entre le feu et la cuisinière, lit le journal et rêve ainsi quelques instants avant d'aller se coucher. Sa mère fait la vaisselle puis s'assoit à son tour ayant toujours quelque chaussette à repriser, quelque gilet à terminer. C'est un bon moment de paix. Le feu crépite et rythme la somnolence.

Henri ne pense à rien et à tout : des images défilent sous ses paupières, sans suite...

Avec les loups, rien n'est pareil. Impossible de se livrer à la chaleur du feu ! La présence obsédante des bêtes ne le quitte pas. Il a beau se dire qu'il n'a pas peur, qu'il ne les redoute pas, le voilà différent lui aussi, inattendu. Un peu comme s'il courait après des fantômes. Des hantises d'enfant lui reviennent à l'esprit. Il a perdu sa tranquillité et se met à se poser des questions sur lui-même, sur sa vie de tous les jours, sur son avenir, sur sa misère. Sans savoir pourquoi, il est triste, un peu perdu comme s'il passait à côté d'une fête sans y être convié.

Ce soir, la vieille Noellie s'est assise plus tôt que d'habitude sur le banc de bois. Ses lunettes sur le nez, elle reprise de vieux bas de laine. Henri la sent préoccupée et cela l'irrite, refusant malgré lui à sa mère le droit d'avoir peur.

Quelqu'un frappe. Henri sursaute.

— C'est qui ? demande Noellie d'une voix retenue.

— Ouvre vite ! C'est l'Héloïse.

Henri va enlever la fourche qui coince la porte. La meunière entre, suivie de Blandine.

— Ferme vite ! dit-elle. Mon homme fait sa crise.

Henri barricade de nouveau la porte, replace la fourche – on ne sait jamais – et invite les femmes à s'asseoir près du feu.

— Et qu'est-ce qui le tracasse encore ?

— Va savoir... Il est allé porter un peu de bouillon à Granget. Et puis il est revenu tout blanc de colère... Tu sais bien comme il fait ! Et puis avec ces loups...

Blandine ne dit rien, apparemment absente, comme toujours, même sous la menace démente du fusil de son père. Henri la regarde à la dérobée. C'est tellement inhabituel de la voir ici que sa silhouette contraste avec les murs noirs de suie, les boîtes d'épices sur l'étagère au-dessus de la cheminée, le brin de buis sec accroché à la statue de la Vierge. Autrefois, le hameau entier était sa grande famille. Cette affection qu'on lui refusait chez elle, elle la trouvait dans toutes les maisons, même chez Charles qui lui

rapportait des bonbons. Depuis quelques années, on ne la voit plus. Elle reste seule, enfermée dans sa chambre ou derrière son troupeau de moutons.

Dehors, blanc, blême, le meunier a son fusil armé et marche entre les monticules de neige. Il crie sa douleur comme une bête blessée et ses cris ressemblent à des hurlements. Henri trouve ce remue-ménage dégradant.

— Je vais aller le raisonner ! dit-il en prenant sa veste. C'est pas bon qu'il reste dehors avec ces bêtes. Vous allez fermer derrière moi.

Henri débloque la porte, prend son fusil, pas pour le meunier mais pour les loups, précise-t-il, et sort. Dans la nuit aveugle, il reçoit le souffle gelé de l'horizon. Les hurlements se sont arrêtés. Le meunier est près de la maison. Assis sur la neige, il semble complètement abattu. Henri devine sa masse sombre sur le fond plus clair. Le ciel s'est un peu dégagé et on voit quelques étoiles scintillantes isolées dans une voûte liquide comme de l'encre. Il parle tout seul, raconte sa colère à la dimension de son imagination.

— Eh bien, le Jean-Baptiste...

La masse sursaute. Le fusil se lève. L'homme se dresse, face à Henri.

— Qu'est-ce que tu viens faire là, toi ?

— Te faire rentrer ! C'est pas un temps à rester dehors ! Suppose que les bêtes te sautent dessus !

— Laisse ! Fous-moi la paix.

— Mais enfin, le meunier... Le reste du temps, ton cinéma, on le prend à la rigolade, mais maintenant, ça nous emmerde !

— Fous le camp, je t'ai dit !

Le silence retombe, lourd, puissant de sous-entendus, de gestes auxquels Henri pense et qu'il ne fait pas, des pensées du meunier qu'il est le seul à connaître et à porter.

La crise de nerfs s'est évanouie dans la nuit, le vent, l'ombre. Elle a glissé sur la neige pour se volatiliser comme un nuage blanc. Maintenant Lebrac est abattu, triste. Il a envie de rester là toute la nuit. Tant pis pour les loups.

— Tiens, y a des fois où j'ai envie de crever !

— Tu nous casses les pieds, Jean-Baptiste. Crève si tu veux et fous-nous la paix. Tes conneries empoisonnent les tiens !

— Tu sais que Granget trompait sa Marinette ?

— Non, et puis je m'en fous !

Le meunier a l'air ridicule. Il le sait et ça le rend encore plus lourd, plus maladroit. Il tente de parler :

— Une femme droite, la Marinette...

— Peut-être mais c'est pas une connerie de plus qui changera quelque chose.

Le meunier déverrouille son fusil. Légèrement courbé, sa haute stature écrasée, il semble figé sur place, collé à la nuit et à la neige. Ce n'est pas un méchant homme, pourtant, il devient capable de tout dans ses crises de jalousie qu'un rien suffit à déclencher.

— Si ça se trouve, c'est avec mon Héloïse ! dit-il enfin dans un souffle comme s'il se libérait d'une sourde appréhension.

— Qu'est-ce que tu vas chercher ! Viens, elle est à la maison ton Héroïse avec la fille... Tout le monde t'attend.

Jean-Baptiste suit Henri. Docilement. Ils entrent. Le meunier cligne des yeux. Personne ne fait la moindre remarque. La mère d'Henri sort du placard deux tasses supplémentaires. Elle est en train de servir le café.

— C'est qu'il fait pas chaud ! dit Henri pour se donner une contenance. Assieds-toi, Jean-Baptiste. Les bêtes se sont remises à gueuler dans le vallon. Ça te fait un écho qui monte jusqu'aux nuages !

Le meunier regarde sa femme. C'est comme s'il la découvrait, comme s'il était content tout à coup de la soupçonner. Comme si cette appréhension servait son amour pour elle, à travers un tissu de contradictions dans lesquelles personne et surtout pas lui ne peut voir clair.

— Bon ! dit-il, j'ai fait tremper les pièges à loups. Tu sais que mon père était un fameux braconnier. Je l'ai suivi longtemps et je sais me servir de ces machins. On va les poser demain. Faut en finir !

Henri donne deux petites tapes sur le cadran du baromètre :

— Il descend de nouveau ! dit-il. C'est de la neige et du vent pour demain.

Ce matin, le ciel est dégagé. Une couche de gel durcit la neige et lui donne un éclat grandiose. Le soleil se lève, net, rond, donnant aux nuages qui s'amoncellent à l'Occident un incroyable volume. Pour faire leurs travaux quotidiens, les hommes ont pris l'habitude de se déplacer le fusil à l'épaule. Leurs poches sont bourrées de cartouches et ils en tâtent la rondeur de temps en temps, pour se rassurer.

Le vent s'est levé en même temps que le soleil et fait éclater les nuages bas qui se dispersent rapidement, ramenant par moment un peu d'ombre et la grisaille des jours derniers.

Charles est sorti faire son tour matinal. La présence des loups communique à l'air vif un silence lourd à porter. D'ordinaire, il va jusqu'au fond de la vallée et parfois jusqu'à la Vézère qui coule un peu plus loin. C'est son contact nécessaire avec le jour, avec les choses de cette campagne, avec lui-même. Cette fois, il ne dépasse pas la grange de Louis et ne s'aventure même pas jusqu'aux ruines du four commun à côté duquel passe pourtant un chemin creux toujours humide et plein de bonnes odeurs au printemps.

Ce matin, les loups ne hurlent pas. On ne les a pas entendus depuis hier au soir et les espérances les plus folles naissent au fond de chacun. Aujourd'hui, il va falloir aller à l'enterrement et cela gêne tout le monde de laisser les bêtes seules à l'étable, sans surveillance.

Charles avance sur le chemin taillé à côté de l'étable de Louis, juste en bas du parc du château. Et, presque à l'endroit où Henri avait posé le corps de la bête, ce qu'il voit le laisse sans mouvement, son fusil à la main. Un loup pourrait bien se montrer qu'il serait incapable d'appuyer sur la détente.

— Nom de Dieu...

C'est le chien de Victor, ce chien anguleux, noir, hargneux qui est là, étendu, les tripes à l'air, raide de gel.

Le froid pique la pointe des doigts, mais Charles ne bouge pas. À côté, Louis est en train de se débarricader. Maintenant l'ivrogne comprend pourquoi sa chienne a gémi une partie de la nuit. Elle ne voulait plus rester seule dans la cuisine ; elle a gratté à la porte de la chambre jusqu'à ce que Charles vienne lui ouvrir et s'est couchée au pied du lit, refusant d'en partir.

— Eh ! Louis, viens voir...

Les autres ont entendu. Par temps de loups, la moindre parole un peu forte est entendue par tout le monde. Victor traverse son parc et arrive. Le meunier est là aussi, et Henri. Ses cheveux roux font une tache lumineuse dans la grisaille.

— Ce coup-ci, c'est du sérieux ! dit Victor en rabattant son chapeau sur ses yeux.

— Hargneux comme il était, il a dû s'en prendre aux loups et puis voilà...

Le soleil a complètement disparu derrière les nuages. La grisaille a repris le dessus et comme il n'a pas neigé depuis deux jours, la neige est sale, cendreuse, pareille au ciel qui défile à la vitesse du vent. Il y a autour du cadavre du chien des traces qui s'embrouillent. Comment reconnaître celles des loups ?

— Ils se sont contentés de l'éventrer !... Drôles de bêtes ! fait Victor qui tripote ses cartouches dans sa poche.

Il ne dit rien de plus. La mort de son chien le touche beaucoup. Un peu comme s'il voyait là un avertissement personnel des bêtes, comme s'il se

sentait coupable.

— Faut mettre les pièges ! dit le meunier.

— Et avertir de nouveau les gendarmes ! ajoute Henri. Ça peut pas durer, cette blague !

— On peut pas rester comme ça ! Ça rend nerveux ! On sait plus tellement ce qu'on dit ! Et puis au début, ils se contentaient de gueuler et de faire voir leur figure, mais s'ils s'en prennent aux chiens !... Demain ils sont dans mon étable à moutons ! On peut pas laisser cette vermine !

Le D^r Duraut est venu voir Granget. Il explique qu'il passait par là... Pas un chien n'aboie. Un silence de mort le reçoit à Beauchabrol. Il va directement chez Granget pour justifier sa visite, et le trouve en train de s'habiller. Il parle un moment, essaye de raisonner le veuf qui veut tout vendre au plus vite et foutre le camp, très loin, dans un pays où il arrivera neuf...

En sortant, Durant voit l'attroupement. Blandine est sur le pas de la porte. Elle sourit au jeune médecin, sort et fait quelques pas avec lui. Ils arrivent au groupe d'hommes qui s'écartent pour montrer le chien éventré. Duraut contemple la dépouille.

— Je vais en parler aux gendarmes.

Il repart à sa voiture, appelée par la sonnerie du téléphone. Blandine l'accompagne jusque-là et les hommes le remarquent : d'ordinaire la fille est fuyante, seule, lointaine. Comment a-t-il fait, le petit docteur, pour l'apprivoiser aussi vite ?

— Bon, dit Victor, la voix sifflante, il va falloir qu'on parle, Jean-Baptiste. Aujourd'hui, après l'enterrement de la pauvre Marinette.

Le meunier s'étonne d'une telle brusquerie.

— C'est pas pour l'argent que tu me dois, précise Victor. Et puis, si on fait affaire, tu me devras rien du tout !

Victor est déjà dans son parc. Faisant le tour du château il se dissimule en retrait du buis. De là, il voit Blandine et le docteur Duraut. Celui-là ne perd rien pour attendre, surtout que Victor connaît son passé. Les femmes ont failli lui coûter cher et ce pourrait bien être sa dernière aventure. Victor ne se fait pas d'illusion du côté de Blandine ; il n'a plus l'âge de cela pourtant il croyait que la vue de son or aurait inspiré à la fille un peu plus de retenue.

Les autres s'en vont chez eux. C'est l'heure d'enfiler une chemise gelée qui sent la suie, une cravate, de prendre les chaussures de ville où la neige entre et où le pied est gelé au bout de quelques pas. Déjà, chez Granget, le charron de Millevaches est arrivé avec sa camionnette devenue corbillard pour l'occasion. Aucune pudeur n'a fait voiler l'insigne utilitaire du véhicule. En grosses lettres, il y a écrit : « ENTREPRISE GUILLOT, BOIS ET CHARPENTES. » Cela ne va pas mal dans cette campagne, où ceux qui font des toitures font aussi des cercueils.

Le meunier et Louis ont décidé de rester au village pour surveiller les bêtes. Les autres vont à l'enterrement, directement dans le corbillard ou dans la 2 CV fourgonnette d'Henri.

Un enterrement sans manières, à la va-vite. Sans questions aussi. Il y a peu de monde : on ne se dérange pas pour une suicidée et la neige ne facilite pas les déplacements des cousins du plateau. D'ailleurs Marinette tenait si peu de place ! Même dans sa famille, on n'avait pas l'habitude de l'entendre et sa mort ne change pas grand-chose. Malgré les calmants, Granget n'a pas dormi de deux jours. Harassé, fiévreux, il ressent sa culpabilité et a envie d'aller se cacher, comme si c'était écrit sur son front.

Après l'enterrement, tout le monde revient à Beau-chabrol. Les gendarmes sont là, avec Louis et Lebrac. Victor n'a pas le temps de poser sa

cravate. Il va à leur devant. Le chien, toujours à la même place, a été examiné sous tous les angles.

— Vous comprenez bien que c'est pas possible que ce soit des loups ! dit le brigadier. J'ai pris mes renseignements, moi ! Il n'y a plus de loups en France, même dans les Cévennes, même dans le Berry ! Les derniers loups européens se trouvent dans les montagnes du Portugal, quelques-uns en Italie du nord, en Pologne, en Yougoslavie, mais pas en France ! C'est plus possible !

— Plus possible ! Plus possible ! Comment expliquer que ce chien ait été éventré ? Et nous qu'est-ce qu'on a vu, des dromadaires ?

— C'est pas des loups ! Même en supposant qu'il en ait passé, ils n'auraient pas pu rester puisque les hameaux voisins sont épargnés !

— Alors on est des menteurs ! fait Victor en se dressant.

— Je dis pas ça ! Mais je suis sûr que ça peut pas être des loups. J'ai demandé à des spécialistes et ils sont formels !

— Admettons ! dit le meunier, mais il faut nous débarrasser de ces bêtes, que ce soit des loups ou des chiens. On peut plus faire sortir les moutons et on va finir par se faire bouffer à notre tour ! En tout cas, moi je vais poser des pièges !

— Vous savez que c'est interdit ? dit le gendarme qui tient à ses prérogatives et veut surtout rester au centre de cette affaire pour le cas où les journaux se mettraient à en parler.

— Droit ou pas droit, personne ne nous empêchera de nous défendre. C'est pas vous qui vivez ici !

— Ces bêtes ne vous ont rien fait !

— Rien fait ? Et la Marinette qu'on a trouvée pendue dans son étable ? Vous croyez que c'est naturel, ça ? Et ce chien ? On voit bien que vous vous en foutez !

— Bon, dit le brigadier, allez chercher vos pièges.

Le meunier revient avec ses antiquités dont les ressorts, malgré le bain d'huile, ont perdu une bonne partie de leur puissance.

— On va porter le cadavre du chien aux rochers et cacher les pièges autour.

— Et vous croyez qu'ils vont venir pour manger cette came ? Moi, je crois qu'il vaudrait mieux prendre un agneau !

C'est Charles qui a parlé. Il n'a pas eu le temps de voir Binnaud qui fait taxi, ce qui l'a beaucoup contrarié puisqu'il a envie d'aller passer quelques jours chez son neveu de Brive.

— Un agneau ? demande le meunier. Mais ça va pas, non ? On voit bien que toi, c'est le gouvernement qui te paie ! Moi, j'ai besoin de mes agneaux ! Tu crois que je vais laisser filer comme ça une bête de première valeur ?

— Il a un peu raison, dit le gendarme. Un agneau ça serait pourtant un meilleur appât que cette charogne.

— Non, dit le meunier. Je donne pas d'agneau. Tiens, je donne cette chienne, cette vieille bête fainéante qui vaut pas le pain qu'elle mange. C'est tout ! Allez, Cora, viens ici...

Il prend la chienne qui tremble tellement fort qu'elle ne peut plus se tenir sur ses pattes. Ses yeux humides semblent implorer les hommes comme si elle avait compris le sort auquel on la destinait, là, devant la dépouille raide

du chien de Victor qui venait rôder autour de sa niche quand elle était en chaleur.

Blandine a entendu ce que disaient les hommes et elle vient disputer ce vieil animal plein de tendresse et de dévouement aux bras robustes de Lebrac qui la tient offerte aux gendarmes.

— Je donne pas ma chienne, moi ! Vous avez qu'à en trouver une autre !

— Bon ! tranche Henri. On va y mettre un lapin. Ça fera pareil. J'ai un vieux mâle que la maladie a castré. Il fera l'affaire !

— Merci ! dit la fille à Henri qui devient aussitôt rouge comme un brasier.

Henri s'en va chercher le lapin. Il ne veut pas qu'on voie sa rougeur, surtout que les regards des gendarmes braqués sur lui ne font que l'attiser. Depuis quelques temps, il se sent mal à l'aise, tiraillé par des sentiments contraires.

Les gendarmes placent le lapin à l'éperon rocheux, attaché à un arbuste. Ils disposent les pièges autour et font disparaître leurs traces dans la neige.

— On reviendra demain matin ! En attendant, s'il se passe la moindre chose, vous nous appelez !

Et le fourgon démarre, laissant le lapin là-bas au bout du pré à côté de ces taillis où les rochers font des pieds de nez à la neige. Les gens de Beauchabrol restent chez eux. Louise invite Granget à manger la soupe. On a rapporté du pain frais et la mère d'Henri a sorti du salé qui doit être tout à fait bon avec les choux d'hiver. Granget refuse pour la politesse et se laisse entraîner.

Chez Louis Lestang, l'Antoine recommence à divaguer. À cette heure de paix qui suit les repas, où rien ne bouge dans la petite maison, tandis que Louis est à l'étable avec Berthe et Jeannot, le vieux se met à dire n'importe quoi, à crier sa démence et sa misère en mots colorés qui n'ont de sens que pour lui.

Hier au soir, au lit, Berthe a de nouveau disputé Louis. Ce midi, elle regarde un moment son enfant puis, tandis qu'elle surveille un veau sous sa mère, elle se tourne vers son homme qui est en train d'écarter de la paille :

— Le meunier dit que Victor veut se remarier. Il a la tête complètement tournée. Paraît qu'il a fait des propositions à la fille. Tu vas voir comme elle va tout lui prendre ! Tu crois que c'est plus moral ?

— Arrête de parler de ça ! Je te dis que ça porte malheur !

— Toujours les mêmes mots qui te reviennent ! Tu crois que la fille va se gêner quand elle va avoir le magot ? La jeunesse comme ça ne se marie pas pour le plaisir ! C'est du genre à aimer l'argent. Je te dis qu'elle prépare son coup depuis longtemps...

La nuit tombe avec la rapidité d'une lampe qu'on éteint. L'après-midi est à peine entamé que c'est déjà le soir et la nuit. Le vent a viré et une épaisse couche de nuages sombres laisse prévoir de la neige pour le lendemain. Les loups ne se sont pas manifestés de la journée. Là-bas, entre ses rochers, le lapin d'Henri à qui on a apporté des feuilles de chou ne manifeste aucune inquiétude. Mais dès que l'ombre est tombée, pesante comme un linceul, les hurlements reprennent, toujours aussi déchirants, voix plaintives qui traversent l'air comme des épées et viennent s'en prendre à la tranquillité de chacun. On a beau se dire que ces bruits ne représentent aucune menace directe, cela n'y fait rien. On rêve de brebis allant à la Font-Neuve, d'aboiements de chiens à quelques brindilles remuées dans le noir...

Chez lui, Granget n'a pas allumé son feu. Le froid engourdit ses membres et son corps tout entier, un froid qui ne vient pas de l'extérieur mais du fond de lui-même. Comme si sa matière ne voulait plus de vie. Pour la deuxième fois, il a bu. Ce n'est pas son habitude, mais après l'enterrement, quand il s'est retrouvé seul entre ses quatre murs, il s'est senti tellement triste qu'il n'a pas pu résister à la tentation de la bouteille de gnole. Rien ne pourra plus être comme avant. Même avec la meunière. Héloïse, c'était pour le plaisir, le complément nécessaire que Marinette ne savait pas lui donner. Mais sa femme avait pris une grosse place, sans le montrer, avec son silence et ses habits noirs, une importance considérable qui apparaît maintenant et qui le rend encore plus fragile. Comment se débarrasser de cette image hideuse avec cette langue énorme et violette comme un champignon vénéneux ? Ces yeux hors de leurs orbites, démesurés et fixés sur lui avec cette épouvantable horreur comme un reproche ? Ce suicide, c'est un aveu d'amour, un effacement pour ne pas gêner. Comment a-t-elle pu découvrir ses relations avec la voisine qui n'était d'ailleurs qu'un jeu dont le dérisoire apparaît maintenant ?

Hier au soir, lorsque Granget a vu le menuisier visser le couvercle du cercueil, il a été pris de tremblements qui n'en finissaient pas. Il a eu très froid et maintenant que tout est fini, il essaye sans y parvenir de penser à autre chose. L'alcool n'a servi à rien sinon à l'enfoncer dans son marasme.

Et puis, la solitude nouvelle. L'autre, la solitude de Beauchabrol, c'était une habitude de tous les jours, une question de vent, de nuages, de saisons. Celle-là, il la reçoit maintenant de la table devant lui, du désordre qui règne alors qu'avant, tout était toujours net, de la lumière jaune et crue de la lampe. Il a beau se débattre avec ses pensées plus lourdes que des vapeurs de mercure, il ne peut plus bouger. Le moindre mouvement lui demande une fortune d'énergie.

Au bout de quelques verres supplémentaires, il se sent encore plus misérable. La soupe que lui a apportée Blandine est froide. Il s'en moque.

Son estomac ne demande que d'autres gnoles, d'autres feux, d'autres oublis.

Alors, il reste ainsi pendant très longtemps, le regard perdu sur le mur qui montre son calendrier offert par le représentant Massey-Ferguson. Jusqu'au moment où le premier loup vient s'asseoir devant lui. Sous son nez, la langue pendante, les crocs étincelants, comme des diamants. Il souffle son haleine putride qui sent le cadavre.

— Tu viens me dire que tu l'as mangée ?

Le loup ne bouge pas. Il regarde Granget dans le blanc de l'œil, y plante son feu, ce maudit feu de l'enfer. Puis il ouvre la gueule et Granget y voit nettement, au fond de la gorge une main tachée de sang, une main blanche aux doigts écartés qui ressemble à celle de Marinette. Une main tendue vers lui, presque transparente, avec, derrière, le calendrier de Massey-Ferguson. Tout à coup un ressort puissant se détend en lui. Il se lève, sort par la porte ouverte, tombe dans la nuit comme un rocher dans la Gour Noir de la Vézère, et se met à crier.

— Le loup ! J'ai un loup chez moi ! Il me suit ! Victor ! Victor, le loup !

Mais personne ne l'entend. Victor est barricadé dans son château. Il rêve probablement à sa vie friture, marié avec la fille comme il l'a expliqué au meunier : « Tu vois, c'est plus de mon âge de parler de mariage pour la paillasse, mais tu sais que je suis riche et je voudrais pas que tout ça s'en aille aux bonnes œuvres et au gouvernement ! Ma fille n'est pas bien maligne et ne saurait pas gérer le bien. Alors... » Blandine, la déshéritée, en devenant sa femme deviendrait aussi propriétaire du saloir. « Et puis, c'est pas la peine de remercier, Jean-Baptiste. C'est naturel de se rendre service ! Tu sais, la fille aura quartier libre ! Je sais qu'un vieux pourra pas lui suffire ! »

Victor n'entend pas la course désespérée sur ses escaliers de pierre que la neige tassée rend dangereux. Son château d'un autre temps craque comme un immense navire secoué par la tourmente. Il vogue dans cette nuit plus épaisse que de la suie, insouciant de la tourmente éphémère des humains qui gravitent autour de ses murs trop épais. Granget s'affale contre la porte noire et cogne le vieux bois de ses poings gelés. Mais voilà les lunes qui s'allument derrière lui. Il s'affole, dérape et tombe au bas de l'escalier, se dresse, s'embourbe dans la neige et court maladroitement, droit devant lui, au hasard. Au-dessus des arbres, le vent coule son flot tranquille et froid. Il dévale les collines, les lèche de sa langue gelée.

Granget rame dans la neige dont la fine couche de glace ne suffit pas à tenir son poids. Il entend derrière lui les halètements des bêtes qui le poursuivent. La peur le vide de toutes ses pensées, du moindre réflexe critique. Seule, se balance devant lui l'image de la main sanglante. Il voit aussi les loups, déterrants la morte, arrachant les planches du cercueil et déchiquetant ce pauvre corps torturé, se disputant les bras, les jambes, des lambeaux de chair déjà putréfiée. Il traverse le grand pré de Victor, roule dans la neige, boule affolée qui perd le souffle.

Là-bas, à la grand-route, au poste de secours routier, le docteur Duraut est à l'affût. Il a laissé sa voiture assez loin et a marché sans lumière, dans l'espoir de rencontrer ces loups dont tout le monde parle maintenant.

Il attend, son revolver à la main. Tout l'après-midi, il a pensé à Blandine et ceux qui le connaissent lui ont trouvé un drôle d'air.

Soudain les cris de Granget lui font dresser l'oreille. Il distingue une forme qui gesticule dans le pré voisin. Il se précipite jusqu'à Granget qui s'écroule, complètement épuisé.

— Ils sont derrière moi ! Sur mes talons ! Attention !

— Mais quoi ?

— Les loups ! Vous les voyez pas derrière moi ? Vous voyez pas ces yeux qui brillent et ces dents pointues ? Vous voyez rien ?

Le docteur a braqué son revolver sur la nuit et le promène sur la pâleur du pré. Mais il ne voit rien que les arbres et leur gribouillis léger comme de la fumée. Le pré remonte en pente douce jusqu'au chêne de Victor que l'on devine à peine. La nuit a ses bruits habituels, légèrement amplifiés par la neige.

— Vous les voyez pas ? Mais nom de Dieu, faites quelque chose !

Granget crie comme une bête captive. Sa voix stridente, se heurte à la paix de la nuit, la détruit, l'effrite.

— Vous venez ? fait Duraut. Je vais vous soigner. Vous avez besoin d'un peu de repos.

— Mais vous me prenez pour un dingue ! Pourtant faut me croire ! Les loups existent vraiment...

— C'est ça ! Vous avez surtout besoin de dormir.

Le docteur conduit Granget jusqu'à sa voiture, et comme il n'a pas envie de rentrer chez lui, l'emmène lui-même à l'hôpital d'Ussel et le fait admettre aux urgences.

Les gendarmes sont arrivés avant le jour. Ils arrêtent leur fourgonnette à côté du château de Victor. Au bruit du moteur, les hommes sortent. Dès qu'arrive le matin, ils sont lavés de leurs appréhensions, comme si les loups n'étaient que des bêtes du soir.

— Il ne s'est rien passé ? demande le brigadier en descendant du fourgon bleu.

— Rien. On a entendu les hurlements comme d'habitude, mais on n'a rien vu de particulier.

— Alors on va voir ce qu'ils ont fait des pièges.

Le monticule rocheux disparaît derrière un renflement de la prairie de sorte qu'on ne voit qu'à quelques mètres. La troupe se met en marche. Les gendarmes ont sorti leurs armes et sont prêts à faire feu.

Une bête est prise. Les hommes voient de loin sa masse sombre. Tenue par la patte, elle tire de toutes ses forces pour se libérer de cette mâchoire de fer qui mord sa chair. Les fusils se lèvent. Le brigadier recommande la prudence et ordonne de ne pas tirer, sauf en cas d'attaque.

Arrivés au monticule, ils s'arrêtent, déçus. Les canons se baissent. Devant eux, un sanglier fait face, ouvre sa gueule où apparaissent ses défenses de jeune mâle, à peine plus grandes que des crocs de chien.

— Attention ! fait Louis. Il est blessé. C'est dangereux !

— Faut l'abattre !

Le brigadier lève son arme. Un bruit sec et puissant éclate sur la neige et s'en va se briser à la frondaison des arbres que le vent a débarrassés de la neige. Le sanglier pousse un hurlement déchirant, résiste un moment au coup mortel qu'il vient de recevoir en plein cœur puis se laisse tomber, énorme masse velue, bientôt immobile.

— Alors, vous le voyez votre loup ! dit le brigadier avec un air de triomphe. Des sangliers, rien de plus. Ils sont là et ils ont faim. S'ils sont venus sur le lapin, aucun risque pour les moutons ! Vous pouvez les faire sortir. Moi, je crois qu'ils ont peur de la neige, comme vous d'ailleurs !

— Et mon chien ? fait Victor en sortant son couteau pour castrer le sanglier à cause de l'odeur que prend la viande. Vous allez me dire que c'est un cochon qui l'a éventré ?

— Maintenant, j'en suis parfaitement sûr ! Votre chien est allé lui chercher querelle et voilà ! Il s'est ramassé un coup de défense ! Allez, l'histoire est classée ! Maintenant on va dépouiller cette bête. Nous aussi, on aime bien le civet et il y en a pour tout le monde.

Si cette explication convient aux gendarmes, les hommes de Beauchabrol sont loin de s'en contenter.

Il se souviennent des regards de feu des bêtes assises sur le cul, du loup tué qu'ils ont ramené au village, ils ont encore au fond de l'oreille les hurlements déchirants, aussi puissants que des sirènes d'alarme.

— Alors, ce qu'on a ramené, les bêtes qu'on a vues, c'étaient des sangliers, des cochons ? fait le meunier.

— Vous avez dû ramener un chien qui était à moitié crevé et a profité de la première occasion pour foutre le camp. Peut-être bien qu'il y a des chiens, mais pas des loups. Ces bêtes-là ne peuvent pas vivre aux mêmes endroits que les sangliers. Il y a une sorte de haine entre les deux espèces !

— Alors, c'est classé ?

— Classé ? Rien n'est jamais entièrement classé. Si quelque chose tourne pas rond, vous pouvez toujours téléphoner, mais on n'a pas que ça à faire et se déplacer pour des choses qui n'en valent pas la peine... Et puis, ils annoncent un temps doux ! La neige va fondre et tout va rentrer dans l'ordre ! C'est bientôt carnaval, alors le printemps va pas tarder...

Henri et Louis ont coupé une longue latte qu'ils veulent accrocher aux pattes du sanglier pour le traîner jusqu'au hameau où ils vont le dépecer. Habituels tueurs de cochons à Beauchabrol et dans les environs, ils prennent les initiatives. Tout le monde se trouve satisfait de ce gibier qui va donner l'occasion de faire un peu de cuisine et un bon repas. Avec cette neige, on prendra le temps de digérer !

Charles n'est pas en paix. Il sent le poids de l'air, la présence de quelque chose d'étranger qui lui tenaille l'estomac. Depuis qu'il ne se saoule plus, il passe son temps à épier les bruits du vent, à regarder au fond de la neige les taches sombres qui y apparaissent de temps en temps. Même à son établi, le plaisir de bricoler des pendules laisse la place à la peur, la méfiance.

— Ça me fait penser à la bête du Gévaudan ! dit-il. Personne n'y croyait au début, et après, quand elle a eu mangé des centaines de petites filles, les meilleurs louvetiers n'arrivaient pas à la coincer. Elle était toujours plus rusée que les hommes. Nos loups sont comme ça !

— Qu'est-ce que vous allez inventer ? La bête du Gévaudan, fait le brigadier qui veut montrer son instruction, personne n'a jamais pu savoir exactement ce que c'était. Et puis, elle tuait ! On la voyait ! Vos loups ne tuent pas et on ne peut jamais les voir !

— Mais nous on les voit ! dit Charles sans baisser le regard. Moi je les ai vus et tout le monde ici ! Seulement ils sont méfiants et se laissent pas approcher !

Le docteur Duraut arrive à son tour. Décidément, il a beaucoup de malades dans le secteur ! Il vient annoncer que Granget est hospitalisé.

— Une solide dépression ! dit-il. Mais c'est un homme costaud et en parfaite santé. Dans quelques jours, il sera sur pied et je vous le ramènerai.

— Alors, ces loups, docteur, demande le brigadier, vous y croyez, vous ?

Duraut est sceptique. Mais il est aussi de l'avis de Charles : ce sanglier ne signifie rien.

Blandine vient à sa rencontre en souriant. Mais ce n'est pas le sourire de petite fille qu'on a l'habitude de lui voir ici, au contraire, c'est un sourire de femme pour un homme.

— Cette histoire m'intrigue ! reprend Duraut. Ce soir je reviendrai. Je passerai la nuit à côté du village s'il le faut, avec vous. Je veux savoir ce qu'il y a là-dessous.

— Mais comment voulez-vous que ce soient des loups !

— C'est pas impossible ! Les loups sont très méfiants. Ils peuvent parcourir de très grandes distances ! En Russie, on les chasse en hélicoptère. On s'est rendu compte qu'ils peuvent faire la différence entre un homme armé et un autre inoffensif.

— Mais chacun sait qu'ils ne s'attaquent pas à l'homme ! dit le brigadier agacé.

— Non ! reprend Duraut. En principe. Mais maintenant tout peut être remis en question. Les loups qui sont ici viennent d'ailleurs. Ils sont affamés et se sentent traqués. Dans ce cas, ils peuvent parfaitement s'en prendre à celui qui se met en travers de leur chemin. Ceci dit, il faut éviter de se laisser aller à la peur.

Le sanglier dépecé, on distribue les parts. Les gendarmes ne sont pas mécontents de cette pièce de viande qui va améliorer l'ordinaire. Les gens de Beauchabrol non plus.

— Dommage qu'il y ait ces sales bêtes ! dit le meunier. On pourrait faire un bon carnaval.

Mais les loups sont là. Ils reviennent lorsque les gendarmes sont partis, comme si les bêtes noires attendaient ce moment pour s'en prendre aux hommes de Beauchabrol, incapables de se défendre.

Le docteur Duraut est parti vers ses malades et Blandine reste aujourd'hui plus longtemps dans le chemin à regarder le bout de la route entre les tilleuls, les vieilles mesures et le château de Victor. Henri s'en est rendu compte et sans savoir pourquoi, il a très mal au fond de lui, une espèce de douleur qui le ronge, comme un mal de tête, une étrange migraine qui lui donne la nausée.

Sa douleur n'a pas de racines distinctes, donc pas d'explication. Elle ne peut pas s'enfermer dans des mots et ne s'exprime pas. Le simple fait d'y penser suffit à le faire rougir, à incendier son visage de ses taches de rousseur qu'il voudrait cacher. Ah ! S'il était né, comme tout le monde, brun, avec une belle peau lisse ! Mais non, son corps tout entier est piqué de cette maudite rouille et ses cheveux de feu en font un homme différent des autres, d'une autre race. L'état de rouquin l'a toujours fait reculer. Il en a tellement vu, de ces regards qui se posent sur ses cheveux, sur ses taches de rousseur et les suivent une à une comme pour les compter !

— Qu'est-ce qu'il faut pas voir ! dit-il comme pour lui-même, en regardant Blandine scruter anxieusement la route et il part à son étable s'occuper de ses bêtes, plus mal à l'aise que jamais.

Louis a donné du foin aux siennes, l'esprit ailleurs. Depuis que les loups sont là, il néglige les tâches les plus élémentaires. Les nerfs à fleur de peau,

guettant l'horizon pendant des heures, lui d'ordinaire soupe au lait, devient facilement irritable. Les jérémiades de Berthe lui donnent la chair de poule et la folie de son père l'empêche de dormir. Tout ceci, avant les loups, était supportable : Louis en avait l'habitude ; avec le poids de cette menace permanente, la moindre contrariété devient un fardeau.

Cet après-midi, il a bien vu la forme des nuages qui passaient en longues enjambées au-dessus du Plateau. Des nuages noirs, comme des loups, avec un museau et un trou au milieu qui laissait voir une espèce de lumière jaunâtre. Le vent a une force insidieuse. Il s'infiltré sous les habits, cherche les replis de peau. Le baromètre descend, il va probablement reneiger. Les gendarmes ont dit que ces abondantes chutes de neige étaient dues à une dépression persistante sur l'Europe du Nord... Une belle explication qui n'avance pas à grand-chose puisque personne n'est capable de dire quand cela prendra fin. L'allongement des jours commence à se faire sentir mais la chape de nuages est tellement épaisse qu'il fait presque nuit en plein après-midi.

Après avoir donné du foin aux vaches, Louis reste un moment à écouter l'air devant la porte de son étable. Il serait content à l'idée de manger un morceau de sanglier mais cette joie est gâtée par sa mauvaise conscience.

Au bout d'un moment, il fait quelques pas. Berthe n'a pas tout à fait tort. Pourquoi cette fille de rien profiterait-elle de l'or de Victor ? Déjà, sous l'Occupation, lorsque Louis, qui n'avait pas accepté de partir travailler en Allemagne, se retrouva dans ce qu'on appelait le Maquis, il s'était opposé au pillage du trésor. D'ailleurs, cela n'avait servi à rien : une fois dans la cave de Victor, on n'avait trouvé que des bouteilles de vin et pas la moindre pièce d'or. Victor avait prévu, à cause de ses sympathies pour l'occupant, que ces bandits de la résistance viendraient le voler. Il se savait menacé, et avait mis son or en lieu sûr.

« Comme ça, disait-il, même s'ils mettent le feu, même s'ils me tuent, ils n'auront rien. »

À présent c'est différent. Avec les loups, le vieux grippe-sou s'est mis en tête des idées de mariage et cela change tout. Louis accepte très mal d'avoir protégé le trésor pour qu'il aille grossir la poche d'une putain.

Il avance dans le chemin creux qui descend au vieux four. Les noisetiers secoués par le vent n'ont plus de neige et leurs chatons pendent, déjà roux, annonciateurs d'un printemps qui tarde. Louis se demande un moment comment se fait-il que dans ce froid, cet hiver rigoureux, les noisetiers savent qu'on arrive à Carnaval et qu'ils mettent leurs chatons longtemps avant les premières fleurs ? Ce mystère rejoint celui des loups. Quand on voit un mètre de neige et des chatons de noisetier, tout est possible, même le retour de bêtes qu'on croyait à jamais exterminées.

Et puis, il y a l'image du père qui le suit partout. Maigre comme une branche, ne restant du côté des vivants qu'à cause d'un cœur qui refuse de s'arrêter, une espèce de ressort de bonne qualité alors que tout le reste autour est déjà inerte et mort. Louis a peur de cet état, peur de rester seul, quand le petit Jeannot sera parti à la ville, qu'il aura un vrai métier, loin de la neige et des loups. L'été, pour les vacances, il reviendra avec une belle voiture, rêve de Louis qu'il n'a jamais pu réaliser malgré la honte de se déplacer, à son âge, en mobylette, d'aller à la foire sur ce véhicule d'adolescent, avec le casque obligatoire qui ne va pas à sa tête de gros paysan sanguin.

Berthe n'a pas tellement tort. Certaines choses ne sont pas à faire, mais enfin, tant d'autres prouvent que l'honnêteté ne rapporte rien ! Louis sort son paquet de gris, son « Job », tire une feuille qu'il colle au coin de la lèvre et prend une pincée de tabac. Il y a dans le voisinage un silence infernal, ce silence qui pèse depuis l'arrivée des loups.

Victor traverse son parc et s'en va chez le meunier. Il a peut-être l'intention de se faire inviter pour le sanglier. Ou l'envie de se réchauffer les yeux au corps de Blandine. Le château est maintenant vide, désert, à l'exception de sa fille qui doit faire la vaisselle.

Louis entre dans le four construit contre un talus. L'obscurité ne le gêne pas dans ce lieu familier où autrefois il enfournait les tourtes levées avec des bouillottes et sous des édredons.

Il allume sa lampe électrique. La dalle qui cache l'entrée du souterrain est facile à pousser. Le passage est creusé dans le rocher. Il y suinte une humidité qui sent mauvais. On y marche presque debout, en baissant la tête. C'est à se demander pourquoi des hommes ont perdu tant d'heures, tant de journées pour creuser ce boyau sous la colline. Était-ce à cause de préoccupations inavouables des gens du château ? Pour se réserver une fuite facile en cas d'attaque des révolutionnaires ? En tout cas, même dans la famille de Victor on semble en avoir perdu la mémoire. Sans le hasard, il dormirait sous la bruyère, pareil à des milliers de souterrains inconnus.

L'entrée dans la cave se fait en poussant une grosse dalle actionnée de l'intérieur de telle sorte qu'il est totalement impossible de remarquer quoi que ce soit sur le mur. Il faut alors ramper mais il y a largement la place de passer, même pour Louis qui est assez fort. Un mécanisme fait que l'effort d'ouverture n'est pas important : les anciens avaient tout prévu.

L'entrée se tient dans un coin de la cave dont les voûtes successives maintiennent des zones d'ombre qu'on ne peut chasser qu'à la lampe électrique en l'abaissant au niveau de la taille. On y voit alors une forêt mouvante de toiles d'araignées lourdes d'une poussière grossie par une espèce d'humidité nauséabonde.

Louis est maintenant dans la cave. Aucun bruit dans le château sauf des craquements du vieux bois, de charpentes vermoulues. Personne ne sait exactement où se trouve le trésor mais Louis est tout à fait certain que c'est dans la cave, à moins que Victor l'ait laissé dans la cachette de la guerre. Louis se souvient très bien qu'enfant, un jour, dans cette cave avec le père de Victor, il avait vu l'or dans un saloir. Le vieux s'était imaginé que l'enfant n'y avait pas fait attention, mais l'éclat du métal, la quantité de pièces entr'aperçues l'avaient impressionné.

Il ouvre plusieurs saloirs avant d'arriver à celui qui contient l'or. Il reste un moment sans bouger. Le rond lumineux de la lampe est braqué sur ces louis, ces napoléons, fruits de l'usure des ancêtres de Victor et de la sueur de ceux de Louis. Ses mains tremblent légèrement. Son souffle est rapide. Il a un peu peur de se brûler mais le premier contact est au contraire frais, doux, comme une bonne eau.

Une espèce de frénésie s'empare du paysan. Il plonge ses mains dans ce métal qui fait un bruit tellement agréable, remplit les poches de sa veste puis celles de son pantalon. Personne ne pourra savoir que c'est lui, alors autant en profiter. L'or a un poids qu'il sent avec douceur. Voilà de quoi acheter une voiture, passer le permis de conduire et s'installer très loin d'ici, dans un petit commerce, suffisant pour payer les études de Jeannot et le faire vivre dans un milieu aisé, un peu bourgeois ! Ce n'est pas un vol, mais une restitution. L'or qui est ici appartient à tous ceux qui ont souffert pour le gagner. Les ancêtres de Victor l'ont volé aux paysans, à ceux à qui ils prêtaient de l'argent en exigeant des intérêts qui les endettaient à vie.

Le poids de ses poches lui fait un peu peur. Il ne faut pas tant en prendre ! Victor s'en rendrait compte ! Il repose quelques pièces, lentement, à regret, puis ferme le saloir sans faire de bruit et revient à la dalle. Elle est toujours entrebâillée. Louis rampe en reculant dans le conduit, fait pivoter la pierre sur son axe de gros fer qui émet un drôle de gémissement. En place, la grosse tige de fer rouillé qui sert de pivot se déplace dans le conduit taillé dans le socle et vient bloquer le granit de sorte qu'il est impossible de l'ouvrir de l'intérieur. Il existe certainement un mécanisme, mais comment le découvrir dans cette cathédrale de silence, de toiles d'araignées et de vieilles choses ?

Devant le four, rien n'a changé. Louis redoute de rencontrer quelqu'un mais le diable est avec lui : le chemin est désert. La neige recommence à tomber lentement et efface toutes les traces.

La lumière le frappe de face. Il la reçoit comme une gifle, comme un coup de fouet dans la figure. Alors, brusquement, le poids des pièces d'or devient intolérable. Il lui semble qu'il porte une montagne prête à l'écraser.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

La peur de se faire surprendre est la plus forte. Il court à son étable, ferme les portes, taille des légumes dans un baquet, les recouvre d'aliment et y disperse les pièces. Il rentre chez lui. Il est blême. Le chien qui se chauffe près du feu secoue la queue pour le saluer. Sur ses coussins, l'Antoine s'est assoupi et Jeannot lit un livre emprunté au bibliobus qui passe à la route. Berthe est en train de reprendre des grosses chaussettes de laine qui gardent les pieds au chaud dans les bottes de caoutchouc.

— Je crois bien que la Mignonne veut vêler ! dit-il. Viens voir.

La femme se met à rouspéter, pose sa chaussette, va prendre ses bottes en maugréant et sort avec Louis. Arrivé à l'étable, il ferme les portes et montre l'or de Victor.

— Bon, dit-elle sans se démonter, faut le cacher pendant quelque temps et n'en rien montrer. On est assez de deux à le savoir. Je vais les mettre dans les nids des poules...

Ils récupèrent les napoléons, les louis, les nettoient un à un, par plaisir, en comptant mentalement ce qu'ils pourront en obtenir. Berthe les met au fur et à mesure dans la poche de son tablier. Quand c'est fini, elle dit à haute voix :

— Je pense pas que ce soit pour maintenant ! Tu sais bien que la Mignonne passe son temps de plusieurs jours. Et puis regarde, elle n'a pas le dos cassé !

Elle s'en va au poulailler situé à côté, dans le même bâtiment, auquel on accède par une porte basse. Les poules pondent dans des seaux, des

chaudrons usagés remplis de paille. Sous la litière, au chaud, sous leur cul, c'est une cachette idéale. Personne ne pourra penser qu'il y a une fortune dans ce poulailler qui sent la crotte, la plume arrachée puisque les poules aux œufs d'or n'existent pas.

OceanofPDF.com

En sortant de chez le meunier, Victor est légèrement désappointé. Il ne s'attendait pas à la réaction de la fille. Lorsque Jean-Baptiste a dit qu'il ne pouvait rien décider pour Blandine, Victor s'est tourné vers elle. Il lui a rappelé son or, a dit que, bien sûr, c'était pas un vrai mariage, c'était seulement pour qu'elle hérite sans frais de son domaine et de l'or. Il lui ferait une donation aussitôt l'acte signé. Bernadette venant de sa première femme qui n'avait pas de fortune ne pourrait prétendre qu'aux immeubles. Et avec maître Rubin, de Tulle, pas d'histoire : c'est un spécialiste des successions de ce genre ; avec lui on peut être tranquille : Bernadette n'aura pas grand-chose.

La fille a baissé les yeux. Elle a pensé à l'or dans le saloir, à la puissance qu'elle pourrait en tirer, et à des tas d'autres choses. Elle n'a pas répondu directement. Elle a biaisé en disant qu'elle était trop jeune ; qu'elle ne s'était pas préparée à une telle idée et qu'il ne fallait rien précipiter. Même lui, Victor, pourrait le regretter. Et puis, il y a les autres, tout le monde sur le plateau qui ne manquerait pas de condamner ce mariage. Oui, vraiment, il faut réfléchir.

Victor n'aime pas qu'on lui fasse la morale, surtout quand c'est une fille de dix-huit ans :

— C'est à prendre ou à laisser ! dit-il sèchement. Je fais ça pour toi, parce que tu me fais pitié et je sais qu'avec toi mon bien sera en de bonnes mains... Il faut s'attendre à tout. Voilà. En dehors de ça, je te demanderai rien. C'est plus de mon âge !

— Tu sais, fait le meunier qui se range du côté de Blandine, il vaudrait mieux attendre que ces bêtes soient parties. Après, on y verra plus clair. Il ne faut pas se précipiter !

Et Victor est sorti, éconduit par la fille qui s'est permis de lui donner des conseils, de lui faire un brin de morale et un meunier bourré de dettes. Blandine a-t-elle flairé le piège ? Certainement pas Victor est trop malin pour cela, mais elle a peut-être compris que ce n'était pas un homme à donner sans rien demander en compensation.

Victor voit là l'influence du jeune médecin qui vient trop souvent à Beauchabrol, influence néfaste puisqu'elle contrecarre ses projets. Il saura y mettre bon ordre, le moment venu. Victor n'est pas homme à se laisser jouer sur son propre terrain !

Il neige de nouveau. Le vent est brusquement tombé laissant au-dessus du plateau des nuages lourds, sombres, percés comme des greniers aux planches pourries. Les flocons commencent à tournoyer dans ce silence infernal à travers lequel on devine une menace imprécise mais continuellement présente. Très vite les flocons deviennent plus gros et tombent, droits, épais, recouvrant l'ancienne couche, grise de la poussière des jours, souillée par les pas des hommes et des bêtes. Pas un bruit, pas un oiseau qui pousse son pialement de bête apeurée et affamée. Les poules restent au nid, le coq se tait. Chacun sent la présence d'un péril qu'il ne saurait définir. Un peu comme à l'approche de l'orage, l'air est lourd, irrespirable, on est mal et les moindres mouvements demandent de gros efforts.

Le meunier a décidé de conduire les moutons assoiffés à la Font-Neuve pour s'éviter la corvée de l'eau et des seaux à porter. Henri et Louis se sont proposés pour donner un coup de main. Chacun se postera sur le parcours, autant pour obliger le troupeau à ne pas s'égarer que pour éviter toute attaque des loups. Le fusil sur l'épaule, ils se mettent en place. Louis tire nerveusement sur son mégot. Henri baisse les yeux lorsque Blandine passe à côté de lui. Héloïse a pris un bâton et s'est placée à la sortie de l'étable pour canaliser les animaux dans la bonne direction. Les chiens ont refusé de

sortir des maisons. Ils sont restés dans les cheminées, près du feu, en gémissant, comme s'ils flairaient un danger.

Le meunier entre dans l'étable dont les portes sont largement ouvertes et, frappant sur les toisons, il force les animaux à sortir. Mais les bêtes sont inquiètes : elles se serrent les unes près des autres, n'avancent qu'à coups de bâton et rentrent la tête entre leurs pattes.

— C'est sûrement la neige qui leur fait peur ! dit le meunier. Ces bêtes-là, un rien leur suffit...

Malgré cela, le troupeau arrive sans histoire jusqu'à la mare qui se découpe, sombre dans la neige, effrayante.

— C'est quand même mieux que de porter les seaux ! constate le meunier.

Les moutons sont visiblement inquiets. Ils restent serrés, la tête basse.

C'est au retour que les loups passent à l'attaque. Ils surgissent tous en même temps du bois de hêtres, dégringolant de la colline avec une avalanche de neige, en hurlant. Ils entrent dans le troupeau avec une telle rapidité que les hommes n'ont pas le temps de s'interposer.

Henri se met à crier, lève son fusil mais ne tire pas. Pris de panique, le troupeau éclate, se morcelle en animaux affolés qui bêlent de terreur et s'en vont au hasard s'embourber dans la neige. Ils roulent à leur tour dans la pente, mélangés à la blancheur de la campagne où ils se confondent.

— Tant pis pour les moutons ! Tirons ! crie le meunier.

Et les coups de fusil résonnent, puissants, bousculant la paix de la neige qui tombe toujours, bouchant l'air et faisant cligner des yeux. Les loups ont disparu, leur attaque est manquée. Il ne reste plus qu'à rassembler les

moutons tremblants de terreur. Au bout du compte, seulement deux agneaux ont disparu.

— Faut les rassembler et les rentrer à l'étable ! dit Henri, blême de colère. Et ensuite on va téléphoner aux gendarmes. Ça commence à durer, cette comédie !

— Vous avez vu ? crie le meunier en proie à un tremblement qu'il ne peut maîtriser. Ils viennent chercher les moutons devant nous, en plein village. Bientôt, ils rentreront dans les étables et dans les maisons. Et c'est nous qu'ils attaqueront, pas les bêtes !

Blandine tremble à ne plus pouvoir marcher. La meunière lui donne le bras.

— J'ai très peur ! finit-elle par dire.

— T'en fais pas ! dit Henri en rechargeant son fusil. Qu'ils reviennent et cette fois, je les manquerai pas !

Il faut beaucoup de temps pour ramener les moutons à l'étable. Henri les rassemble. On doit les porter un à un, sacs remplis de peur, mous, incapables de bouger. Ils restent en tas et refusent de marcher. Le meunier exaspéré se met en colère et frappe sur les dos avec la crosse de son fusil. Henri et le meunier les poussent, les tirent et réussissent enfin à les traîner.

— Maintenant, faut appeler les gendarmes ! dit le meunier en bouclant la porte avec un madrier.

Tout à coup un cri aigu vient du château, pointu, strident, un hurlement de bête blessée. C'est Victor :

— Au voleur ! Au voleur ! On vient de me voler ! Que personne ne bouge ! Vite, appelez les gendarmes !

Il descend, sort du parc, son fusil à la main, le doigt sur la détente, le visage blanc. Il n'a pas son chapeau et son crâne dégarni montre ses cheveux blancs, secs, mal peignés qui s'en vont dans tous les sens. Les yeux exorbités, il roule autour de lui un regard de fou.

— On vient de me voler ! Vite, il faut fouiller tout le monde. Je crois que je vais tuer quelqu'un !

— Et qu'est-ce qu'on t'a volé ?

C'est Henri que ce micmac commence à agacer. Le rouquin est plutôt cabochard et tout cela lui tape sur les nerfs, surtout venant de Victor, cet infâme vieillard qui veut profiter de sa fortune pour épouser la fille.

— Mon or ! Mes louis, mes napoléons ! On me les a volés ! Vite, faut appeler les gendarmes !

Personne ne bouge, alors il s'en va lui-même téléphoner. Il avance péniblement dans cette neige qui monte à mi-cuisse en s'aidant de son fusil comme d'une rame. Les autres ne comprennent pas et regardent s'éloigner ce châtelain déchu, fou de douleur pour quelques pièces d'or. Personne ne le plaint vraiment. C'est bien fait pour lui !

Louis est parti chez lui. Il n'aurait pas pu soutenir le regard de Victor. Il comprend que tout cela va se gâter. Les gendarmes vont venir, faire une enquête, fouiller partout et découvrir que c'est lui le voleur. Il sera traîné au tribunal, fermé en prison, son nom sali à jamais, ce nom que porte son fils. Plus tard, Jeannot devra courber la tête, honteux de ses origines. Comment a-t-il pu croire que Victor ne s'en apercevrait pas ? À force d'écouter Berthe, à force de vivre sur le qui-vive avec ces loups, cette peur aux tripes, cette évidence qu'il faudra bien partir un jour l'ont aveuglé. Et il a cru à la facilité. Maintenant, un rien va le dénoncer, son attitude, sa peur... Si les gendarmes découvrent le souterrain c'est bien fini... Et si Victor le connaissait ?

Alors tant pis pour le permis de conduire, pour la belle voiture et le commerce qu'il n'achètera pas dans un pays où l'hiver ne fait que passer. Jeannot a plus besoin d'un nom sans tache que d'une bonne provision d'or. C'est trop risqué : l'enfant doit aller à l'école et se faire une place honorable. Pour qu'il puisse vivre la tête haute, il faut qu'il soit fier de son père.

Louis arrive chez lui en courant, va directement au poulailler, prend les pièces en semant la panique chez les poules qui volent dans tous les sens en caquetant comme si le renard était là. Dans le chemin creux qui va au four, il rencontre Henri qui est bizarre depuis quelque temps.

— Eh bé, le Louis, où que tu cours comme ça ?

— M'en parle pas ! Je sais pas si c'est ce sanglier, mais j'ai attrapé une de ces chiasses...

Et Louis continue de courir vers le four en serrant ses poches avec ses coudes pour qu'Henri ne s'aperçoive de rien. Au four, quand le rouquin a tourné entre les bâtiments, il entre, monte dans la gueule, allume sa lampe de poche, ouvre le passage. Dans la cave, il se précipite sur le saloir qui est resté ouvert. Il y a encore quelques pièces. Il vide ses poches, très vite, referme le saloir et s'en va par où il est venu. La dalle pivote en grinçant. La tige de fer se met en place. Heureusement que cette mécanique vieille de deux ou trois siècles fonctionne encore parfaitement. Louis arrive au four, s'essuie le front, secoue les toiles d'araignée accrochées à ses vêtements et remonte à son étable, soulagé, comme s'il avait vraiment la chiasse.

Victor est rentré de téléphoner. Il fait les cent pas sous le chêne en guettant la route. Il s'étonne du peu de diligence des gendarmes et s'emporte contre le laisser-aller des fonctionnaires. C'est tout juste s'il ne s'est pas fait engueuler ! On n'a pas voulu le croire. Gare si c'est encore un dérangement pour rien !

Quelques minutes plus tard, le fourgon est là. Victor qui a pleuré accueille les gendarmes comme des sauveteurs.

— Venez vite, messieurs ! Il y a du crime dans l'air et je crois pouvoir désigner rapidement la coupable !

— Qu'est-ce que c'est encore cette nouvelle histoire ? Ce matin les loups, et maintenant les voleurs !

— Oui, des voleurs ! Ils ont pris presque toutes mes pièces d'or !

— Et vous en aviez beaucoup ?

— Oui, beaucoup ! Venez voir. Je sais qu'ils en ont pris la moitié ou plus et que je n'ai plus rien. Je suis nu comme un morceau de bois, j'ai froid sans mes pièces... Je suis malade, mourant !

Les gendarmes se regardent. Le brigadier aux tempes grises est certainement très patient, mais cette fois, cela dépasse les limites.

— Attention ! Si c'est encore une farce, je vous ferme en prison !

— Mais ce n'est pas une farce ! Qui oserait faire des farces avec de l'or ?

— Et où était-il ?

— Un fond de saloir, dans ma cave !

— La cave était fermée comment ?

— À clef ! Avec un cadenas !

— Et ils avaient forcé le cadenas ?

— Non ! Le cadenas était fermé à clef et la clef dans ma petite poche, comme toujours. D'ailleurs, ils n'ont pas pu passer par le rez-de-chaussée,

on ne peut pas entrer dans la cave sans passer par la cuisine où j'étais...

— Et ils pouvaient entrer par ailleurs ?

— Non !

— Attention, si vous vous foutez de moi !

— Je vous jure que non, monsieur le gendarme !

On arrive au château. On va à la cave. Le cadenas est fermé. Victor l'ouvre et fait de la lumière pour que les gendarmes descendent l'escalier humide sans se cogner. Au saloir, Victor ôte le couvercle et là, la lampe braquée sur son trésor, il reste immobile, sans voix.

— Mes pièces sont revenues ! fait-il aux gendarmes qui s'étonnent de la cachette d'une telle fortune.

— C'est mieux que les banques ! dit encore l'avare en sautant de joie. Les banques ça se fait toujours cambrioler. Pas mon saloir ! Messieurs, excusez-moi, j'avais mal vu. Tout est là !

— Vous en êtes bien sûr ?

— Absolument. J'ai l'habitude. Un coup d'œil me suffit pour savoir qu'il ne manque pas une seule pièce !

— Vous trouvez pas que ça sent la crotte de poule ? demande le gendarme en reniflant.

— Ce coup-ci, ne croyez pas que vous allez vous en tirer comme ça ! dit le brigadier en enlevant les toiles d'araignée de son képi et en montant la voix.

Dehors, Louis se sent tellement léger, qu'il en sourit tout seul. Sa conscience dégagée, il a envie de chanter, de siffler, de raconter des bêtises.

Il est là, avec Henri et le meunier qui s'étonnent sans le dire de son odeur de crotte de poule. Les gendarmes arrivent. Victor a repris son chapeau et se laisse engueuler par le brigadier en souriant. Et s'il ouvrait une bonne bouteille ? Le brigadier n'a probablement jamais bu de vin de Bordeaux de 1904 ! C'est dit : il va faire sauter la vieille cire. Bernadette va préparer un fromage sec !...

Les autres sont là, avec leur nouvelle qui fait exploser le brigadier :

— Vos loups, toujours vos loups ! Vous me faites chier ! Il vous faudrait une brigade pour vous seuls ! C'est comme le vol des louis d'or ! Dès qu'on arrive, plus de vol, plus de loups ! Alors, moi, je vous avertis, la prochaine fois qu'on me dérange pour rien, j'emmène quelqu'un en prison ! J'ai autre chose à faire que de venir rassurer des paumés !

— Mais les loups ont vraiment attaqué le troupeau de moutons ! dit Henri dont la nervosité se voit aux tics qui animent son visage.

— Et qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi ?

Il se tourne vers le gendarme qui ne dit rien :

— Bon, puisqu'il faut être gentil à toutes forces, je vous fais venir l'hélicoptère de Limoges. Il tournera au-dessus du village et dans la campagne. Avec cette neige, vos bêtes pourront pas lui échapper, mais si c'est encore pour rien, gare !

Il remonte dans le fourgon et, avant de claquer nerveusement la porte, il crie :

— Vous pouvez dire qu'avec vous, j'en ai de la patience !

L'estafette bleue démarre, fait voler la neige derrière elle et disparaît dans le chemin.

Content, Victor s'en va donner du bâton à sa fille.

OceanofPDF.com

Comme prévu, le docteur Duraut arrive à la tombée de la nuit. Il trouve Blandine qui l'attend à la fenêtre. Les autres maisons sont fermées, barricadées sur la peur de leurs habitants. Il ne neige plus et l'air semble moins froid que d'habitude. Le vent du sud fait remonter les nuages vides de leurs flocons comme des tombereaux qui repartent vers un nouveau chargement. Il n'y a pas de bruit. Pas de hurlements. Les loups ont disparu dans l'ombre mais le poids de l'anxiété fait qu'on s'attend à les voir surgir partout à la fois. Les bêtes grises habitent la conscience de tous. C'est comme un intrus, quelque chose d'inavouable qui s'est glissé à proximité des gens de Beauchabrol et ils se méfient les uns des autres, supposant que ce qui les anime ne peut pas échapper aux voisins.

Avant les loups, la vie s'en allait tranquillement, d'étés trop courts en hivers trop longs, de vent du nord en vent du sud, toujours plus chaud et porteur de bonne humeur. On avait certes des regrets, comme tout le monde, des rêves secrets qu'il n'était pas possible de dire mais cela s'arrêtait là et Henri, s'il rêvait un peu aux nouvelles formes de femme de Blandine, c'était qu'il les voyait tous les jours, qu'il souffrait de sa solitude de célibataire. Mais c'était vite renfermé en lui, interdit de pensée. Les loups ont tout changé. Sans qu'on sache vraiment pourquoi, d'ailleurs. Leur façon de venir défier les hommes jusque dans le village et de s'évanouir comme par enchantement angoisse tellement que ce qui paraissait secondaire devient maintenant primordial.

Louis est le seul à avoir résisté à la force des bêtes. Le seul que la peur du déshonneur a fait reculer. Son indécision a bien failli lui jouer de mauvais tours mais son honnêteté foncière et surtout l'amour qu'il porte à son fils l'ont préservé. Aussi est-il content, sûr de ne pas rechuter. Il a beau écouter les reproches de Berthe qui le traite de tous les noms, ces mots méchants, ces phrases criardes passent au-dessus de lui, glissent sur sa

carapace de certitudes. Il sait maintenant qu'il a raison et se met à rêver du printemps pour le plaisir de poser sa veste en brûlant les mauvaises herbes et les feuilles amassées dans la prairie.

Charles semble vieilli, rongé par un mal impossible, une anxiété qui lui dévore les viscères. Il ne peut plus le combattre avec la gnole. La seule vue de la bouteille lui donne envie de vomir.

Que se passe-t-il ? Quel rapport avec les loups ? Pourquoi ne peut-il pas reprendre sa vie d'ivrogne qui lui convenait parfaitement ? Maintenant, il traîne sa misère, sa lourde conscience face à sa déchéance. Saoul, il n'a peur de rien et cela le retient. Comment se donner, désormais, à l'ivresse quand il risque de ne pas se réveiller lucide ? La mort pourrait entrer chez lui, sous la forme d'une bête noire. Le prendre, le dévorer sans qu'il ait conscience de sa douleur. La mort. La grande dame sombre avec sa faucille. Le squelette édenté qu'il avait vu une fois déterré du parvis de l'église. La mort : le néant, le trou sans fond, l'absence de sensation, l'éternité. Tout ce qui le hante. Le temps qui coule autour sans rien pour le marquer. Son corps redevenu minéral, même pas capable de reconnaître le chaud du froid. Combien de fois Charles est-il resté les yeux grands ouverts face à cette terreur de l'inévitable ? Le goût de l'alcool l'a préservé jusque-là et voilà que les loups l'empêchent de se fabriquer ses barrières. Avec l'alcool, on glisse sûrement dans la paix, la certitude, l'absence de peur, l'euphorie tranquille et le sommeil. On se réveille toujours de la paix de l'alcool, pas de celle des loups. Ils entrent, vous prennent, vous tuent et c'est fini. La mort sans avertissement semble insupportable à l'inventeur du mouvement perpétuel.

Les loups ont mis dans la chambre ce qu'on voulait laisser dehors. Ils ont fait comme la pourriture dans le fruit. Le sucre est devenu acide et il n'est resté sous la peau de la bonne conscience que de molles résolutions, vaincues d'avance.

Et le mal est contagieux. Ceux qui ne font que passer à Beauchabrol ne sont pas entièrement immunisés. Certains échappent à la fièvre mais d'autres, pour peu qu'ils aient là un rien pour les attirer, un regard, un sourire, quelque chose de nouveau, se retrouvent prisonniers à leur tour. Les voilà contaminés, aveuglés par la lueur infernale des prunelles jaunes.

Le docteur Duraut entre-t-il dans cette catégorie ? Saurait-il le dire lui-même ? Il est venu par hasard voir une pendue puis un malade et le voilà impliqué, ne serait-ce que par sa curiosité scientifique.

Lorsqu'il arrive, Blandine est derrière la fenêtre. La porte s'ouvre. La fille accueille l'homme avec un grand sourire. Enfin, voilà celui qui est venu pour la mort et qui lui donne envie de vivre ! Elle ne sait pas trop ce qui lui arrive, ayant fui jusque-là ceux qui tentaient de l'approcher. Hors de Beauchabrol, elle se croyait perdue et n'avait pas insisté lorsque son père avait refusé de l'envoyer à l'école. Il a fallu les loups pour qu'elle ait peur dans son hameau natal, pour qu'elle comprenne que la menace peut venir de ces taillis qu'elle connaît parfaitement, été comme hiver, et dont elle surprend, au matin, l'intimité de passereaux curieux et de chants de grives apeurées.

— Bon, fait Duraut, il faut mettre un appât et attendre. Le lapin, c'était une erreur. La preuve, il n'y a eu qu'un sanglier. Il faut un mouton.

Le meunier est là, devant la porte, secouant la tête. Il n'est pas décidé de donner un mouton. Pourquoi serait-il le seul à payer de son cheptel pour débarrasser tout le monde ?

— Parce que les loups s'attaquent à tes moutons ! fait Victor, nerveux, et pas à nos vaches. Alors il faut que tu en donnes un ! Tu dois bien avoir une vieille brebis, non ?

— On peut se cotiser ! dit Henri. Moi, il me semble que ce serait plus logique !

— Et mon chien ! fait Victor, hein, est-ce qu'on s'est cotisé pour me le rembourser ?

— C'était une carne qui mordait aux mollets les gens dès qu'ils s'approchaient du portail. Moi, je pleure pas sa perte !

— Eh bien, moi, je dis que ton mouton, tu dois le donner. C'est la seule façon de débarrasser le pays de ses loups. D'ailleurs, tu fais comme tu veux ! Moi, les loups me dérangent pas !

— Taisez-vous, dit Duraut. Je vais le payer, le mouton. Faites votre prix !

Victor regarde avec méfiance le médecin. Que vient-il faire ici ? Pourquoi proposer de payer un mouton alors qu'il n'est même pas du pays ?

— Eh bien soit ! fait le meunier. Venez le chercher.

Il rentre dans son étable et revient en poussant une brebis apeurée qui se bloque sur ses pattes plantées dans la neige comme des morceaux de bois.

— Bien, dit le docteur, on va aller la mettre à la place du lapin. On retendra les pièges tant qu'il ne fait pas nuit. S'ils ont été capables de tenir un sanglier, ils peuvent bien tenir un loup.

C'est décidé. Henri traîne par la laine le mouton qui bêle de terreur, comprenant peut-être à quoi il va servir. Le meunier marche devant pour repérer les pièges qui sont restés sous la neige. Arrivés sur place, il tâte avec un bâton. Les ressorts se détendent et les mâchoires d'acier claquent en sautant au-dessus de la neige. On attache le mouton à un arbuste et le meunier installe de nouveau les pièges tout autour. Il fait presque nuit. Le ciel se dégage et cela permet de remarquer que les jours ont grandi.

Dès qu'il est abandonné, le mouton se met à tirer sur sa corde et bêle de toutes ses forces. Il a dans la voix une espèce de terreur animale qui ne laisse pas insensible, mais tant pis, il faut se débarrasser des loups.

— La pauvre bête ! fait le meunier en haussant les épaules.

Et la troupe repart au hameau. Ce soir, c'est le civet de sanglier qui les attire beaucoup plus que la paix des vieilles maisons. Ils sont heureux de manger une bonne sauce et un morceau de viande. Cela sort de l'ordinaire et fait oublier l'anxiété des loups.

— Tu vois, fait Charles qui ne se fait plus de cuisine depuis longtemps, quelque chose me dit que ça va pas marcher ! Ces loups sont pas des bêtes normales !

— Qu'est-ce que tu racontes ! dit le meunier. Avec un mouton qui bêle comme ça, moi je te dis que s'il y a un loup dans les parages, il va sauter dessus dès qu'on aura les talons tournés. Fallait voir cet après-midi comme ils étaient pressés !

— Oui, mais ces loups sont là pour nous, pas pour les bêtes ! Moi, je vous dis que c'est pas fini, qu'on va tous y passer !

Henri ne dit rien. Incapable de lever les yeux sur le docteur Duraut qui le gêne, il a mal partout. Que vient-il faire ici ? On était si bien entre nous, entre gens de Beauchabrol ! Les loups, c'est l'affaire des gens d'ici, pourquoi viendrait-il se poser en vainqueur des bêtes ? C'est sûrement cela qu'il veut : tuer les loups pour passer pour un héros aux yeux de la fille !

La nuit est maintenant complète. Les hommes sont rentrés chez eux, barricadés, loin des bêlements du mouton. Le docteur Duraut a retrouvé Blandine qui l'attendait devant la porte. Il fait moins froid que d'habitude. On sent, dans l'aigreur de l'air, un peu de douceur qui ramollit la neige.

— Viens ! dit-elle et elle entraîne l'homme à l'étable.

Henri revient de sa grange qu'il a barricadée avec des bottes de paille derrière les portes. Il a remarqué que ses bêtes sont inquiètes. Elles secouent

les chaînes, piétinent, se tournent vers lui avec, dans leurs grands yeux ronds, une anxiété qu'il perçoit parfaitement.

Il voit Blandine donnant la main au docteur Duraut et l'entraînant dans l'étable. Il serre son fusil. Et comme la douleur qui lui comprime les poumons redouble de violence, qu'il sait que, rentré chez lui, l'image obsédante de sa mère, trop bonne trop aimante, finira de le mettre en colère, il fait quelques pas en direction de l'étable à moutons. La porte s'est refermée sur le couple, doucement, laissant la nuit, les loups et les vieilles mesures de l'autre côté, et gardant pour soi quelques bottes de paille et une ombre complice.

Il s'approche de la porte, entend la rumeur des moutons couchés et des éclats de voix, des rires heureux, des mots pleins de feu. Henri se tourne face à la nuit, son visage de rouquin doit être plus chaud que l'acier sur l'enclume. C'est trop lourd à porter. Pourquoi tant de joie, tant de plaisir qui passe encore une fois à côté de lui ? Bien sûr ces gamineries ne sont plus de son âge, mais lui qui ne les a jamais vécues rêve de sentiments faciles, de rencontres. Autrefois c'était si bien : les vieux arrangeaient les mariages des jeunes et tout le monde y passait, même les rouquins. Il se sait laid, profondément laid, repoussant, et chaque fois qu'il se voit dans une glace, sa propre image lui fait baisser les yeux.

Le docteur Duraut est plutôt beau, lui, plein d'allant, de bonne humeur, avec une belle situation, de l'instruction et la connaissance du corps. Il a tout pour faire illusion, pour montrer à Blandine l'espérance d'une vie nouvelle, tout pour conter des boniments et se moquer d'elle. La pauvre fille se laisse faire. Bientôt elle se retrouvera seule, déçue, peut-être enceinte, incapable de dire quoi que ce soit, de marcher la tête haute.

Et le meunier ne dit rien ! Le meunier qui est jaloux à soupçonner tout le monde, le meunier qu'un rien met en colère ne se pose pas de question et ne cherche même pas à savoir où se trouve la fille, ni ce qu'elle fait en ce moment. Henri irait bien lui dire qu'elle se fait dépuceler sur les bottes de

paille, entre les sacs d'aliments mais encore on irait s'imaginer des tas de choses qui ne sont pas vraies.

Il s'en va vers le pré de Victor. Ce soir, il n'a pas peur des loups. Il n'a peur de rien. Son fusil pèse à son épaule. Là-bas, sur l'éperon rocheux, le mouton bêle encore, signe évident que les loups ne sont pas arrivés. D'ailleurs ce soir on ne les entend pas hurler. La nuit a un silence souverain qui ajoute beaucoup d'importance aux pensées, aux sentiments et surtout aux douleurs.

Arrivé au milieu du pré de Victor, il reste un moment à regarder autour de lui le mur de nuit qui se déplace avec son regard. Dire qu'il a passé sa vie ici ! Que son pied reconnait chaque caillou ! Qu'il sait, à la forme et à la direction des nuages le temps qu'il va faire ! Dire qu'il a tout donné à cette terre et qu'elle ne lui a même pas été fidèle !

Il a tout maintenant : sa maison, son étable, ses bêtes et une petite vie tranquille. Pendant de nombreuses années, cela a été ainsi, parfaitement clair, le bonheur paisible des habitudes qui remplacent et masquent la nature profonde. Il savait que les femmes n'étaient pas pour lui, à cause de ses cheveux mais c'était bien ainsi. Il avait des ambitions pour son cheptel et se voyait à la tête d'une trentaine de vaches limousines, inscrites au livre généalogique, vendant des reproducteurs, des taureaux pour l'exportation et des génisses pour d'autres élevages. On vient lui demander des bêtes de très loin, mais il met moins de cœur à l'ouvrage, moins d'ardeur. Il se prend à rêvasser, à regarder passer les oiseaux, à penser à autre chose. Il ne se parle même plus à voix haute, comme il le faisait avant.

Le mouton ne bêle plus. Henri entend des hurlements à côté, quelque part dans l'ombre...

Là-bas, derrière le château de Victor, la 4L blanche démarre enfin. Ses phares trouent la nuit, puis disparaissent alors que le bruit du moteur

s'éloigne lentement. Henri revient chez lui, se met à table en face de sa mère, la tête basse, le regard fixé sur l'assiette.

— Et qu'est-ce qui te prend à toi ? Mon Henri, voilà que tu vas être malade ?

Il ne répond pas, conscient qu'il va dire une méchanceté et que sa mère ne le mérite pas. Il mange rapidement puis va se coucher, dissimulant dans le noir cette maladie bizarre qui le ronge par l'intérieur et lui arrache une à une ses bonnes intentions.

OceanofPDF.com

Au lever, les hommes ont une agréable surprise : il fait doux et la fonte de la neige est amorcée. Les chandelles de glace fondent, les gouttes qui en tombent font des trous dans la neige. Le vent souffle du sud, le vent doux, printanier, le vent qui fait fleurir les perce-neige.

— Si ça continue comme ça ! dit Victor, tout sera fondu dans une semaine.

Ils partent voir ce qu’a donné le mouton. Le silence de la neige grasse qui colle aux bottes n’est pas bon signe. Pas un aboiement de chien, pas un chant de coq, rien. Les bêtes n’ont pas senti le redoux. Elles restent au poulailler, dans les maisons. Ce matin, Henri n’a pas réussi à traîner son chien jusqu’à l’étable. Le pauvre animal restait aplati sur la neige, remuait la queue et gémissait comme pour se faire pardonner sa peur.

Aux pièges, il n’y a pas de loup. Cela, ils le voient de loin, mais le mouton a été attaqué. Le meunier passe le premier, regarde ses pièges dont deux sont détendus, désarme les autres et fait signe à ses voisins qu’ils peuvent approcher. Le mouton gît éborgné, la laine ensanglée, les viscères à moitié dévorés.

— Sales bêtes ! dit le meunier en serrant son fusil. On n’en aura pas un seul !

— Eh, dites, regardez ! Ce sang n’est pas du mouton !

Charles est accroupi près d’un piège. Un loup a été pris : entre les mâchoires de fer, il y a du poil et deux doigts arrachés.

— Celui-là, il a son compte ! Je parie qu’il est pas prêt de marcher sans boiter !

— On va récupérer les poils et les deux doigts. Les gendarmes vont enfin croire qu'il y a des loups !

— C'est peut-être un peu mince, comme preuve, non ?

— Non, il suffira de le montrer à un spécialiste pour savoir si c'est des chiens ou des loups. Enfin, on va leur montrer qu'on est pas aussi cons qu'ils le pensent !

Charles est tout fier de sa découverte. Il a pris les doigts ensanglantés, le poil et le morceau de peau arrachés par les dents d'acier.

— Allez, dit-il à Henri, on va porter ça à la gendarmerie qui les fera analyser.

Le docteur Duraut est venu aux nouvelles. On lui montre ce que la bête a laissé dans le piège. Il l'examine un moment puis glisse ces maigres dépouilles dans une petite poche en plastique.

— Je vais le faire examiner par le laboratoire vétérinaire de Limoges. J'ai un copain qui y travaille, le docteur Vicens, il est spécialiste des canidés. Je l'ai eu au téléphone hier soir.

Il semble bien sûr de lui, le petit médecin avec sa veste fourrée de laine, sa peau claire qui n'est pas celle d'un homme d'ici. Il parle plus haut que d'habitude, comme si le fait d'avoir serré contre lui la fille du hameau lui avait donné un droit, une supériorité et cela déplaît fort à Victor et à Henri.

Maintenant, chacun s'aperçoit qu'il a une grande matinée devant lui et pas de projet pour la meubler. La fonte de la neige fait penser au printemps. On en est à espérer la pluie pour l'accélérer. La menace des loups reste encore présente.

Le docteur Duraut ne semble pas pressé d'aller retrouver ses malades. Il continue :

— On va pouvoir dire quelque chose ! Mon copain, Vigens, me racontait hier au téléphone que les traces du loup sont différentes de celles du chien, plus allongées, mais cela, personne n’y a fait attention ici. D’un autre côté, le loup est tellement méfiant, tellement peureux qu’il suffit qu’une voiture arrive au village pour le faire décamper. Pendant l’Empire, les louvetiers se passaient les vêtements au camphre pour éviter d’être repérés. Le camphre avait l’avantage de donner une odeur semblable à celle de la louve en chaleur.

— Peureux et méfiant ! Il parle bien, votre copain ! Pendant ce temps, ils viennent attaquer les moutons à notre barbe à la Font-Neuve !

— Justement ! Le loup est capable de reconnaître les risques qu’il court. S’ils sont venus attaquer les moutons, c’est d’abord qu’ils sont affamés et ensuite qu’ils avaient vu qu’ils ne risquaient rien. La preuve, lorsque les gendarmes arrivent, ils foutent le camp. Tiens, je suis prêt à parier que leur hélicoptère ne trouvera rien non plus !

— Alors, comment on faisait autrefois pour se débarrasser de ces sales bêtes ?

— Moi, j’ai un moyen. Et les gendarmes sont des ignorants. Leur viande avec des somnifères, ça valait rien. Les bêtes avaient parfaitement flairé le piège. Tiens, c’est un miracle qu’ils soient venus attaquer le mouton cette nuit. Un véritable miracle ! Il faut qu’ils soient vraiment affamés !

— Et pourquoi l’avez-vous fait ?

— J’en savais rien non plus ! Officiellement il n’y a plus de loups en France. Pourtant, des photographes animaliers ont réussi à surprendre un couple dans le bas Berry en 1963, alors qu’ils attendaient des sangliers.

— Et qu’est-ce qu’on a fait ?

— La presse s'est emparée de la nouvelle ! On a retrouvé la photo dans *Paris-Match* ! Mais les scientifiques qui sont des sages ont dit que c'était pas une preuve. Il aurait fallu abattre une bête pour en être sûr.

— Alors, nous, ils vont nous laisser tomber en disant que c'est des chiens ?

— Peut-être. Et dans le fond c'est une bonne chose !

— Et vous le croyez vraiment ?

— Oui, Vigens m'a dit que les loups ne s'attaquaient jamais à des humains. Là, il a été formel. Le loup, c'est surtout un charognard. Il s'en prendra à des cadavres, pas à un homme vivant.

Les hommes se regardent étonnés. Ils se demandent un moment si Duraut n'est pas en train de se moquer d'eux.

— Ça se voit bien que vous n'avez pas entendu les hurlements et que vous les avez pas vu entrer dans le troupeau de moutons !

— Mais des chiens auraient fait pareil et vous n'auriez pas eu peur ! Vous crevez de trouille parce que depuis le début vous vous êtes mis dans la tête qu'il s'agit de loups. C'est tellement impossible que les gens se moquent de vous...

— Alors, vous aussi, vous ne croyez pas que c'est des loups ?

— Ne dites pas ça ! Je ne crois rien tant que je n'ai pas de preuves. Je dis qu'il peut s'agir de loups, mais aussi et plus certainement de chiens. Il faut analyser ces doigts, ces bouts de fourrure. D'ailleurs, rien ne prouve qu'après cela on pourra avoir une certitude.

— Et pourtant, c'est pas les mêmes bêtes ?

— Le chien vient du loup, du renard, du chacal. Il contient ces trois espèces avec des caractères dominants qui donnent les différentes races. D'ailleurs une chienne peut faire des louveteaux... Vous voyez que la différence n'est pas très grande ! Les gendarmes sont bien ignorants des choses de la nature. Avec le lapin, ils avaient toutes les chances d'attirer les sangliers, ce qui est arrivé : en hiver, surtout cette année où il fait très froid, le sanglier manque de protéines et devient prédateur...

— Mais enfin, le chien de Victor... Les moutons, maintenant la vieille brebis, tout ça, c'est des preuves...

— En principe, les loups restent plusieurs jours à observer ce qui se passe avant d'attaquer. Et c'est un miracle que l'un d'eux se soit fait coincer la patte dans le piège. Tout ceci tendrait à prouver qu'il s'agit de chiens !

— Et les hurlements ?

— Chiens et loups hurlent à peu près de la même manière !

Le docteur Duraut monte dans sa voiture et s'en va, laissant les hommes de Beauchabrol sans voix, complètement étonnés par ce qu'ils viennent d'entendre.

— T'as vu ? dit Charles. C'est bien un gars de la ville. Ils savent tout et font les savants. Moi je sais ce que racontaient les vieux sur les loups. Et les vieux, ils en avaient vu !

— Il chercherait à nous faire la morale... dit Victor en abaissant son chapeau. Il ferait bien de rester chez lui. On n'a pas besoin de ses leçons ! Quel jeune con !

Ils s'en vont chez eux. Henri reste seul au milieu du chemin. Il n'a rien dit du matin et s'est contenté d'écouter les autres. Les loups le laissent maintenant presque indifférent. Une peur a chassé l'autre, ou plutôt une douleur est devenue primordiale, puissante, et il ne fait que penser à elle,

qu'agir en fonction d'elle. Tout de suite, il devrait aller à son étable, préparer les bacs d'aliments pour les vaches et les génisses qui sont à l'engrais et qui devront partir au début du printemps, époque où elles sont les plus chères. Mais il reste là, les bras ballants, écoutant le vent qui apporte une lointaine rumeur et le bruit des gouttes qui tombent des toits. Un vol d'oiseaux migrateurs passe très haut au-dessus du plateau. Henri le suit des yeux. Annonce d'un printemps pour les régions douces, ce n'est ici, qu'un signe avant-coureur. L'hiver continue jusqu'au mois d'avril, parfois mai et combien de fois les haricots se sont-ils gelés, dans le jardin, à la mi-juin ?

Il repense à Duraut et à son copain spécialiste des loups qui sait tant de choses ! Duraut est sûr de lui à cause de sa facilité de parole, de son instruction, de ses connaissances... Il fait quelques pas en direction du chemin, reste un moment devant le buis noyé de neige. Il hésite. Blandine arrive. Henri est timide mais au fond de lui une force le pousse, une force essentielle qui ne manquerait pas de lui reprocher plus tard de ne pas avoir tenté l'impossible.

La fille est radieuse, le visage rempli d'une joie qui rayonne, déborde de sa peau.

— C'est toi ? fait Henri en feignant la surprise. Je voulais te parler.

C'est dit tout net. Une habitude chez le rouquin. Lorsqu'il traite une affaire, il ne marchand pas, donnant son prix d'emblée, à prendre ou à laisser. Henri n'aime pas les palabres et les conversations pour rien.

— Eh bien, parle-moi ! fait Blandine en prenant un petit air intrigué.

— Oui, c'est au sujet du docteur Duraut. Blandine, je t'ai vue pas plus haute que ça, comme une petite sœur, presque comme ma fille. Tu étais le soleil du village. Alors je crois que j'ai le droit de te dire certaines choses...

Un peu de vent fait tomber une poussière de neige qui déleste une branche du buis, brusquement agitée comme après le passage d'un animal.

— Je t'écoute, Henri.

— Voilà, ce type s'amuse de toi. Rien de plus. Il va s'en aller avec les loups et tu ne le verras plus. Il te promet le Pérou pour profiter de ta jeunesse, de ta beauté, pour s'amuser et il ne sait pas que tu vauds plus que ça !

Blandine remonte la capuche noire de sa cape. Ses cheveux rassemblés autour de son visage lui font comme une écharpe soyeuse.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? C'est mon père qui t'envoie ?

— Non. Ton père est trop préoccupé par les loups pour se rendre compte de ce qui t'arrive !

— Alors c'est ma mère ! L'autre jour elle m'a engueulée parce que je refusais de me marier avec ce vieux fou de Victor. Et toi aussi tu fais pareil, tu crois que j'ai tort ?

— Non Blandine. Personne ne m'envoie. Je viens tout seul, parce que je suis ton ami. Parce que je t'aime bien... Je voudrais que tu sois heureuse...

— Eh bien, je le suis...

— Pas pour longtemps ! C'est ton premier homme, alors tu te jettes dans ses bras sans prendre la moindre précaution. Lui, c'est un habitué ! Tiens, j'en ai entendu parler par ma tante de Saint-Merd...

— Ah ? Et qu'est-ce qu'elle en dit, ta tante de Saint-Merd ?

— Qu'il court après toutes les filles et les femmes du coin. Tiens, tu lui demanderas ce qui lui est arrivé au Mas Chevalier, lorsqu'il soignait la

femme du facteur d'une soi-disant pleurésie !

— Eh bien ?

— Il s'est d'abord fait casser la figure par le facteur et puis il a failli passer au tribunal.

— C'est pas vrai. Tu me dis ça pour m'en séparer, comme les autres !

— Non, Blandine, je dis ça pour ton bonheur. Il n'a que faire d'une paysanne ignorante et sans le sou comme toi !

— Sans le sou ? Et le troupeau de moutons, tu crois que je m'en occupe pour rien ? Mon père a dit que quand je partirai, il me donnerait la moitié des mères...

— Pense, Blandine, comme tout pourrait être bien ici...

Il avale sa salive. Le rouquin se sait rouillé et il a honte de cette chose énorme qui lui comprime l'estomac et dont il ne peut pas se débarrasser.

— Oui, tout à fait bien ici ! Tu as raison, avec des loups qui viennent te voler les moutons devant l'étable ! Bien ici, avec cette terre et l'hiver qui n'en finit pas ! Bien ici, avec la misère continuelle ! Non, merci !

— C'est pas vrai ! Regarde, je ne suis pas aussi riche que Victor mais je m'en tire bien ! J'ai changé mon tracteur au printemps dernier et je l'ai payé comptant ! Si je veux, je peux doubler mon cheptel et doubler les bénéfices. Je peux gagner autant que Duraut... Si tu le veux...

— Si je veux quoi ?

Il baisse la tête. Et, rassemblant ses forces, il dit :

— Ça fait longtemps que j'y pense et que je voulais t'en parler, mais tu sais bien... Si tu voulais qu'on se marie tous les deux...

C'est sorti d'un coup et ça le soulage. La fille reste un moment en face de cet homme qui coupe toute la lumière tellement il est large, ce rouquin timide qui assomme un bœuf d'un coup de poing puis elle éclate d'un rire clair comme l'eau de la Font-Neuve, lorsqu'au printemps après la pluie et le fonte de la neige elle sort à plein goulot. Un rire qui résonne au-dessus du bruit sourd et mat des moutons dans l'étable voisin. Henri le reçoit comme le tranchant d'une scie, comme une profonde déchirure dans sa chair à vif. Il a compris et n'ajoute rien. Honteux, la tête basse, il s'en va.

Au fond, la fille a bien fait de lui rire au nez. Elle n'est pas faite pour lui, elle, jeune, gracieuse, intelligente. Pas pour un rouquin qui a le visage bourré de tics dès qu'il se met en colère et qui marche aussi lourdement qu'un ours. Qu'est-ce qu'il allait croire, là, devant ce buis, planté dans la neige ?

Il marche dans le petit chemin creux, croise le vieux four et s'enfonce dans la lande. La neige lui monte jusqu'au ventre. Par endroit, les ajoncs s'effondrent sous son poids et il tombe dans une prison de gel. Mais rien n'arrête sa progression. Il a besoin de fuir les maisons, de quitter pour un moment cette rue principale où il ne pourra pas s'empêcher de rougir dès que la fille apparaîtra, considérant comme honteux le sentiment qu'il lui porte. Il a besoin de marcher, de dépenser son énergie, de haleter sous l'effort pour ne pas céder à la sourde douleur qui lui voile la vue. Son fusil à l'épaule, il a envie de tirer sur tout ce qui bouge, tout ce qui passe à côté de lui, merle, grive, pauvre lapin qui a du mal à sauter, tout ce qui vit et attend avec impatience la fonte de la neige pour s'accoupler, pour faire le nid et la couvée.

Il souhaite que les loups s'approchent ; il voudrait un adversaire à sa taille, pour se battre, exploser, tuer. S'ils étaient là, les huit loups, en face de lui, il jure qu'il n'aurait pas peur et les affronterait avec plaisir. Mais les bêtes sont ailleurs, dans la grande lande du plateau, dans les taillis, sous les ajoncs, cachées parce qu'elles se savent traquées, attendant peut-être

l'occasion de partir sans se montrer puisque leur survie est toujours menacée.

OceanofPDF.com

Granget est revenu vers les deux heures de l'après-midi. Il ne sourit pas mais il semble reposé, tout à fait remis. C'est la meunière qui le voit arriver, à pied de la route. Elle pose son seau et s'en va au-devant de lui, comme ça, en plein jour parce qu'il n'y a pas de mal à aller dire bonjour à un voisin qui revient de l'hôpital. Charles le voit à son tour et va le saluer. Granget a l'air complètement retapé :

— Moi, dit-il, tu sais, les hôpitaux et tout leur micmac... Alors quand j'en ai eu marre, j'ai pris mes habits et je suis parti !

— Et t'a pas payé ?

— T'en fais pas ! Ils oublieront pas d'envoyer la note !

— Mais ils voulaient pas te garder ?

— Avec eux, tu sais bien ce que c'est ! J'étais très malade et il me fallait un traitement actif pendant au moins deux semaines et ensuite trois mois de maison de repos... Alors, je suis parti !

Le retour de Granget fait plaisir. La meunière ne montre aucune joie excessive, gardant avec lui et devant les autres des distances plus que convenables, et pourtant lorsqu'elle prend son seau, elle a dans ses gestes quelque chose de léger, de guilleret, de joyeux qui échappe à tous, sauf à Victor.

— Alors, le Jean-Baptiste, ta fille est-elle décidée ?

Le meunier hausse les épaules. Cette affaire l'ennuie : il n'ose pas renvoyer Victor à cause de sa dette mais il sait aussi que c'est une mauvaise

chose, que les gens vont en parler et qu'ils ne manqueront pas de condamner Blandine.

— C'est elle qui voit ! Pas moi !

Au milieu de l'après-midi, le docteur Duraut revient, accompagné d'un homme d'une quarantaine d'année avec une fière barbe rousse sous une tignasse d'un noir oriental.

— J'ai porté les morceaux de doigts à Limoges au labo et mon ami le docteur Vigens dont je vous ai parlé a tenu à voir les traces de vos bêtes !

— Oui ! Ces morceaux sont peu caractéristiques. Les phalanges paraissent bien longues pour des chiens mais on ne peut pas dire avec certitude qu'il s'agit de loups.

— La neige fond ! dit le meunier. C'est bien joli de croire qu'on va trouver des traces fraîches mais il suffit de vouloir...

— Les traces de loups sont caractéristiques ! dit le docteur Vigens. Si on a la chance d'en voir de belles...

En parlant, le groupe est arrivé à l'éperon rocheux où sont les restes du mouton. Il y a pas mal de traces dont certaines ont conservé, malgré la fonte de la neige, une bonne netteté. Le docteur Vigens les examine, les compare à des dessins, opine de la tête, se gratte la barbe. Finalement il se tourne vers les autres :

— C'est vraiment curieux ! Ce sont des traces de loups !

Il dit ça comme s'il était le premier à s'apercevoir que les loups sont autour de Beauchabrol. Il regarde le meunier, le docteur Duraut et Charles qui a suivi comme s'il s'attendait à son incrédulité.

— Ça fait huit jours qu'on le dit ! Et personne ne veut nous croire !

Le docteur Vigens, qui n'est pas du pays, scrute l'horizon, parcourt des yeux les collines, les taillis, les landes d'ajoncs, les ruisseaux que la fonte accélérée de la neige rend bruyants et agressifs.

— Vous savez qu'ici rien ne s'opposerait à la présence de loups ? Et il y en aurait depuis longtemps que personne ne s'en rendrait compte, sauf dans un cas précis comme ici ! Il y a tout pour des loups : des taillis, des espaces sans culture, des ruisseaux... Oui, le loup a besoin d'eau, il boit fréquemment dans la journée... Alors...

— Et comment se fait-il qu'ils soient restés seulement ici ?

— L'avance de la rage, les renards qui pullulent, cela vient de ce qu'il n'y a plus de loups ! continue le docteur Vigens sans répondre à la question qu'on lui pose. Les loups vivaient autrefois en grand nombre dans ces régions parce que celles-ci étaient très peuplées. L'homme attire le loup !

— Ah ! fait Charles. Qu'est-ce qu'ils disaient les vieux ? Bien sûr, on en rigole parce que c'est pas dit avec les mots d'aujourd'hui, les mots de la science.

Pourtant ! Ils disaient que chaque homme a son loup !

— C'est presque juste ! Autrefois il y avait beaucoup de monde dans les campagnes et le loup, charognard, mangeait les bêtes crevées qu'on abandonnait... Il s'en prenait au renard... La culture favorisait le développement du gibier. Les loups ont disparu avec les hommes qui leur ont fait une chasse sans répit et sans raison !

— Sans raison ! Vous en avez de belles, vous ! Ils viennent, vous prennent vos enfants, vos bêtes...

— On ne répétera jamais assez que le loup ne s'attaque pas à l'homme et qu'il a été victime de la peur collective. En plus, la destruction du loup a été une erreur !

Les deux médecins partent sans rien ajouter. Duraut trouve Blandine à la portière de sa voiture. Il lui dit quelques mots, lui caresse la joue et s'en va avec son ami. La fille reste un long moment au milieu du chemin comme si elle ne pouvait pas détacher son regard de l'endroit où la 4L a disparu.

La pluie qui commence à tomber accélère la fonte de la neige. Elle salit la campagne, charge le ciel de sa grisaille lourde et plombée. Les monticules de neige s'effondrent sous leur propre poids. Les toits pissent une eau froide, gelée qui surprend lorsqu'elle glisse dans le cou, entre la chemise et la peau.

— Ça va trop vite ! constate Victor. C'est très mauvais signe. Il faut s'attendre à de la nouvelle neige pour bientôt.

La sagesse, l'expérience paysanne qui est la seule manière de prévoir le temps pour les hommes du plateau ont constaté qu'une fonte trop rapide apporte d'autre neige, en tout cas du mauvais temps. Le printemps n'est pas pour sitôt. Ici, rien n'est dit avant le mois d'avril, quand fleurissent les premières violettes. L'herbe ne poussera pas avant juin et les bêtes ont le temps d'avoir faim alors que plus bas, à une trentaine de kilomètres de là, les gens peuvent mettre les génisses au pâturage dès la mi-mars... Là-bas, c'est le pays de la châtaigne, du froment, et du maïs. Ici, il n'y a que des faines et du seigle pauvre en grain. Les rares châtaigniers donnent des fruits pleins d'un jus nauséabond, sans la moindre chair. Autrefois, les gens descendaient dans le bas pays, avec l'attelage et le chariot. Ils ramassaient les châtaignes, « à moitié », un panier pour eux, un panier pour le propriétaire. Pour les conserver, il fallait les faire sécher au soleil, puis au four après la cuisson du pain. On les entreposait dans le grenier et avant de les manger ou de les peler pour les cochons, il fallait les faire tremper comme des légumes secs.

Pour le docteur Vigens, il n'y a pas de doute possible : ce sont bien des loups. Mais cela lui pose un cas de conscience. Pour la première fois, il se rend compte que la réalité n'est pas bonne à dire :

— Bon ! dit-il. Faut qu'on aille à Saint-Merd, à la gendarmerie, afin de savoir ce qu'ils ont mis dans leur rapport et ce qu'ils ont raconté à leurs collègues de Limoges pour avoir l'hélicoptère. Je voudrais pas qu'on raconte dans les journaux qu'il y a des loups à Beau-chabrol. Ce serait la pire des conneries !

— Et la vérité, qu'est-ce que t'en fais ?

— J'en fais qu'il ne faut pas raconter ça dans les journaux. Les loups, c'est comme la peste, ça fait partie des peurs ancestrales cachées au fond de nous. Et puis, en disant qu'il s'agit de chiens, personne ne fera la différence et ce n'est pas tout à fait faux puisque le chien est extrêmement proche du loup. Dis la vérité et aussitôt, journaux, radios, télés s'emparent de la nouvelle, la montent en épingle puisque les faits divers se nourrissent de cette peur et des battues s'organisent. Les gens verront des loups partout, par centaines, par milliers. La peur entraînera des accidents, des suicides, des crimes... Mieux vaut que cela reste à Beauchabrol.

— Mais il faut bien protéger les paysans...

— Ils risquent rien ! Surtout que la fonte de la neige va bientôt permettre aux bêtes de s'en aller. Car je suis persuadé qu'elles vont partir. D'ailleurs, je vais attendre le printemps et je reviendrai faire des observations...

— Crois-tu qu'il y a encore des loups en France ?

— C'est tout à fait possible, la preuve ! Mais il ne faut pas le dire.

— Tu penses que ces loups seraient assez méfiants et assez rusés pour vivre à côté de nous sans qu'on le sache ?

— Bien sûr !

À la gendarmerie, les deux hommes rencontrent le brigadier aux tempes grises. Celui-ci comprend tout de suite ce qu'ils viennent voir :

— Alors vous les avez vu les loups des gens de Beauchabrol ? Vous auriez dû les engueuler ! Qu'est-ce qu'ils iraient pas inventer pour se rendre intéressants ! C'est des chiens, de toute évidence !

— Bien sûr ! Ce sont des chiens. Maintenant on en est sûr après avoir vu les empreintes ! Et puis ça ne vaut pas la peine d'en faire tout un plat !

— C'est bien ce que je me suis fatigué de leur expliquer ! Mais c'est qu'ils ont pris la chose au sérieux ! Vous avez vu comme ça leur tourne les sangs ! On va leur envoyer l'hélicoptère de la Sûreté de Limoges. Il fera quelques tours sur le village, histoire de les rassurer.

— Bonne idée. Et puis les bêtes auront peur et seront obligées de s'enfuir. J'espère que vous n'avez pas communiqué de fausses nouvelles aux journaux.

— Vous me prenez pour un débutant ? Je connais mon boulot. Les journaux donneront la nouvelle mais le terme de loup n'y apparaîtra pas. Je ne veux pas qu'on vienne se moquer de la gendarmerie et qu'on raconte qu'on passe notre temps à des conneries.

— Eh bien, c'est parfait. En tous cas je me permets de vous dire que votre patience dans cette affaire a été exemplaire !

Le soir même, l'hélicoptère de la gendarmerie de Limoges tourne au-dessus de Beauchabrol. Le bruit du moteur et le sifflement des pales fait hérissier le poil des chiens et agace tout le monde. Le gros bourdon tourne à une cinquantaine de mètres en cercles concentriques au ras des arbres. Les gendarmes arrivent avec leur estafette et communiquent avec le pilote par radio. Charles s'extasie un moment du prodige de la télégraphie sans fil.

Victor hausse les épaules comme si cela ne lui posait pas la moindre difficulté. Au bout d'une heure, le pilote annonce qu'il n'a rien remarqué et qu'il va rentrer puisqu'il ne peut pas se poser à cause de la neige fondante. Le brigadier dit « OK » comme pour montrer qu'il connaît les mots imbéciles à la mode et l'américanisme de certains milieux qui sont pourtant censés représenter et défendre la langue française.

— Bon, vos chiens ont dû foutre le camp. La même affaire est arrivée l'année dernière dans des parcs à moutons de Feytiat, à côté de Limoges. Il a suffi que l'hélico fasse quelques tours au-dessus d'une vieille décharge où ils se cachaient pour qu'on n'en entende plus parler. En tout cas, s'ils revenaient, faites-moi signe...

Et les gendarmes s'en vont, laissant Beauchabrol à ses ruines d'où la neige dégouline, à ses rochers qui ressortent de l'oubli, à ses chemins creux, millénaires, à ses taillis où se trouvent tant de sauvagine et à ses hommes que tout ce remue-ménage n'a pas convaincus.

Le soir même, les loups passent de nouveau à l'attaque.

Il est presque nuit. La pluie obscurcit les landes ; la neige est grise. Par endroits, le bruit sourd d'un torrent sous la chape qui fond difficilement fait un roulement que l'on n'arrive pas à localiser. Il n'y a pas de vent, mais la pluie est de plus en plus épaisse. Au loin, la Vézère gronde, puissante de cette eau sale qui vient de la neige et rabote les collines, leur arrachant cet humus si précieux. À Beauchabrol, le remue-ménage des gendarmes et des savants n'a pas rassuré, bien au contraire. Pour Victor qui a compris, c'est un coup monté. On veut cacher la vérité, ne pas annoncer qu'il s'agit de loups parce qu'il est préférable aux yeux de ces gens de la ville de protéger des bêtes rares plutôt que des hommes. Charles n'est pas allé voir ses pendules depuis plusieurs jours. Il parle de s'en aller jusqu'à l'été chez son neveu, à Brive. Là-bas au moins, il pourra suivre les marchés de brocante et dormir en paix. Il pourra vider son verre et retrouver ses hallucinations d'alcoolique qui lui manquent et laissent béant le grand trou noir de son angoisse.

Les loups ont attendu ce moment pour se montrer de nouveau. On se prenait à espérer l'impossible et voilà qu'ils sont là, fidèles aux rendez-vous nocturnes.

Depuis leur arrivée, les chiens restent dans les maisons, entre les pieds des gens, tremblants, ne bougeant pas, le poil hérissé, refusant d'aboyer, comme si leur instinct leur disait que ces frères sauvages sont pour eux de redoutables ennemis.

Henri est resté seul, absent des préoccupations quotidiennes. Il souhaite vaguement se mesurer à ces sales bêtes sans qui il n'aurait jamais pensé à cet amour fou qui dormait au fond de lui. Cet après-midi, tandis que l'hélicoptère faisait ses ronds dans le ciel, il est resté à l'étable, à côté de ses vaches, son orgueil, ces animaux qui savent le regarder avec tendresse et lui

prouver leur affection... Dès qu'un étranger arrive, elles s'énervent, secouent les chaînes et piétinent. Une seule parole de lui suffit à les rassurer. Mais Henri sait que ce pouvoir sur ces tonnes de muscles ne peut lui rester qu'en étant digne de leur confiance aveugle. Il ne faut pas mentir à des vaches ou alors une seule fois, la dernière, lorsque le camion du boucher est à la porte.

Le soir, à la tombée de la nuit, le docteur Duraut est revenu. La fille l'attend. Ce qu'Henri lui a dit la tracasse plus qu'elle ne le montre mais elle sait aussi qu'elle n'aura pas la force de repousser Duraut. Henri a vu la 4 L se garer discrètement au bout du chemin, assez loin du château de Victor comme si le docteur se méfiait instinctivement de ce rival pas tout à fait comme les autres.

Henri ne veut pas rentrer chez lui en sachant la fille avec Duraut. Il contourne le parc et voit le couple en train de bavarder à la portière de la voiture. La vieille chienne accompagne Blandine. C'est la seule du hameau qui accepte encore de sortir...

Il sait que Duraut a eu des aventures avec des femmes dans d'autres villages, qu'à certains endroits son zèle auprès des épouses a fait qu'on préfère le docteur de Bugeat, vieux et soi-disant pédéraste. Henri n'a pas menti pour servir sa passion. Il ne ment jamais.

Tout à coup, de l'ombre, les bêtes font irruption. Blandine pousse un cri de terreur qui perce la nuit comme un pieu. Les loups se jettent sur la vieille chienne qui se met à hurler. Blandine et Duraut entrent précipitamment dans la voiture. La portière claque mais les loups ne sont pas effrayés.

Sans réfléchir, Henri se précipite en poussant un cri rauque qui le libère d'une tension nerveuse insoutenable. Tenant son fusil par le canon, il le fait tourner comme une massue. Duraut regarde, étonné, cette espèce de géant rouquin, ce vieux garçon maladroit, ce taciturne qui ne parle jamais frapper sur les loups comme si c'était de vulgaires corniauds.

— Il va se faire bouffer, le con !

Blandine ne dit rien. Elle s'agrippe à Duraut qui reste là, dans la voiture. Dans la pénombre, Henri paraît encore plus grand, plus fort, plus rouquin aussi. Sa colère lui donne une telle agilité dans chacun de ses mouvements, lui d'ordinaire lourdaud, qu'il est insaisissable. Les mâchoires claquent dans le vide. Les crocs font des éclairs. Les hurlements rageurs des bêtes se mêlent aux cris de colère de l'homme encerclé qui fait de grands moulinets autour de lui et garde les loups à distance. Victor est sorti sur le pas de sa porte. Il tient son fusil pointé mais ne peut pas tirer. Il s'étonne, recule son chapeau et murmure :

— Nom de Dieu, quel con ! Mais quel con !

À force de coups, les loups sont obligés de lâcher la chienne qu'ils ont traînée vers le taillis. Henri les poursuit et les frappe au hasard comme il le faisait autrefois avec son fléau sur le sarrasin. Et les loups sont bien obligés de reculer. Ils cèdent lentement du terrain, abandonnent la lutte et disparaissent dans le fourré, avalés par la nuit. Henri ne les poursuit pas. Il pose son fusil et s'essuie le front. Il a été mordu au bras et le sang mouille sa veste. Mais il ne sent toujours rien.

— Qu'est-ce que tu leur as mis !

Victor veut se faire remarquer et mettre à profit la situation pour des projets qu'il est le seul à connaître.

Henri ne répond pas. Il ne voit qu'au fond de lui-même et se demande encore qu'est-ce qui a bien pu le pousser à affronter ces fauves. Duraut s'approche de lui.

— Vous êtes blessé ? Venez, on va chez vous, je vais vous soigner.

— C'est rien ! dit Henri, très bas, comme s'il redoutait de parler à cet homme.

— Merci ! dit la fille. Il est courageux !

La chienne gémit. Henri sort de sa poche de sa veste sa lampe électrique et braque le faisceau sur l'animal. Elle est en mauvais état ; des lambeaux de peau pendent sur ses flancs. Les loups l'ont mordue à la gorge d'où s'écoule beaucoup de sang. Elle regarde les hommes avec ses yeux mouillés et gémit faiblement. Couchée sur la neige qui pompe son sang, elle n'a même plus la force de soulever sa tête.

— Je crois bien qu'elle s'en relèvera pas ! fait Victor en rabattant son chapeau sur ses yeux.

— Cette bête souffre ! dit Henri, puis, de la main, il faut signe à Blandine de s'écarter. Il arme son fusil ; le canon se pointe sur le flanc de l'animal et tonne.

— Arrête !

Blandine a crié en même temps que le coup partait et trouait la nuit de son bâton de feu. La chienne, foudroyée, gît maintenant au milieu de son sang, apaisée.

— Elle souffrait ! dit Henri.

Il s'éloigne. Le D^r Durant prend sa trousse et le rattrape.

— Je vais prendre le cadavre du chien, Vigens est bien gentil, avec ses théories, mais on ne peut pas laisser les gens se faire dévorer à la porte de leur maison.

— Et qu'est-ce que vous voulez faire ? demande Victor.

— L'empoisonner à la strychnine. C'est le seul poison inodore, incolore qui n'éveille pas la méfiance des loups. J'en avais pris à tout hasard...

— Et vous croyez que ça va marcher ?

— Avec un peu de chance, oui... Si les loups sont suffisamment affamés, ils vont venir manger la chienne assez rapidement. Sinon, les renards se feront empoisonner...

Victor est resté planté au milieu de la route, à côté de la voiture de Duraut. Tout noir dans la blancheur de la neige qui fond. Tout petit, ratatiné, sombre comme une souche. Il ne bouge pas, regarde un moment le cadavre de la chienne.

— Bon, va falloir se décider ! se dit-il.

Il rentre chez lui. Quelques instants plus tard, les cris de sa fille font penser à un hibou en mal de solitude. Et puis le silence retombe sur Beauchabrol. Un silence lourd, fait du poids des choses et du bruit de l'eau, sans chien, sans poule qui piaille sur son perchoir.

Henri n'a pas attendu le docteur que Blandine rattrape pour se pendre à son bras avec une familiarité surprenante de sa part.

— Tu sais, dit-elle, depuis que tu es ici, je commence à vivre ! Tout m'apparaît sous un jour nouveau. Les ruines, les arbres, la neige ! Le matin, je m'éveille heureuse et j'attends que tu viennes. J'en finis par aimer les loups !

Duraut s'arrête, face à Blandine, la contemple un long moment sans rien dire. Dans la pénombre, ses grands yeux sourient avec un pli enfantin.

— Eh ! dit-il, tu parles comme nos grand-mères !

— Je serai toujours à toi ! Toute ma vie !

— Tu sais, Blandine, faut pas parler comme ça !

Et puis, brusquement, comme s'il comprenait l'importance exagérée que la fille apporte à cette liaison et les conséquences possibles :

— Il ne faut pas axer ta vie sur une seule rencontre... Ce serait trop dangereux...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire, fait Duraut en reprenant sa marche, que de nos jours, les jeunes, tu sais... Faut pas croire qu'ils se marient chaque fois que...

Déjà l'expression de la lassitude ! Blandine a mal partout. Une fois obtenu ce qu'il voulait, Duraut prend le large. Peut-être par prudence d'ailleurs, pour ne pas aller trop loin, là où les ruptures se terminent par des drames.

Ils arrivent chez Henri. Quand elle voit son fils blessé, la vieille Noellie ne sait plus où donner de la tête. Elle supplie le Bon Dieu de faire un miracle, récite des prières, fait un raffut qui dérange les casseroles, les poêles et les chaises.

— Un courageux ! dit Duraut en entrant. Maintenant, il faut montrer ce bras !

La morsure n'est que superficielle. Duraut la nettoie et fait le pansement. Lorsqu'il a fini, la vieille sort son porte-monnaie. Duraut dit que c'est gratuit et sort avec Blandine qui est curieusement pâle, peut-être gênée face à Henri à qui elle a ri au nez.

— Ainsi, tu t'es déjà lassé de moi ! C'est donc vrai ce qu'on m'a dit...

— Je ne me suis pas lassé de toi, mais je tiens à ce que tu ne donnes à notre flirt que l'importance qu'il mérite... Et qu'est-ce qu'on t'a dit ?

— Tes aventures avec une femme de facteur qui avait failli se terminer au tribunal... Et dire que je te prenais pour le prince charmant !

— Écoute, Blandine, je t'aime bien. Et c'est pour cette raison que je ne voudrais pas que tu te méprennes...

— Tu peux t'en aller ! Je ne serai plus ici désormais. Je ne veux plus te voir. Jamais !

— Si tu le prends comme ça...

Et Blandine disparaît dans le chemin sombre. Au fond Duraut n'est pas mécontent d'avoir rompu. Cette liaison lui attirait les regards de travers des gens de Beauchabrol et il sait parfaitement qu'il n'en faut pas plus pour perdre une clientèle.

Blandine marche lentement, toute pleine du silence de la nuit froide. Les gouttes qui tombent des arbres pleuvent sur son visage, le mordent de leur froid piquant mais la fille ne les sent pas. Elle a de l'orgueil et c'est ce qui la fait souffrir. Avec Duraut, naïvement, elle avait cru trouver cette grande passion dont toute son adolescence a été bercée à force de mauvais romans-photos.

Elle rentre chez elle. Sa mère fait le café pour le lendemain et le meunier rêve devant le feu. Un chez elle bien rassurant qui, ce soir, avec le pincement qu'elle a au cœur lui apparaît sous un jour apaisant.

Il est à peine jour quand le D^r Duraut revient avec le cadavre de la chienne empoisonnée à la strychnine. Au bruit de la voiture, les hommes sortent de chez eux et se rassemblent autour du jeune homme. Dans cette pénombre, cette neige fondante, froide, triste, tandis que la campagne reprend progressivement des formes qu'on avait oubliées, on dirait un de ces anciens cortèges allant demander au dieu vengeur d'arrêter la peste ou un autre fléau.

Les loups usent tout le monde, viennent à bout des nerfs les plus solides. Henri est là, le bras bandé. Il marche en silence. Les autres savent qu'il les a fait reculer mais ils lui en veulent un peu sans oser le lui dire. Les bêtes ne vont-elles pas tenter de se venger ? On dirait qu'avec la pluie et le réchauffement de l'air l'épidémie passe par une nouvelle phase, plus surnoise, plus dangereuse aussi.

Mais on se met à espérer que le chien empoisonné va faire disparaître à jamais cette vermine. Les savants n'ont-ils pas dit que les anciens s'étaient débarrassés des loups de cette manière ? Mais les savants disent n'importe quoi, même que les loups sont des bêtes bien sympathiques dont il ne faut pas avouer l'existence sous peine de réveiller les peurs ancestrales des hommes. On voit bien qu'ils sont au chaud, à la ville, bien protégés.

Le docteur Duraut reste leur dernier espoir. Leur dernier lien avec la solidarité des gens d'ailleurs, de Saint-Merd, de la ville simplement, avec l'humanité. Car ils se savent impuissants, même avec leur fusil face à ces ennemis surnois qui surgissent impunément au milieu des maisons pour emporter les moutons. Tous d'ailleurs les ont successivement abandonnés, d'abord les gendarmes, par peur du ridicule, et ensuite le docteur Vigens qui préfère protéger les loups. Alors on écoute Duraut :

— Il faudra plusieurs jours pour qu'ils viennent manger. Un loup, c'est tellement méfiant ! Mais avec un peu de chance vous n'en entendrez plus parler !

Duraut revient à sa voiture, dit qu'il passera tous les jours pour savoir où on en est et demande à chacun de ne pas aller rôder du côté des rochers, la seule odeur d'un être humain suffisant à rebuter les bêtes. On surveillera avec les jumelles.

Victor constate que Blandine n'est pas venue. Il en est content et sourit sous son chapeau. Mais il ne fait pas la moindre remarque désobligeante. Comme les autres, le poids des loups l'éreinte et si les bêtes ont servi un certain temps ses projets, il faudrait maintenant qu'elles disparaissent. Leur menace devient oppressante. Victor ne peut pas sortir à sa guise, aller marcher dans les collines, reconnaître son « pays », sa terre, les limites de sa propriété. Entre lui et ce sol, c'est une longue conversation que les loups ont interrompue. Et s'il est parfois fourbe avec les hommes, c'est pour rester sincère avec les champs, les bois, les pierres.

Lorsque Duraut est parti, on revient chez soi, non pas que les tâches urgentes y appellent chacun mais pour ne pas voir le spectacle de sa propre anxiété sur le visage de son voisin. Les heures se passent à tourner en rond, du feu à l'étable, de l'étable à la grange, remuant un outil, simulant de s'occuper et toujours miné par cette angoisse qui apparaît au bout de chaque pensée et pince l'estomac.

La fonte de la neige se poursuit lentement, soutenue par le vent du sud plus doux et par des averses. Mais la couche est tellement épaisse qu'il faudra encore plusieurs jours, plus d'une semaine. Par endroits, elle est tellement tassée que l'eau qui tombe, à peine plus chaude, coule dessus sans la fondre.

Victor est le plus agité. Ce matin, quand le taxi est venu chercher Charles qui part chez son neveu à Brive, il a ressenti au fond de lui une sourde

colère. Sans pouvoir s'expliquer pourquoi, il s'est mis à marcher, à tourner autour du hameau.

L'ivrogne est parti retrouver son alcool, la paix et c'est une injustice. Quoi qu'il en soit, les vieux célibataires dotés d'une bonne pension ont toujours un neveu quelque part pour les accueillir...

Victor est ensuite descendu chez Louis. Lorsqu'il arrive, le gros paysan est en train de clouer quelque chose sur la porte de son étable. Il semble gêné, surpris comme un enfant en train de faire une bêtise et cache la pancarte avec son dos.

— Alors, le Louis, c'est-y vrai que ton père va au plus mal ?

— Au plus mal ! On va le faire examiner par le docteur Duraut et on va lui demander de l'hospitaliser.

— Alors, comme ça, tu veux plus le soigner le vieil Antoine ? Ses paroles en l'air t'ont tourné la tête ?

— Non, mais il sera tellement mieux à l'hôpital !... Tu comprends, ici, sans rien... Il aurait le temps de tourner de l'œil sans qu'on vienne...

— Ça, tu as bien raison... Enfin, ce sera bien le premier homme de Beauchabrol qui va mourir à l'hôpital comme un pauvre malheureux ! Et qu'est-ce que tu cloues sur cette porte ?

Louis baisse les yeux. Ses grosses lèvres sanguines bougent. Honteux, il ne sait pas quoi répondre.

— C'est ton prix aux comices de Saint-Merd ?

— Non. Comment te dire, Victor... La Berthe n'en peut plus. Et moi aussi, alors... Tu comprends, le petit peut pas mener cette vie tout le temps. Quand il aura des examens, tu te rends compte ! Maintenant que la neige

fond, il va falloir qu'il reprenne la corvée de l'école... On voudrait le pousser aux études.

Louis se déplace et montre la pancarte. C'est un ancien panneau de meuble peint en blanc sur lequel d'une écriture un peu tremblée, le paysan a tracé au pinceau trempé dans la peinture rouge : « À VENDRE ». Ces deux mots, ici à Beauchabrol paraissent irréels.

— C'est pas à cause des loups, s'excuse Louis cherchant à se disculper devant Victor qui n'en croit pas ses yeux. C'était décidé depuis longtemps. On attendait que le père soit à la fin pour qu'il ne le voit pas. Ma belle-sœur va nous aider à trouver du travail. Je te dis, c'est décidé depuis longtemps. Pour le petit c'est mieux...

— Bah, tu as peut-être raison...

Et sans rien ajouter, Victor s'en va du côté de la maison du meunier. Blandine le voit passer. Elle marche lentement en enfonçant volontairement les pieds dans la neige redevenue molle. Elle est consciente de sa fragilité, de sa misère. L'orgueil coûte cher. La voilà adolescente, rien de plus, et ce mot qui lui revient à l'esprit depuis la veille lui fait mal et la brûle. Elle qui semble pourtant avoir passé de l'enfance au mutisme de l'adulte, aussi secrète que le fond d'un puits, a vécu là en attendant un impossible conte de fées. Puérile au-delà de tout, elle a eu tort de croire en son étoile, de s'y accrocher pour supporter sa solitude, espérant que ces jours vides, ces heures passées derrière les moutons à constituer sa dot lui seraient payées par une espèce de réussite parce qu'elle s'est toujours sentie différente des gens de Beauchabrol. Avec Duraut, le conte de fées s'écroule, tombe en ruines, comme ces maisons.

Mais elle ne reviendra pas sur sa décision : Duraut n'a du beau prince que le visage. Sa façon d'insister, de faire volte-face aussi brusquement le montrent bien. Il ne faut pas lui laisser croire qu'il a tous les droits.

— Alors, la fille, on rêve ? demande Victor en relevant son chapeau.

Blandine ressent à la vue du vieil homme une grande répulsion, comme si elle voyait quelque chose de pourri, de puant. Jamais elle n'a aimé Victor ; même petite fille, alors qu'elle allait souvent chez Charles, elle fuyait le petit homme au grand chapeau, vivant dans un château en ruines, certainement hanté. Elle se force pourtant à sourire.

— Charles est parti ce matin ! dit-elle. À Brive. Là-bas il n'y a pas de neige...

— Tu veux voir mon or ? demande Victor. Va falloir que tu te décides...

— Je veux pas rester ici ! Je vais passer les concours des P.T.T. et de l'administration. Je veux partir à Paris ou dans une autre grande ville, mais je veux pas rester ici.

— Alors, tu refuses mon trésor ?

— J'ai pas dit ça ! Peut-être que je reviendrai plus tard. Maintenant, je veux aller ailleurs, connaître les gens des villes, rencontrer beaucoup de monde...

— Comme tu voudras, la fille ! fait Victor en tournant les talons et rentrant chez lui.

Un peu plus haut, Granget apprend à vivre seul. Il doit faire sa cuisine et s'occuper en même temps de sa ferme. Le meunier lui donne un coup de main. Il est ainsi, Lebrac, serviable au point de gêner. Granget voudrait être seul dans l'espoir de rencontrer la meunière. Héloïse lui a fait plusieurs signes mais le meunier ne le lâche pas d'un pas, toujours là pour le service, pour la discussion, pour surveiller.

Le soir, le docteur Duraut est revenu avec ses jumelles pour regarder où en est le cadavre du chien. Mais les loups ne sont pas venus. Ils doivent

avoir fait le tour pour flairer le piège et si la fonte de la neige continue, ils risquent de s'en aller sans mordre à l'appât empoisonné.

— Faut plusieurs jours... Le temps qu'ils se mettent en confiance.

On ne les a pas entendus de la journée. Les hurlements ne reprennent que le soir, après le départ du docteur lorsque la nuit complète leur donne une dimension fantastique. Mais ils sont différents des autres jours, plus mélodieux, plus proches d'une voix humaine. Avec une espèce de nostalgie. Ce ne sont plus des hurlements de défi mais des appels, longs, musicaux, langoureux... Cela aussi prouve qu'on est entré dans une nouvelle phase.

Les jours suivants, la fonte de la neige est arrêtée par de brusques gelées nocturnes et un temps sec et froid. Par endroits, la terre est déjà découverte, sombre, terne. Les arbres forment une épaisse grisaille qui gêne l'horizon et le vent du nord repousse les espoirs d'un printemps hâtif. Victor a demandé à Louis combien il voulait vendre son bien, pas pour l'acheter, pour savoir.

Le troisième jour, les loups reprennent la guerre. Ils font irruption à tout moment de la journée, brutalement, poussés par une rage sordide, s'en prennent surtout aux chiens, seuls animaux qu'on arrive encore à traîner dehors. Ils les prennent à la gorge, les mettent sur le dos comme un sac de blé et disparaissent aussi vite qu'ils sont venus. Les coups de fusil ne font rien : on a beau viser, tirer avec des cartouches qui ont double dose de poudre, c'est toujours manqué, comme si les bêtes infernales étaient protégées par quelque sortilège. Devant cette menace de chaque instant, Louis se dit qu'il enlèvera quelques millions à la vente de sa propriété et que le premier acquéreur pourrait être le bon...

Ce que disait le docteur Vicens semble être exact : les loups ne s'en prennent pas directement aux hommes, même s'ils viennent chercher un chien à leurs pieds. L'autre matin, le clapier de Louis a été entièrement

dévalisé pendant la nuit. On a supposé que c'était eux. Malgré les poutres qui étaient clouées en travers des portes, ils avaient réussi à trouer le grillage. La nuit suivante, celui d'Henri a subi le même sort. Tous les lapins ne sont pas partis, on en a trouvé à côté de l'étable, déchiquetés, sanglants, certains encore vivants avec les boyaux traînant dans la neige.

Henri ne s'est pourtant pas mis en colère. À l'irritation du début succède maintenant un fatalisme qui n'est pas dans sa nature. Sa mère s'en étonne et parle de demander quelque chose au docteur. Henri lui a répondu avec tellement de brutalité qu'elle n'a pas osé insister. Pour lui les loups ont gagné. Ils l'ont mis en face de sa misère, d'un sentiment stupide qu'il n'arrive pas à vaincre pour l'instant. Une blessure profonde qui fait de lui un homme triste, taciturne, solitaire, irrémédiablement attaché à ses collines qui en ont vu d'autres et s'en moquent.

Les moments de folle espérance succèdent à l'abattement le plus grand. Il a vu que la fille s'est disputée avec Duraut et il espère qu'elle va venir au-devant de lui, lui expliquer qu'elle est d'accord, qu'il avait raison. Et puis, il se dit que Blandine est bien trop orgueilleuse pour cela. Il se demande alors s'il doit la rencontrer de nouveau, lui parler encore, insister. Mais comment le faire sans se déshonorer, sans perdre toute considération ? Il demande pourtant si peu de chose ! Seulement le droit de regarder sans rougir les yeux verts, de s'accrocher un moment à leur feu et de travailler pour eux, travailler jusqu'au bout de ses forces, jusqu'à l'anéantissement.

Les loups ont réussi à prendre le chien de Granget, alors qu'il guettait la meunière. Ils sont arrivés, la hargne à la pointe des crocs. Granget n'a même pas eu le temps d'épauler son fusil. Les bêtes noires ont saisi le chien et sont parties. Cela n'a pas duré une seconde. L'homme s'est mis à crier mais c'était déjà trop tard. Alors il est resté un bon moment planté entre les bâtiments, le fusil à la main. Lui aussi se prend à chercher une signification profonde aux événements. La mort de Marinette est maintenant derrière un

mur de sommeil et il y pense avec indifférence. Comment cela se peut-il en si peu de temps ? Comment, après avoir eu tant de peine, se trouver déjà libéré de dix ans de vie commune et avoir envie de changer de peau ? Il va vendre, lui aussi, pour partir avec Héloïse sans rien dire à personne. Ils iront très loin, dans un pays où personne, pas même le meunier et sa jalousie maladive ne pourront les retrouver. Vendre, c'est possible puisque Louis a mis un écriteau sur la porte de son étable. Il suffit que l'un d'entre eux ait eu le courage pour que les autres suivent. Certes, Granget n'aurait pas fait le premier pas mais maintenant... Il se pose ainsi des questions, s'y accroche pour ne pas avoir à imaginer leurs conséquences.

Au début, les gens de Beauchabrol se rassemblaient, unissaient leurs efforts contre l'ennemi commun, dans une solidarité qui les faisait se rencontrer sous le chêne de Victor. Maintenant c'est bien fini. Depuis que les gens de la ville ont refusé leur assistance, ils se replient sur eux-mêmes, recherchant chacun à sa manière le moyen d'échapper à la souricière. Pour Louis, c'est la fuite, pour Victor, le désir de jeunesse, mais tous se regardent avec suspicion, cherchant à percer les intentions du voisin. Même Henri ne parle pas de ce qu'il veut faire et de ses génisses à vendre, soupçonnant les autres de lire au fond de sa pensée, d'y trouver cet amour inavouable pour un homme d'honneur comme lui.

Le froid n'est certainement pas étranger aux attaques des loups. Mais le docteur Duraut qui revient les soirs dit que c'est une bonne chose. Les bêtes sont affamées. Il faut donc rentrer les chiens, barricader les poulaillers et les clapiers pour les obliger à manger la charogne empoisonnée. Les loups ont un goût naturel pour les animaux crevés. Ce sont les nettoyeurs de la nature. Ils n'attaquent des bêtes vivantes qu'en bande lorsqu'ils n'ont plus rien à se mettre sous la dent.

Jamais le jeune médecin ne tourne un regard vers la maison du meunier. Blandine qui l'épie derrière la vitre ou de son étable le constate avec

amertume. Pour lui tout est fini, ce n'était qu'une aventure comme une autre, un flirt auquel il ne fallait donner que l'importance d'un jeu.

Blandine passe aussi par différentes alternances.

Tantôt elle se dit que c'est bien ainsi, que Duraut ne pouvait que la faire souffrir, tantôt elle a envie de lui écrire, de courir vers lui, de lui dire qu'elle acceptera n'importe quoi pourvu qu'elle puisse encore le voir. Mais elle ne bouge pas. Une force puissante la retient. Pudeur et orgueil mêlés lui interdisent de s'humilier. Elle n'y gagnerait qu'une satisfaction momentanée. Après cela, tout deviendrait possible pour Duraut et elle ne pourrait plus reprendre en main le fil de sa destinée.

Non, le mot n'est pas bon : destinée ne signifie rien. Elle a beaucoup réfléchi en quelques jours. Peut-on vraiment croire au destin quand il n'y a que hasard ? Il ne faut pas se trouver des arguments pour se donner au loup, glisser sur la pente d'une certaine facilité qui ne rapporte que des satisfactions éphémères.

— Eh ! Blandine ! On peut parler un peu ?

Henri est là, courbé, regardant la pointe de ses chaussures comme un enfant pris en faute, ses larges épaules molles, tombantes comme du chaume pourri. Le vainqueur des loups est larmoyant, suppliant, vaincu.

— Comment va ton bras, Henri ? Dis donc, qu'est-ce que tu leur as mis !

— C'est pas pour ça que je veux te voir, Blandine... Je sais que Duraut vient plus te voir et c'est bien pour toi, mais Victor a raconté que tu voulais partir à Paris. C'est vrai ?

— Je veux voir du pays... Rencontrer d'autres personnes, je veux vivre... Mon père va vendre les moutons au printemps et j'aurai de quoi m'installer.

— Tu voudras que je te donne de l'argent ? Moi, j'en ai, et je sais pas quoi en faire... Ici, c'est pas les distractions qui coûtent cher... Et puis si tu veux...

— Si je veux quoi ?

— Eh bien, je vends tout aussi et je viens avec toi... Comment dire ? Je crois que je pourrai pas rester quand tu seras partie.

— Faut pas faire ça ! Ton affaire marche bien et tu pourrais pas te faire à la ville !

— Mais Blandine... Je t'aime que j'en suis malade. Ah ! Si tu voulais qu'on se marie tous les deux...

— Ça serait pas honnête !

— Mais je te demande rien. Que le plaisir de te regarder, de travailler pour toi, pour te faire plaisir, pour te donner ce que tu n'as pas eu...

— Tu es gentil, Henri. On verra plus tard. Pour l'instant, je ne veux pas me marier. Je te dis, je veux partir à la ville et commencer une autre vie...

Du four en ruines on voit parfaitement l'éperon rocheux où le docteur Duraut a mis le cadavre du chien empoisonné. Les gens de Beauchabrol s'y relaient pour surveiller l'arrivée des loups. Ils se retrouvent là comme ils se retrouvaient avant sous le chêne de Victor. Mais personne ne parle de semailles ou de printemps. Ils se regardent en silence, se font des signes et attendent. Depuis deux jours, les loups tournent autour du rocher. On les voit nettement, même sans jumelles. Ils s'avancent timidement, en rampant, le nez sur la neige pour y trouver des odeurs suspectes. Cela, le docteur Duraut a dit que c'était un bon signe. Le froid qui a arrêté la pluie et la fonte de la neige, travaille pour les hommes. Les loups n'ont toujours rien à manger et ils doivent avoir nettoyé depuis longtemps les terriers des alentours de leurs derniers renards.

Le soir, à la tombée de la nuit, le docteur Duraut arrive à son tour, regarde avec les jumelles et redonne espoir aux hommes. Le cinquième jour, Granget est seul à l'observatoire. Il a passé plusieurs fois devant la maison de la meunière, son fusil sur l'épaule, puis il est venu surveiller les loups. Le froid fait naître de l'air des flocons légers qui tourbillonnent un bon moment avant de toucher terre. Les nuages peu épais laissent passer une lumière forte qui surprend.

Les loups sont là, assis sur le cul. Ils regardent cette viande de chien qui les attend et les fait saliver. Ils sont à deux ou trois mètres, en rond, ne bougeant pas, comme s'ils se concertaient avant de prendre une grande décision. Ils ont dû tourner autour du village une bonne partie de la nuit précédente pour découvrir la piste fraîche de l'homme ennemi. Ils sont là à se demander si ce chien oublié par hasard ne pourrait pas leur donner l'occasion d'un bon repas.

Les bêtes se tournent de temps en temps vers le hameau. Pas de doute, pour être aussi rusé, aussi malin, il faut avoir un bout d'âme humaine. L'une d'entre elles se dresse. Le loup fait quelques pas vers la charogne, en boitant légèrement. Ce doit être celui qui a laissé la moitié de son pied dans le piège du meunier, peut-être le moins méfiant. Il flaire le cadavre, en fait le tour. Les autres ne bougent pas. Granget pense qu'il doit être désigné par le groupe pour prendre ce risque. Lorsqu'il a tourné plusieurs fois, il revient à sa place. Un autre loup fait aussitôt la même manœuvre. Seulement, en arrivant à la charogne, il la flaire plus longuement, puis passe la langue sur la blessure du cou. Peut-être reconnaît-il ses propres traces ? Il regarde ses compagnons, reste un long moment à humer l'air.

Le meunier arrive à ce moment-là. Granget lui fait signe de se taire. Il voit le loup qui flaire le cadavre et repart rapidement alerter les autres. Victor qui a oublié son chapeau, Louis, que l'idée d'un départ prochain et d'une nouvelle vie rend joyeux, Henri, sombre, à qui la lumière de la neige fait mal aux yeux.

Enfin le loup se décide. Il mord le cadavre, le traîne par le cou sur plusieurs mètres comme pour s'assurer qu'il ne cache aucun piège. Les autres arrivent et c'est la curée. La joyeuse curée. Les bêtes se disputent les restes de la vieille chienne avec des grondements de satisfaction. Les os craquent et cela fait un bruit sec de bois cassé.

— Pourvu que le toubib ait mis la bonne dose !

On ne cache plus sa joie. On a envie de s'embrasser ! Le printemps va enfin pouvoir venir. Le temps des loups touche à sa fin et la vie tranquille va recommencer.

— Ceux-là ont leur compte, dit Louis que cette bonne nouvelle ne fait pas changer d'avis, mais si ces loups sont venus, il y a une raison et il est fort possible qu'il en viendra d'autres, et d'autres encore, et toujours plus !

— Arrête ton cinéma ! dit Victor. Ceux-là, ils sont venus par hasard, à cause de la neige. Tu crois bien qu'il n'y aura pas des hivers aussi méchants tous les ans !

— Moi, je me souviens de ce qu'a dit le docteur Vigens : « C'est une région idéale pour des loups ! »

— Si tu écoutais ces savants, il y a longtemps qu'on serait tous morts !

La journée se passe joyeusement. Pour la première fois, Henri donne à ses bêtes en y consacrant toute sa pensée, la porte de la grange grande ouverte laissant entrer le soleil. Dans la maison, sa mère est agenouillée sous la statue de la Sainte Vierge qui est au-dessus de la porte du grenier. La dame de plâtre a pardonné puisque les loups s'empoisonnent. Pourvu que la strychnine fasse effet !

Les hommes se relayent à l'observatoire. Les loups ont entièrement mangé la chienne. Ils sont partis vers la forêt, en se passant la langue sur les babines, fiers, ayant peut-être conscience d'avoir remporté une autre victoire sur les hommes.

Très vite, derrière le vieux four abandonné, c'est la consternation. Ou bien le docteur a mis une dose insuffisante ou bien ces animaux résistent aux moyens classiques. Le meunier s'assoit sur une grosse pierre qui sort de la neige comme une dent.

— Et voilà ! dit-il en regardant les autres d'un air abattu. Pas un seul ne semble avoir mal à l'estomac !

— C'était à prévoir ! fait Victor en haussant les épaules et rabattant son chapeau sur ses yeux.

Les autres se taisent. La joie du début d'après-midi fait place au découragement, à l'abattement. Que croyaient-ils ? Que les loups allaient tomber foudroyés ? Ce serait bien trop simple ! Ils reviennent au hameau.

Rien n'est changé : les loups restent. L'air est aussi pesant qu'aux premiers jours de l'épidémie.

— Moi, ça m'étonnerait pas qu'on en voie de plus en plus et surtout ici ! Ils se plaisent dans la Monédière ! Je vous dis ; on va en avoir des dizaines, des centaines, partout, et il faudra bien se décider à foutre le camp !

Le meunier donne libre cours à son découragement. En marchant, son grand corps est secoué comme un arbre sous le vent. Il est le plus fragile, le plus sensible aux retournements de situation. Il traîne son fusil, ses bottes raclent la neige. Victor pense qu'il est cocu et que ce serait le moment de le lui dire, mais il se retient, mû par une espèce de bonté qu'il ne se connaissait pas. D'habitude, lorsque cela va mal, Victor se console en faisant souffrir les autres. Mais aujourd'hui, il se contente de la routine, quelques coups de canne à Bernadette, dans l'intimité de son château. Le meunier ne perd rien pour attendre. Pourtant Victor est un peu jaloux. Il a vu, ce matin, Granget ralentir le pas à côté du moulin et la meunière a poussé le rideau de la fenêtre pour lui sourire.

La nuit tombe. Quelques flocons de neige tournoient, annonçant une nouvelle averse. Le docteur Duraut arrive. Les hommes se rassemblent autour de lui, prêts à lui demander des comptes. Il a compris :

— Le poison ne fait pas toujours effet instantanément. Il faut attendre ! N'ayez crainte, j'ai mis la dose !

— Et si ces loups n'étaient pas comme les autres ! S'ils étaient immunisés !

— Impossible ! Rien ne résiste à la strychnine.

Ils reviennent à l'observatoire mais la nuit commence à être trop épaisse pour qu'ils puissent voir nettement ce qui s'y passe.

— On y va. Si les loups ont mangé le chien en début d'après-midi, ils doivent commencer à avoir des crampes d'estomac.

— Et vous croyez que c'est pas dangereux ?

— Pas plus que d'habitude. Pourquoi ?

Le groupe part vers la forêt. Henri est en tête. Il marche puissamment, content d'aller assister à l'agonie de ces bêtes diaboliques qui ont troublé l'ordonnance bien réglée des jours, des saisons et qui font que l'avenir ne pourra plus jamais être semblable au passé.

La nuit n'est pas encore assez épaisse pour qu'on ne voie pas des détails de la campagne environnante. La neige tombe maintenant en petits flocons et Victor, en regardant le sens du vent, se dit que la fonte va recommencer avant le matin. On sent d'ailleurs l'air déjà plus doux qui vient du sud. Ce n'est pas un vent capable de faire frémir la moindre herbe sèche, mais ça vient du midi et c'est bon signe.

À l'endroit où ils ont mangé le chien, il reste des os rongés et la neige a pris une teinte rosée comme de la confiture. Les traces des bêtes sont faciles à suivre. Elles s'en vont, rectilignes, dans le bois de sapins. Les hommes les suivent, silencieux. Au bout de ces traces sombres se trouvent leurs ennemis.

— Faut pas s'étonner si on les trouve pas ! dit Duraut. Il arrive que les loups fassent des dizaines de kilomètres avant de crever. Ces bêtes-là, ça a de la pudeur et ça ne veut pas montrer sa mort.

Après les sapins de Victor, les traces franchissent une lande de bruyères et d'ajoncs où poussent par endroit des bouleaux rabougris. C'était autrefois une prairie qui donnait du bon foin. Maintenant que les multiples sources du val ne sont plus drainées, le sol est spongieux et le pied n'y trouve pas un appui solide. La neige fondue laisse une bande sombre. Les traces

reprennent en biais, passant par-dessus les collines. Elles descendent jusqu'à la rivière qui saute de rocher en rocher au creux d'une vallée encaissée d'un chaos titanesque, de rocs brisés. De l'autre côté, les traces continuent, toujours aussi régulières.

— Pas de doute, dit Duraut, ils sont malades. Voilà pourquoi ils s'en vont ainsi, très loin. On ne va pas tarder à trouver le premier cadavre !

La marche reprend. Les landes sont immenses, infinies dans cette pénombre et il semble que les loups évitent les hameaux.

Louis souffle bruyamment. Comme il a décidé de partir, les loups ne l'intéressent plus. Il serait content qu'il en reste quelques-uns pour embêter Victor. Une vague pensée à cet or qu'il a eu dans sa poche, un petit regret et la promesse muette qu'il reviendra un jour le voler, puis une autre pensée pour la prison et le déshonneur. Il soupire. Mieux vaut partir comme ça, net, propre, changer de vie, changer de peau, et devenir quelqu'un d'autre...

Le premier loup se trouve dans une forêt de petits bouleaux. Il est couché sur le flanc à côté d'un filet d'eau qui a fondu la neige à côté de lui. La bête assoiffée a dû s'arrêter là et n'a pas pu repartir. La lampe d'Henri se braque sur lui. Il tente de se mettre sur ses pattes mais il ne réussit pas à garder son équilibre. Il tombe, roule dans la pente jusqu'à la neige qui découpe plus nettement sa forme. Ses flancs battent rapidement. Il regarde les hommes de ses yeux où la lueur jaune de l'enfer est encore allumée.

— La charogne ! Nom de Dieu de nom de Dieu ! crie le meunier en pointant son fusil.

— Arrête ! dit Victor avec un sourire cruel. Ça serait trop bien pour lui !

Et le petit homme, sombre sous son chapeau qui lui colle aux cheveux, prend son arme par le canon, et se met à frapper le loup de toutes ses forces, comme s'il battait le blé, avec une rage qui se libère soudain. Les autres en

font autant, sauf Henri qui reste en retrait et assiste à cette curée qui lui rappelle les loups sur la vieille chienne sans défense.

Le loup n'a pas poussé un cri. Il a tenu sa tête droite jusqu'à ce qu'un coup lui fracasse le crâne. La dignité de cet animal devant sa mort n'est apparue à personne. Les hommes se regardent : ils sourient, contents. L'épidémie est arrêtée.

— Les autres n'iront pas loin, dit Duraut. On peut retourner à Beauchabrol.

Ils rentrent. Le cadavre du loup est abandonné à la nuit. Ils rient, racontent des histoires drôles et se sentent bien ensemble.

— Et s'il fait comme l'autre ! questionne le meunier dont l'anxiété reste toujours à fleur de peau. S'il se met à revivre comme celui d'Henri ?

— Après ce que vous lui avez foutu ! dit Henri, ce serait bien étonnant !

En arrivant au village, ils comprennent tout de suite que les loups sont partis. Le chien d'Henri qui n'était pas sorti depuis plusieurs jours est au bout du chemin à l'attendre, en frétilant de la queue. Ça, c'est une preuve. Henri lui pose la main sur le crâne et rentre ainsi chez lui, sans rien dire aux autres, la paume réchauffée par ce poil doux et lisse sous lequel il sent un frémissement dévoué.

Le lendemain matin, Henri est réveillé par un bruit inhabituel : le coq est en train de chanter. Il ne l'avait pas entendu depuis l'arrivée des loups. La fonte de la neige a repris. Il s'habille rapidement et va à l'étable. Ses vaches le regardent entrer, tournent leur lourde tête vers lui. Il fait bon et Henri donne des tapes amicales sur le large dos des reproductrices. De quoi être fier : deux rangées de dix-huit vaches et au bout, le taureau, lui aussi inscrit sur le livre généalogique. Au fond, dans une étable délimitée par des parpaings, les génisses qui vont bientôt partir. Oui, de quoi être fier et se dire qu'une femme serait heureuse ! L'argent ne lui manquerait pas, mais encore faudrait-il qu'elle accepte de se passer de la ville, des trottoirs, des boutiques, qu'elle se plaise ici, dans les collines d'ajoncs et de bruyères, dans les landes où le silence a un tel poids qu'il fait détester la solitude.

Les moutons de Blandine sortent sans peur. Le meunier veut aller dans la journée téléphoner au marchand pour qu'il vienne les estimer. Blandine sait que les loups sont partis, pourtant elle ne revient pas sur sa décision de passer des concours et d'aller travailler à la ville.

Les hommes, après le casse-croûte, se rassemblent un moment sous le chêne. Comme ça. Pour reprendre les vieilles habitudes. Victor s'y trouve le premier quand les autres arrivent à leur tour, attirés par un besoin de confidences, comme pour montrer qu'ils peuvent sortir sans leur fusil.

Le meunier semble plus droit que d'habitude, fier, ses larges mains font des bosses dans les poches de son pantalon. Il marche à côté de Granget et Victor se dit qu'il faudra bien s'occuper de ces deux. Granget pense qu'il va bientôt partir à son tour avec la meunière et tant pis si ce grand Lebrac doit en mourir de tristesse et de jalousie ! Tant pis pour Beauchabrol et ses ruines ! La mort de Marinette lui fait apparaître la précarité de sa condition. Il veut maintenant aller jusqu'au bout de cette passion de chair, de désir, qui

l'unit à la meunière. Héloïse a accepté de partir, mais pas encore : il faut attendre que Blandine soit établie à la ville. Le meunier, dans sa douleur meurtrière, la tuerait peut-être. Ils partiront très loin, là où personne ne les connaîtra et où ne pourra pas les atteindre la honte de cette fuite. Au fond, c'est une bonne chose que le monde ne se limite pas à l'horizon bleu de Beauchabrol. Une bonne chose aussi que le hameau soit tout petit, complètement abandonné. Loin de là, à Brive, à Tulle, personne ne sait qu'il existe quelque part, entre les bruyères et les ajoncs, un tas de ruines avec cinq foyers qui ont été menacés par les loups. Personne ne sait non plus que l'épidémie est finie mais que rien ne pourra désormais redevenir comme avant.

Ce matin, le docteur Duraut n'est pas passé. Sa 4L blanche n'a pas stationné en haut du parc de Victor. Il est parti ailleurs, vers d'autres pestiférés, d'autres solitudes. Il a passé à côté de Blandine en la considérant comme une aventure pas plus importante que les autres et peut-être a-t-il eu tort. Il n'est pas fait pour les rencontres qui durent mais il est de partout à la fois, de tout le plateau en même temps et ne peut pas appartenir à un seul sentiment.

Les hommes restent un bon moment ensemble, en se taisant, regardant les gouttes qui tombent des toits, la neige qui fond.

— Et si, des fois, les autres n'étaient pas crevés !

Le meunier se tracasse toujours de quelque chose. Il se torture pour le plaisir, invente n'importe quoi pour alimenter son besoin de souffrance.

— Tu n'y penses pas ! Ce qui en a tué un peut les tuer tous !

Victor. Il faut que les loups soient partis et qu'il reprenne son intimité avec son pays façonné par ses ancêtres. Il considère que chaque lever de soleil est pour lui un morceau de son héritage. L'or, c'est la même chose : un don de ceux qui l'ont précédé. Voilà pourquoi il y tient et pourquoi il ne

le dépensera pas. Sauf si Blandine accepte le mariage. Bien sûr il a tort de vouloir mettre dans son lit une fille aussi jeune, mais c'est pour se revigorer, pour se donner l'impression d'une nouvelle jeunesse, d'une renaissance et pour le plaisir. Comme l'or, comme les coups de canne à Bernadette.

— Le Charles sera parti pour rien !

— Pour rien ? Tu penses ! Son neveu va lui faire suivre ses quatre sous et il reviendra tout content !

— Vous vous rappelez : la strychnine... Il va falloir en faire une provision. Parce que si les bestiaux se décident à revenir, on sera là pour les recevoir sans faire tout ce chahut ! Entre nous, et personne n'en saura rien. Vous avez vu comme ils réagissent, les gens de la ville, les savants ? C'est tout juste si c'était pas nous qui devions foutre le camp pour laisser la place à ces pauvres loups !

Henri se touche l'avant-bras où il a été mordu. Il sent encore une douleur confuse, sous le coton du pansement. Mais c'est guéri : il peut serrer le poing sans avoir mal. Tenir le manche de la fourche ou même une vache par la corne. Des lambeaux de ciel apparaissent entre les nuages, avec leur bleu un peu terne qui reste encore un bleu hivernal, mais on sent déjà comme un léger goût de moisissure qui annonce le printemps. Il y a tant de choses à faire pour préparer la saison, pour que cette fête des arbres devienne aussi celle des hommes et celle d'Henri. Comment trouver une joie plus grande que celle que donne la contemplation d'une prairie bourrée d'herbe jusqu'à sa clôture, une herbe bien tendre, odorante, juteuse, riche pour des génisses que l'hiver a amaigries ?

— Bon ! dit-il. J'ai pas que ça à faire.

Il part chez lui, plus bourru que jamais, la joie des autres lui fait mal. Seul à avoir combattu les loups au corps à corps il garde en lui leur blessure

aussi profonde que le puits creusé autrefois devant sa maison et qui ne s'assèche jamais, même par les aoûtés les plus secs.

Au bout d'un moment, il sort de son étable, passant devant la maison et ne répond pas à l'appel de sa mère. Les hommes sont toujours sous le chêne à dire leur joie. Il fait quelques pas dans le chemin où roule un torrent d'eau sale que le caniveau n'arrive pas à évacuer. Il s'arrête à côté du buis. Blandine sort de l'étable à moutons. Elle n'a pas sa cape et son blue-jeans moule ses hanches. Mais Henri ne baisse pas les yeux. Après les loups, ce n'est plus honteux qu'un rouquin de trente ans aime une fille de dix-huit !

Le vent pousse un vol d'oiseaux migrateurs aux grandes ailes noires qui remontent vers le nord. Des poules chantent sur les nids. C'est le moment où elles vont se mettre à pondre à ne pas que savoir faire des œufs. Dans le vallon, un chien aboie à quelque rocher surgi de la neige et curieusement pointe vers lui, ses griffes de granit dehors.

— C'est fait ! dit Blandine. Je pars au début du mois. Mon père vend les moutons. Une cousine de ma mère s'est proposée pour m'accueillir à Paris en attendant que je trouve une chambre et du travail.

Henri ne répond pas. Comment pourra-t-il vivre dans ce hameau en ruines sans se raccrocher à l'idée que la fille est là, et sans aller la voir plusieurs fois par jour, furtivement, en cachette ?

— Mais il faudra que tu viennes me voir, Henri ! Franchement ça me fera plaisir ! Je t'écirai quand je serai installée !

— J'attendrai ta lettre ! dit Henri à voix basse en tournant le dos à Blandine et s'en allant chez lui pour cacher le trouble qui l'envahit et incendie sa figure.

Alors, du toit du château, un pan de neige aussi grand qu'un champ se détache d'un coup et tombe dans le parc en fracassant un massif de

groseilliers et faisant le bruit d'une avalanche...

Fin

OceanofPDF.com

Du même auteur

L'ANGÉLUS DE MINUIT (Robert Laffont, 1989)

LE ROI EN SON MOULIN (Robert Laffont, 1990)

LA NUIT DES HULOTTES (Robert Laffont, 1991)

BARBE D'OR (Lucien Souny, 1992)

LE PORTEUR DE DESTINS (Seghers, 1992)

LES CHASSEURS DE PAPILLONS (Robert Laffont, 1993)

OceanofPDF.com